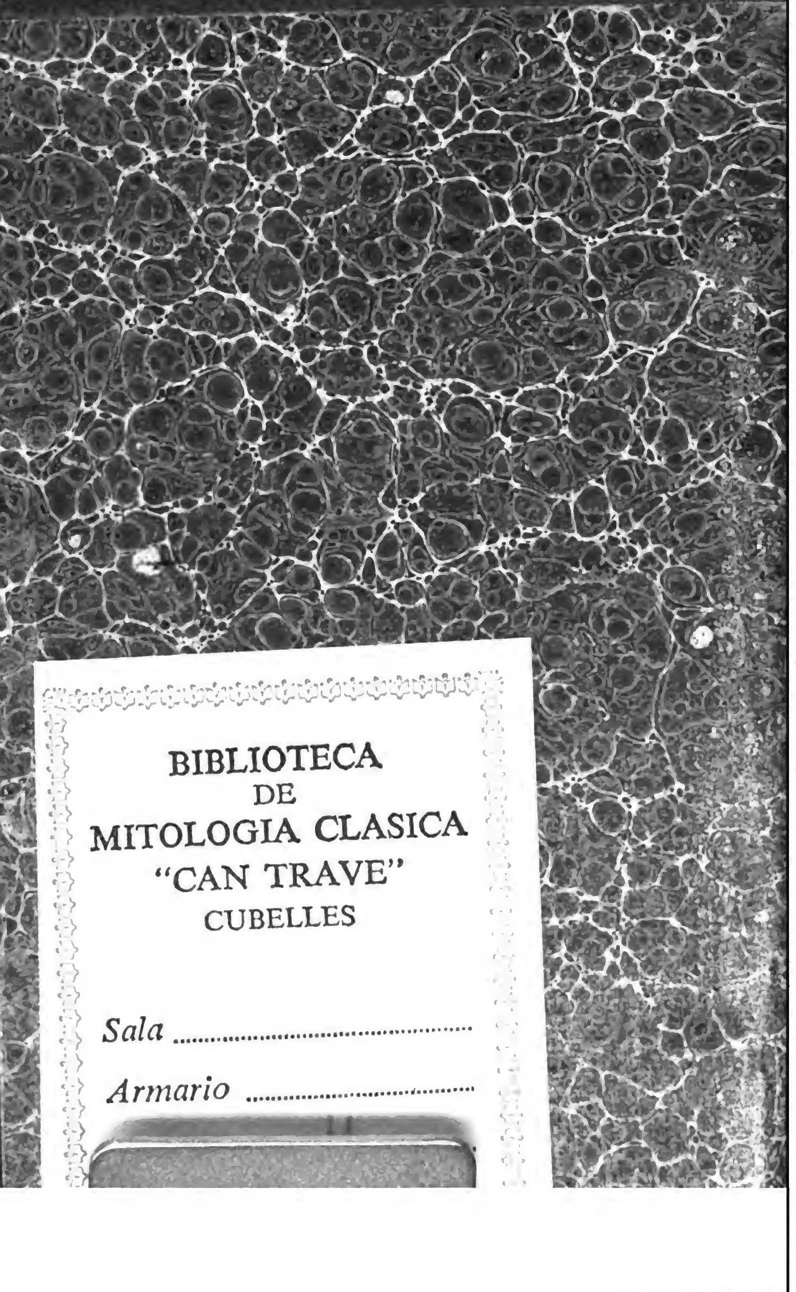
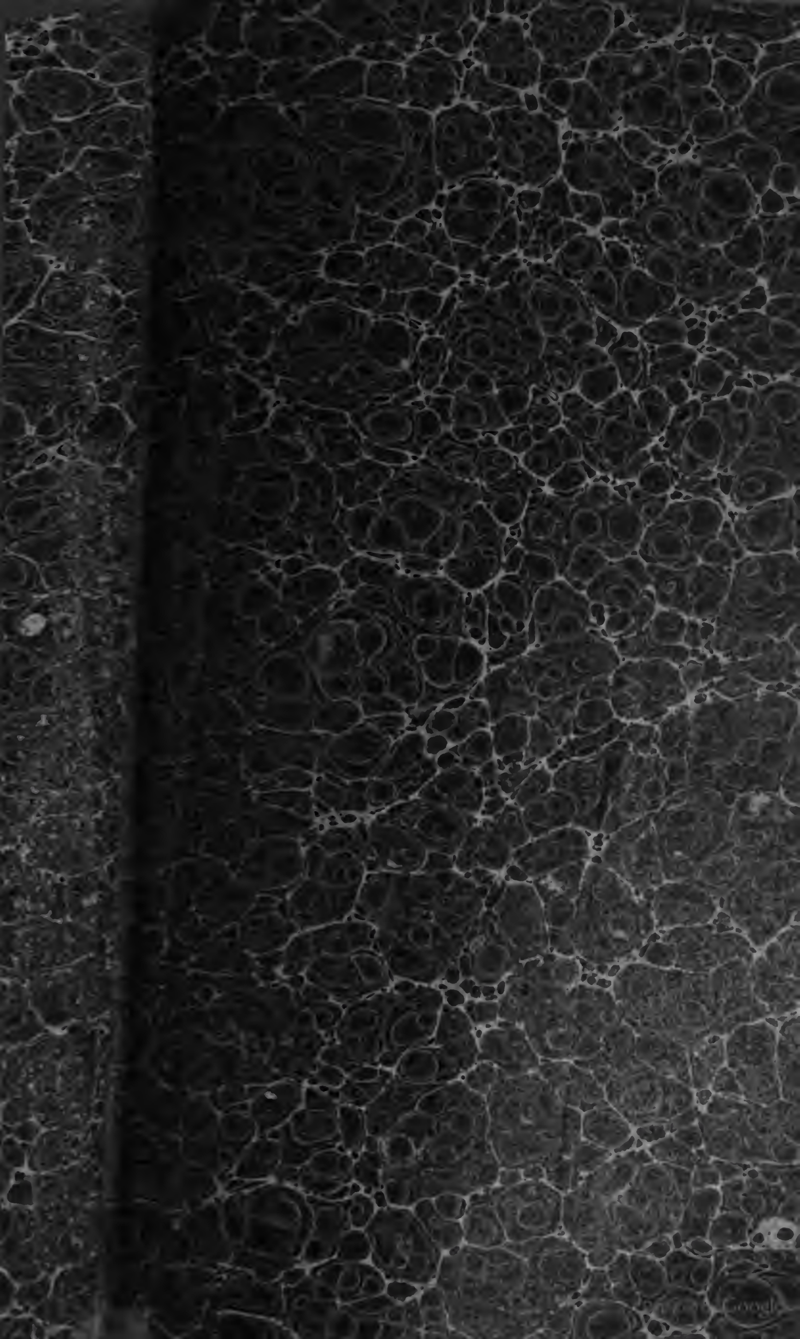



BIBLIOTECA
DE
MITOLOGIA CLASICA
"CAN TRAVE"
CUBELLES
Sala
Armario



LETTRES

A ÉMILIE

SUR LA MYTHOLOGIE.

PARIS,
GRIMPRELLE, libraire, rue Poissonnière, n° 21.

NANTES. — SUIREAU, libraire, Place Royale.

SENS. — THOMAS MALVIN, libraire.

ANGOULÊME. — PERREZ-LECLERC, libraire, place du Marché, n° 15.

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL, rue de la Harpe, n° 80.

LETTRES
A ÉMILIE
SUR LA MYTHOLOGIE.

PAR C. A. DEMOUSTIER.

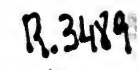
TOME PREMIER.



Paris.

AU BUREAU DES ÉDITEURS,
RUE SAINT-JACQUES, N° 156.

1830.





NOTICE

SUR DEMOUSTIER.

Charles-Albert Demoustier, né à Villers-Coterets le 15 janvier 1763, y mourut le 2 mars 1801.

Le plus bel éloge que nous puissions faire de cet écrivain est de rapporter 1° l'article de Colin-Harleville, inséré dans le *Journal de Paris* du 14 ventose an IX, correspondant au 5 mars 1801; 2° celui de M. Vincent Campenon, inséré dans la *Décade philosophique et littéraire* du 30 ventose même année.

Demoustier n'est plus. Après six mois de langueur, il a cessé de vivre (le 10 de ce mois) à trente-huit ans!...

Si la comédie perd un de ses plus fermes appuis (la comédie, qui a déjà fait tant de pertes et à qui il reste si peu!); si la littérature et la poésie légère perdent encore en lui un de leurs plus chers ornemens, et l'Institut national un associé bien précieux; les *Lettres sur la Mytho-*

logie, *le Conciliateur*, et plus d'une autre comédie charmante, vivront long-temps, j'aime à le croire : mais le bon fils, le bon frère, qui le rendra à sa mère, à sa sœur inconsolables? mais l'homme doux, enjoué, aimable, est perdu sans retour pour la société dont il faisait le charme ; mais surtout l'ami tendre et sûr est ravi à jamais à ses amis, dont je suis ici le faible interprète.

COLIN-HARLEVILLE.

Les lettres viennent de perdre Charles-Albert Demoustier, membre associé de l'Institut national, etc., etc.

Cette perte doit exciter les regrets de tous ceux qui ont su apprécier le talent modeste et gracieux à qui l'on doit les *Lettres à Émilie sur la Mythologie*, *le Conciliateur*, *Alceste à la campagne*, *l'Amour filial*, et plusieurs autres ouvrages trop nombreux peut-être, mais tous remarquables par un ton spirituel et délicat.

La mort de Demoustier laisse des regrets plus amers encore au petit nombre d'êtres qui, liés avec lui d'habitude ou d'amitié, n'ont plus maintenant que le souvenir de ses vertus douces, de



mier titre littéraire de Demoustier et le premier prétexte de son parallèle avec l'écrivain que je viens de nommer. Quelques personnes d'un goût plus difficile que sûr crurent voir dans cet ouvrage du faux brillant, des prétentions à l'esprit, et surtout un ton de familiarité et de galanterie porté jusqu'à l'excès.

Avant de se permettre ces reproches, peut-être aurait-on dû considérer le but que s'était proposé Demoustier. Il avait remarqué que nos dames, même celles dont l'éducation paraît le plus soignée, n'avaient que de faibles notions de mythologie. En effet, où les auraient-elles puisées, si ce n'est dans d'arides dictionnaires, ou d'énormes et fastidieuses compilations? Il voulut faire pour elles une histoire des dieux de la fable; cette histoire est présentée sous la forme de lettres, ce qui admet un ton familier; elle est écrite en prose et en vers, genre qui comporte une grande liberté dans les détails; enfin elle est faite pour des femmes, motif qui semble autoriser cette profusion de madrigaux qui s'y trouvent placés à peu près comme des vignettes et des gravures dans les livres sérieux où l'on veut fixer l'attention des enfans. Au reste, les Anglais, qui sont peut-être aussi justes appréciateurs que nous de ce genre d'ouvrages, estiment beaucoup celui-ci, et en pos-

sèdent une traduction fort élégante en prose et en vers.

La comédie du *Conciliateur* et le brillant succès qu'elle obtint ajoutèrent un nouveau lustre à la réputation de Demoustier. Le style de cette pièce, sans être précisément celui que les maîtres de la scène ont assigné au genre de la comédie, étincelle de traits spirituels et piquans. L'exposition du sujet y est faite avec beaucoup d'art et de clarté, dans un premier acte, universellement loué; le dénoûment est fort heureusement amené, et le personnage du *Conciliateur*, qu'il était assez difficile de ne pas faire rentrer dans celui du flatteur ou même de l'homme dissimulé, se trouve cependant à l'abri de ces reproches par un caractère de franchise et d'honneur qui ne se dément point; genre de convenances que Demoustier devait saisir plus aisément que qui que ce soit, parce qu'il en avait le sentiment dans l'âme.

De tous les ouvrages qu'il a publiés, ces deux-ci me semblent avoir le plus contribué à sa réputation littéraire, et, sous ce rapport, ils méritaient que je m'y arrêtasse un moment. Pour peu qu'on ait quelque connaissance des lettres ou du théâtre, on se rappellera facilement beaucoup d'autres productions de sa plume. Le reproche le plus général qu'on leur

ait fait est de dénoter beaucoup trop d'esprit; genre de reproche qu'au surplus il n'a pas été donné à tout le monde de mériter.

Tant d'occupations littéraires ne permettaient que rarement à Demoustier de se produire dans le monde. Ceux qui ont pu le voir dans la société savent cependant quel charme il y apportait, moins encore par les agrémens et l'urbanité de son esprit, que par une attention constante à faire valoir celui des autres, par cette politesse du cœur qui ne pourrait pas louer dans autrui ce qui serait blâmable, mais qui chercherait à excuser tout ce qui pourrait ne pas être louable, politesse non factice qui donnait à sa conversation, à son maintien, à ses traits, à son silence même une disposition de bonté et de bienveillance universelle.

Il apportait encore des qualités plus précieuses dans des liaisons plus intimes. Ceux qui l'ont connu dans cette intimité savent qu'il avait ensemble les procédés et les grâces de l'amitié. Au milieu de toutes les variations qu'amène la vie frivole et agitée de Paris, il avait conservé l'amitié de plusieurs de ses camarades de collége, parmi lesquels je puis nommer MM. Legouvé, Collin-Harleville, membre de l'Institut, et Deshayes, chef de bureau à l'intérieur. La constance de ses goûts ne per-

met pas de douter qu'il n'eût prolongé jusqu'à une longue vieillesse ces liaisons de l'enfance, et que l'amitié n'eût fait la consolation de ses derniers jours, comme elle avait fait le charme des premiers.

Cette ressource nous a été enlevée. Demoustier souffrait dès long-temps d'une affection de poitrine qui datait de l'enfance, et dont on attribue la cause à une chute violente faite au collége, dans laquelle il se brisa une côte. Le peu de soins qu'il prenait de lui-même, et l'assiduité de ses travaux, ne firent probablement qu'étendre les progrès du mal ; on s'apercevait même que depuis quelque temps il se livrait à cette mélancolie vague qui paraît être un des symptômes les plus inquiétans des maladies chroniques ; enfin, au milieu de l'été dernier, dans un de ces momens d'angoisse où le malade, frappé par de secrets pressentimens, croit sentir la vie prête à lui échapper ; dans ces momens où, par un dernier besoin, le cœur se tourne vers les êtres qui nous ont fait le plus de bien, ou du moins que nous avons le mieux aimés, Demoustier se détermina à quitter Paris, où le soin de sa santé, les instances de ses amis, le souvenir de ses succès, auraient pu le retenir ; le chantre de l'Amour filial voulut en être aussi le héros ; il alla, tout souffrant qu'il

était, se réunir à sa mère, qui vivait à Villers-Coterets.

Le bonheur qu'il se promettait de cette réunion ne put lui rendre la santé; ses forces s'affaiblirent de jour en jour, et, après avoir parcouru avec beaucoup de douleurs toutes les périodes de la pulmonie, il mourut entre les bras de sa mère, à Villers-Coterets, le 10 ventose, emportant les regrets et l'estime de tous ceux qui l'avaient connu.

Pour offrir quelques consolations à ceux qui ne regrettent en lui que l'écrivain, je dois prévenir qu'il laisse plusieurs ouvrages manuscrits. En voici les titres : un ouvrage en vers intitulé *Galerie du XVIIIe siècle*, dont plusieurs morceaux ont été lus aux séances publiques de l'Institut; un *Cours de morale* en vers et en prose, dans le genre des *Lettres à Émilie;* un ouvrage également en vers et en prose, ayant pour titre *la Première Année du mariage;* des *Lettres à Émilie sur l'Histoire;* un ouvrage intitulé *des Consolations;* une comédie en cinq actes et en vers, qui allait être lue aux Français, etc., etc.

Je n'ai pu refuser à un profond sentiment de mon âme l'éloge que j'ai fait ici des qualités morales et des vertus modestes d'un homme que j'aimais avec tendresse; mais en relisant

cette notice il m'a semblé que je ne rendais point assez justice à ses talens littéraires , et je crains , je l'avoue , d'avoir ressemblé à ce juge qui redoutait tellement d'être partial , qu'il faisait toujours perdre leur cause à ses meilleurs amis.

VINCENT CAMPENON.

MON DERNIER JOUR.

Si j'approchais du bout de ma carrière,
Chaque matin, un vieillard malheureux,
Un orphelin, une indigente mère
Viendraient me voir et s'en iraient heureux.

—

Encore bienfaisance.

—

Puis assemblée d'amis.

—

O mes amis, de nos jeunes années,
Près de mon feu, venez m'entretenir.
Pour prolonger nos heures fortunées
Les dieux nous ont donné le souvenir.

Chacun de nous avait une Émilie
Dont il prônait la beauté, la candeur;
Elle est fidèle autant qu'elle est jolie!
Nous nous trompions; mais quelle douce erreur!

Et nos sermens, nos ardeurs éternelles,
Nos billets doux et nos vers innocens!

Avouons-le ; nous encensions nos belles
A peu de frais ; mais c'était de l'encens !

Il nous valait plus que le bonheur même.
Regards furtifs, demi-mots, petits soins.
L'Amour enfant met le bonheur suprême
Dans les faveurs qui lui coûtent le moins.

—

Ici arrivent les amis pour la soirée.

—

Leur entrée, leur tristesse en me voyant changé.

—

« Qu'il est changé ! quelle métamorphose ! »
De ma pâleur pourquoi vous alarmer ?
Touchez mon front de vos lèvres de rose,
Sous votre haleine il va se ranimer.

—

Caresses des amies.

—

Souper.

—

Rions, chantons ; pétillante saillie,
Bouillant désir, impétueux transport,

Partez ! de loin je suivrai la Folie,
Je ne ris plus, mais je souris encor.

Fils d'Apollon, accordez votre lyre,
Pour soutenir vos accens cadencés.
Dieu des raisins, enflamme leur délire,
Chantez, Plaisirs, et vous, Grâces, dansez.

—

Concert et bal d'amitié.

—

Petits présens. Je leur distribue mes effets chéris.

—

Puis mes manuscrits.

—

Puis mon portrait.

—

Je leur donne rendez-vous à demain pour tromper leur amitié.

—

Seul je me couche et rêve à eux en sentant approcher la mort de mon sein.



Non, sa chaleur n'est pas toute glacée;
De souvenir je le sens tressaillir;
Votre image est ma dernière pensée
Et, je vous aime, est mon dernier soupir.

—

Et le lendemain Demoustier n'existait plus.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

J'offre au public l'édition complète de mes lettres sur les principaux sujets de la mythologie. Je pourrais étendre beaucoup plus loin cet ouvrage, en suivant dans tous ses détails le chaos de l'histoire fabuleuse ; mais j'ai pris pour devise cette maxime de notre divin La Fontaine :

Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.

J'ai profité, avec reconnaissance, des observations de la critique pour corriger la plupart de ces lettres. J'ai supprimé des passages inutiles, et réparé plusieurs omissions considérables[1]. J'ai fait surtout disparaître un grand nombre de ces négligences auxquelles l'esprit se laisse entraîner par l'abandon du cœur.

Je me propose de parler incessamment des héros de l'antiquité, dont la vie, moitié fabu-

[1] Telles que l'histoire de Phaéton, et quelques autres passages non moins essentiels.

leuse, moitié véritable, est pour ainsi dire la transition de la fable à l'histoire.

Dans cette nouvelle carrière, je prie les critiques judicieux de m'aider sévèrement de leurs conseils ; ils me sont d'autant plus nécessaires, que j'écris tout naturellement comme je sens, et que bientôt le sentiment nous égare, s'il n'est éclairé par la raison.

PRÉFACE.

Sexe aimable, qui protégez
Les talens, enfans du génie,
Et d'un regard donnez la vie
Aux arts que vous encouragez ;
Esprits heureux, qui mélangez
La toilette, la politique,
Les vapeurs, la métaphysique,
Et la morale, et les chansons ;
Docteurs, qui donnez des leçons
D'amour, de vertu, de folie,
De mode, et de philosophie,
Daignez accueillir les essais
D'une muse encore novice,
Qui, d'un sourire ou d'un caprice,
Attend sa chute ou son succès.
L'ouvrage qu'elle vous dédie
Est peut-être un peu moins que rien ;
Cependant il vous appartient,
Puisqu'il est une fantaisie.

Si vous trouvez dans ces écrits,
Ces traits, cette grâce ingénue,
Cette fraîcheur de coloris,
Qui parent la vérité nue,
C'est à vous que je les ai pris,
A vous que je les restitue ;

Mais si j'ai fait en vain l'effort
D'apprendre chez vous l'art de plaire,
Ce qui paraîtra bien plus fort,
J'apprendrai celui de me taire.

A ÉMILIE.

Échappé des fers de Thémis,
Chez Pomone libre et tranquille,
J'étais au sein de mes amis;
Mais mon cœur était à la ville.

J'éprouvais, durant ces beaux jours
Filés par la mélancolie,
Qu'il n'est avec vous, Émilie,
Point de vacances en amour:
Et, pour calmer la violence
Du feu qui brûlait dans mon sein,
Je dessinais en votre absence,
Attendant ma convalescence,
Le portrait de mon médecin.

Mais privé du modèle aimable
Dont je crayonnais les beautés,
J'empruntais celles de la fable
Pour peindre vos réalités:
Or, à vos grâces naturelles
En ajoutant les attributs
Ou de Minerve ou de Vénus,
Ou bien des autres immortelles,
Je m'attribuais en retour,
Près d'elles, dans chaque aventure,
Le rôle des dieux tour à tour,
Excepté celui de Mercure.

Ainsi j'avoûrai qu'en secret
J'avais souvent plus d'intérêt
Que vous dans la métamorphose;
Car le premier bien des amours,
L'illusion, était toujours
Le prix de votre apothéose.

Des amans tel est le bonheur.
L'amitié, seule véritable,
Est l'histoire de notre cœur,
Et l'amour n'en est que la fable.
Ah! de nos cœurs, depuis long-temps,
Si vous aviez voulu m'en croire,
Nous aurions, par nos sentimens,
Mêlé la fable avec l'histoire.

Cependant daignez accueillir
Ces écrits que la négligence
A, sous les yeux de l'indulgence,
Griffonnés pour vous les offrir.

Si, par un arrêt, la satire
Dès le berceau vient à proscrire
Ces enfans de la liberté
Qui vous ont déjà fait sourire
Des traits de leur naïveté;
Loin que ce revers me confonde,
Je dirai: l'amour m'abusait;
J'ai cru lorsque l'on vous plaisait,
Qu'on devait plaire à tout le monde.



LETTRES

A ÉMILIE

SUR LA MYTHOLOGIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Puisque vous m'ordonnez, Émilie, de vous retracer l'histoire des dieux de la Fable,

Permettez que la poésie
S'entremêle dans mes discours;
Car de la fable elle est l'amie,
Et l'interprète des amours.

Je crois bien qu'à ce dernier titre elle vous a souvent ennuyée. Que voulez-vous? C'est la faute de votre esprit et de votre figure; et je ne vous conseille pas de vous en défaire. Cela est à charge, j'en conviens; mais il est des contrariétés que leur cause rend au moins supportables.

Telle femme, jadis fraîche comme Émilie,
Qu'obsédaient les soupirs et les vœux des amans,

Voudrait bien s'amuser encor de temps en temps
De ce qui l'ennuyait quand elle était jolie.

Les dieux dont je vais vous parler ne sont que les dieux de la première classe [1], qui ont joui d'une certaine réputation. Il y en a beaucoup d'autres [2] dont les noms même ne sont pas venus jusqu'à nous. Notre calendrier n'est qu'une bagatelle en comparaison de celui des anciens.

Ils adorèrent d'abord les astres : aussi le *Ciel* est-il le plus ancien des dieux. Ils consacrèrent ensuite leur culte aux héros, tels que Jupiter et Bacchus ; ensuite aux vertus, sous le nom de Minerve ; ensuite aux beaux-arts et à leurs inventeurs, sous le nom d'Apollon et de Muses ; enfin aux animaux et aux plantes ; et voici à quelle occasion :

Lorsque autrefois les Titans se liguèrent,
Pour attaquer Jupin dans son palais des cieux,
Les généraux qu'ils se donnèrent
N'étaient pas d'un minois, dit-on, fort gracieux.
C'étaient le superbe Encelade,
Qui, pour soutenir l'escalade,
Lançait des rochers monstrueux ;
Le redoutable Briarée,
Armé de cent bras vigoureux ;

[1] *Dii majores.*
[2] *Dii minimi.*

Et l'épouvantable Typhée,
Demi-homme, demi-serpent,
Dont le front atteignait le séjour du tonnerre,
Tandis que sa queue, en rampant,
Sous ses replis nombreux faisait trembler la terre.

A l'aspect de ces messieurs, voilà toutes les déesses tombées en syncope. Les dieux, au lieu de les secourir, s'esquivent bravement et courent se cacher en Égypte. Là, pour n'être point reconnus des Titans, ils se changent,

Les uns en rats, d'autres en crocodiles,
Plusieurs en choux, en poireaux, en lentilles[1],
En arbres, fleurs, poissons, *et cætera*.
L'Égyptien humblement adora,
Depuis ce temps, tout ce qui l'entoura,
Et, dévotement imbécile,
Interrogeant le Nil d'un regard curieux,
A deux genoux crut voir les dieux
Nager incognito sous son onde tranquille,
Croître, fleurir au milieu des vergers,
Et tous les ans peupler ses potagers.

Ainsi le nombre des dieux, habitans de la terre, surpassa bientôt celui des habitans de l'Olympe.

Pour mettre un peu de police parmi cette

[1] On sait que les Égyptiens adoraient jusqu'aux légumes de leurs jardins.

ſoule de divinités, on les partagea en quatre ordres. On plaça dans le premier les dieux suprêmes, dans le second les dieux subalternes, dans le troisième les demi-dieux, et dans le quatrième les petites divinités du peuple, qui composent la canaille céleste.

Les divinités du premier ordre sont au nombre de vingt. Jupiter en a choisi onze pour les admettre à son conseil, qui se tient de la manière suivante :

Sur son trône resplendissant,
D'abord le maître du tonnerre,
Mouchant trois fois, trois fois toussant,
Débite, d'un air imposant,
Un beau rapport qu'il a fait faire
Par Apollon, son secrétaire.
Puis Junon, d'un ton aigre-doux,
Le contredit à l'ordinaire.
Alors Neptune, son beau-frère,
Raccommode les deux époux.
Vesta, leur commune grand'mère,
Veut opiner : Mars la fait taire,
Et d'un seul mot sabre l'affaire....
Moins tranchant et plus réfléchi,
D'un ton plus grave et plus mûri
Vulcain rompt enfin le silence;
Mais Vénus avec nonchalance,
S'écrie : « Ah! grâce, s'il vous plaît!
Un mari, voit, entend, se tait,

Et s'en tient au droit de présence. »
Puis, d'un regard de complaisance,
Flattant Jupin, dicte l'arrêt
Que Mercure écrit tout d'un trait,
Et qu'ils avaient dressé d'avance.
Diane murmure en secret;
Cérès rougit d'impatience,
Tandis qu'enrageant en silence,
Minerve opine du bonnet.

Les autres divinités du premier ordre, telles que le Destin, Saturne, Génius, Pluton, Bacchus, l'Amour, Cybèle et Proserpine, sont exclues du conseil des dieux, pour d'excellentes raisons sans doute, car Jupiter n'en peut avoir d'autres. On assure pourtant que Cybèle et Proserpine ont le tabouret chez Junon. Au reste, la faveur n'est pas grande; car cette reine est d'un caractère fort difficile : on l'accuse même de manquer d'égards pour son aïeule, cette bonne Vesta, qui radote et se porte à merveille. J'espère vous en donner demain des nouvelles. Comme je veux suivre l'ordre de l'ancienneté, c'est par elle que je commencerai.

Attendez-vous néanmoins à trouver beaucoup d'inconséquences dans mes lettres; car elles sont fréquentes dans le sujet que je vais traiter.

La fable ressemble à la plupart de nos Pari-

siennes, dont l'esprit n'est jamais plus aimable que quand il brille aux dépens du bon sens. D'ailleurs,

Pour vous lorsque l'on écrit,
En commençant le volume,
Le cœur égare l'esprit,
L'esprit égare la plume.

LETTRE II.

VESTA, CYBÈLE.

Je vous ai promis des inconséquences, en voici :

La mère Vesta, dont je vous ai parlé, épousa, l'an premier du monde, le Ciel, dont elle eut Titan et Saturne.

Cette ancienne Vesta est la même que Cybèle, et Cybèle est la même que la Terre. Or, Saturne, vingt ans après, épousa Rhée, qui est la même que Cybèle, qui est la même que la Terre, qui, dit-on, est la même que Vesta.

Pour vous débrouiller cette grande énigme,

Je vais, en généalogiste
Éclairé, subtil et profond,
Faire comme ces messieurs font,
C'est-à-dire, suivre à la piste,



La fabuleuse antiquité,
Et vous créer à l'improviste
Des gens qui n'ont point existé.

Vesta, surnommée Cybèle, à cause de sa principauté de la Terre, la donna en dot à Saturne, en le mariant avec Rhée. En conséquence, celle-ci prit, le jour de ses noces, le nom de Cybèle, comme nouvelle dame de la Terre; ce qui depuis l'a fait confondre avec Vesta, sa belle-mère.

Mais, en laissant passer cet apanage dans la maison de son fils, Vesta s'en réserva toujours le titre et les droits honorifiques, qu'elle partagea avec sa belle-fille : aussi le culte de l'une et de l'autre est-il à peu près le même. On les représente cependant d'une manière différente.

Cybèle la douairière, assise gravement,
Garde toujours sévèrement
Son sérieux de grand'maman.
Son front est couronné de tours, de chapiteaux,
Et dans sa main sont les trousseaux
Des clefs de tous les vieux châteaux.
Toujours fraîche, toujours plus belle,
La jeune et féconde Cybèle
A sa suite conduit les Saisons et l'Amour,
Et parcourt ses états dans un leste équipage :
Deux superbes lions en forment l'attelage;
Les Nymphes dansent à l'entour.

L'aimable déité voyage
Sous un ciel pur et sans nuage.
Les vents impétueux, enclos dans un tambour,
Dorment à ses côtés : Cérès, Flore et Pomone,
Pour leur reine, à l'envi, tressent une couronne;
Tandis que, caressant les trésors de son sein,
Zéphyre, du bout de ses ailes,
Découvre, en souriant, l'une des deux mamelles
Qui nourrissent le genre humain.

Lorsque sa statue arriva à Rome, le vaisseau qui la portait s'arrêta tout-à-coup à l'embouchure du Tibre. Aussitôt une certaine vestale, nommée Claudia, dont l'honneur était fort suspect, voulant fermer la bouche aux médisans, attacha le vaisseau à sa ceinture, et, après une courte prière, le fit avancer sans résistance. Mais il y a des incrédules qui regardent ce fait comme aussi équivoque que la réputation de la dame.

Quoi qu'il en soit, la jeune Cybèle mit au jour une petite déesse, que son aïeule aima bientôt à la folie, au point qu'elle voulut lui donner son nom. Les jeunes époux y consentirent par déférence.

Voilà donc encore une Vesta. Celle-ci fut la déesse du feu et de la virginité, ce qui paraît contradictoire à quelques jeunes physiciens.

A Rome, on entretenait dans son temple une

flamme immortelle. Si, par malheur, elle venait à s'éteindre, tout le peuple faisait des expiations et des sacrifices, et l'on ne pouvait la rallumer qu'aux rayons du soleil. Le soin de l'entretenir était confié aux vestales : ces prêtresses faisaient vœu de virginité ; mais

Le cœur naïf des tendres jouvencelles,
Dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît,
Du feu sacré qui sous leurs mains brûlait
Plus d'une fois sentit les étincelles.

Cependant, malheur à celles qui violaient leur vœu ! elles étaient enterrées toutes vives.

Touchés par l'innocence et l'éclat de leurs charmes,
Les bourreaux s'étonnaient de répandre des larmes,
Les juges frémissaient ; le peuple avec horreur
Écoutait les longs cris de ces tendres victimes....
Ah ! si les sentimens de l'amour sont des crimes,
Dieux cruels ! pourquoi donc leur donniez-vous un
cœur ?

Adieu, belle Émilie, je ne veux plus vous écrire aujourd'hui. Ces pauvres vestales m'ont rendu l'âme un peu triste. Adieu.

Je vais rêver en liberté..
Si vous étiez de la partie,
Je ne donnerais pas pour un an de gaîté
Un jour de ma mélancolie.

LETTRE III.

SATURNE.

Le Ciel et Vesta eurent un grand nombre d'enfans. Les principaux furent Titan, Saturne, l'Océan, les Cyclopes, Cérès, Thétis et Rhée. Cette dernière, qui était la favorite de Vesta, devint fort éprise de Saturne, et l'épousa. Ce fut alors qu'elle prit le nom de Cybèle.

Titan, l'aîné de la famille céleste, était l'héritier présomptif du trône. Saturne, son cadet, ne pouvait prétendre à la royauté. Cybèle en était au désespoir, et vous sentez le motif de son ambition :

Le premier jour qu'on aime, on se plaît en secret
A mettre au rang des rois l'objet que l'on adore ;
Et s'il était un rang plus éclatant encore,
Ce serait là celui que le cœur choisirait.

L'ambitieuse Cybèle usant donc de l'empire qu'elle avait sur Vesta, lui persuada qu'il fallait que Titan cédât à Saturne son droit d'aînesse, et Vesta persuada la même chose à son mari.

Titan crut devoir, par obéissance, céder le trône à Saturne ; mais ce fut à condition que



tion de son libérateur, lui dresse des embûches. Jupiter en est instruit, et le chasse de l'Olympe ; alors le dieu, détrôné pour toujours, s'enfuit en Italie, dans le pays latin, où régnait Janus.

Là, de roi qu'il était, il se fit laboureur,
Et sous le chaume enfin il trouva le bonheur.
Un peuple agriculteur, à ses leçons docile,
Ensemença la terre, et la rendit fertile.
Saturne en fut aimé. Ce bonheur, à mon gré,
Vaut bien, ô mes amis! l'honneur d'être adoré.

C'est apparemment comme père de l'agriculture que Saturne est représenté sous la figure d'un vieillard tenant une faux de la main droite. On lui met dans l'autre main un serpent qui se mord la queue : c'est l'emblème de la prudence, principal attribut de Saturne.

Tout le temps que ce dieu passa en Italie fut appelé l'âge d'or.

Siècles heureux de la simplicité,
De l'innocence et de la bonhomie,
Où la Franchise et la noble Équité,
Avaient encore un temple en Normandie;
Où l'on disait toujours la vérité;
Où la Gascogne était inhabitée;
Où la beauté n'était jamais fardée;
Où l'on n'avait ni le lait virginal,
Ni blanc, ni noir, ni rouge végétal;

Où décemment l'on n'était point volage;
Où chaque amant heureux était discret;
Où sans écrin, ni bijoux, ni portrait,
Du tendre objet que l'on idolâtrait
Au fond du cœur on conservait l'image;
Où la Concorde, et l'Hymen et l'Amour
Paisiblement faisaient ménage ensemble:
Siècles heureux, reviendrez-vous un jour?
Le mal revient fort souvent, ce me semble;
Le bien lui seul passe-t-il sans retour?

C'est en mémoire de ce temps que, tous les ans, au mois de septembre, on célébrait à Rome les *Saturnales*. Durant ces fêtes, pour rappeler les vertus et l'égalité, qui jadis avaient uni les hommes, on renversait l'ordre ordinaire de la vie domestique. Par exemple, si les Saturnales se fussent célébrées en France, on aurait vu

La charité régner chez les petits-collets,
La fraternité chez les moines,
Les maîtres servir leurs valets,
Les gouvernantes leurs chanoines.

Enfin on s'envoyait des présens de toutes parts, pour marquer que tous les biens étaient communs sous le règne du bon Saturne.

Je suis fâché que ce dieu, que je regarde comme le seul honnête homme de la cour céleste, ait souffert qu'on lui sacrifiât des victi-

mes humaines, et qu'il ait pris les gladiateurs sous sa protection. Mais ce qui me réconcilie avec lui, c'est qu'il facilita le commerce en inventant la monnaie. Celle qu'il fit frapper représentait d'un côté un vaisseau, symbole du commerce qu'il avait établi, et de l'autre un homme à deux têtes : c'était le portrait du roi Janus.

Ce prince avait accueilli Saturne pendant son exil, jusqu'à partager son trône avec lui. En récompense, le dieu lui donna la connaissance du passé, et même celle de l'avenir. Voilà pourquoi l'on représentait Janus avec deux visages opposés. Ovide a dit de lui qu'il était le seul de tous les dieux qui vît son derrière.

Le mois de janvier lui fut consacré. Il tenait de la main droite une clef, pour marquer qu'il ouvrait l'année ; et de la gauche une baguette, comme présidant aux augures.

Romulus, fondateur de Rome, et Tatius, roi des Sabins, ayant fait ensemble un traité, lui bâtirent à cette occasion un temple dans lequel il y avait douze autels, un pour chaque mois de l'année. Ce temple était toujours ouvert durant la guerre, et fermé durant la paix.

On dit que l'Hyménée et le fils de Vénus
Depuis mille ans se font la guerre;



Mais qu'enfin vous allez leur faire
Fermer le temple de Janus.

LETTRE IV.

JUPITER.

Jupiter, en naissant, fut transporté dans l'île de Crète sur le mont Ida. Les Nymphes, aux soins desquelles on le confia, lui tressèrent un berceau de fleurs.

Mollement elles y posèrent
Ces membres délicats, et ces débiles mains,
Qui, dans la suite, terrassèrent
Le peuple de Titans, et ses fiers souverains.
Du jeune dieu, les Jeux et l'Innocence,
Et la Gaîté, compagne de l'enfance,
Composaient la naissante cour.
L'heureuse Paix habitait ce séjour;
Les Aquilons en respectaient l'asile.
Au règne tranquille du jour
Succédait une nuit tranquille.
Les oiseaux gazouillant leurs aimables concerts,
Le murmure des eaux, le doux calme des airs,
Des Nymphes en silence, et le tendre Zéphire
Dans ces paisibles lieux exerçant son empire,
Annonçaient le repos du roi de l'univers.

Cependant, lorsque ses premières dents commencèrent à percer, il devint fort méchant, et se mit à crier du matin au soir. Alors ses prêtres, que l'on appelait Corybantes, inventèrent une sorte de danse appelée *Dactyle*, dans laquelle ils s'entre-frappaient avec des boucliers d'airain. Ce cliquetis empêchait Saturne et Titan d'entendre les cris qui leur eussent décelé l'enfance de Jupiter. Mais on l'apaisait encore plus sûrement en lui présentant le sein de sa nourrice. C'était la chèvre Amalthée. On prétend, à ce propos, que le lait de chèvre rend la tête légère. Jupiter me porte à croire qu'il influe aussi sur le cœur. En effet,

Jamais petit maître, à Paris,
Ne courtisa plus de Chloris,
De grisettes et de princesses,
Que Jupin ne trompa, jadis,
De mortelles et de déesses.

Je n'entreprendrai pas même de vous en faire la liste. Les plus célèbres furent Antiope, Alcmène, Danaé, Léda, Sémélé, Io, Europe, Égine et Calisto. J'aurai dans la suite occasion de vous en parler. Revenons à l'île de Crète.

Jupiter, ayant été sevré, voulut récompenser la chèvre Amalthée sa nourrice, et la changea en constellation ; mais il retint une de ses

cornes, dont il fit présent aux nymphes qui l'élevaient.

C'était la corne d'abondance,
Qui passa tant de main en main
Que l'on ignore son destin.
Cependant on la croit en France,
Au greffe de Thémis, ou bien
Entre les mains de la finance ;
Mais ces messieurs n'en disent rien.

Au sortir de l'enfance, Jupiter fut un héros. Le premier de ses exploits fut la guerre qu'il soutint contre les Titans. Je vous ai dit qu'au moment décisif les dieux l'abandonnèrent ; mais son courage lui suffit. Il foudroya seul tous ses ennemis, et renversa sur eux les montagnes qu'ils avaient entassées pour escalader le ciel.

Encelade, malgré son air rébarbatif,
Dessous le mont Etna fut enterré tout vif.
Là, chaque fois qu'il éternue,
Un volcan embrase les airs ;
Et quand par malheur il remue,
Il met la Sicile à l'envers.

Nous en avons un exemple encore récent [1].

Le second exploit de Jupiter n'est pas aussi

[1] Le tremblement de terre de la Calabre, en 1783.

glorieux pour lui que le premier. C'est la défaite et l'exil de Saturne en Italie. Il est vrai que celui-ci avait eu des torts ; mais son fils lui devait une retraite plus honorable.

Après s'être rendu maître du trône, Jupiter épousa Junon, sa sœur, et vécut d'abord avec elle en bonne intelligence. Il se fit adorer au commencement de son règne. Alors commença le siècle qui succéda au siècle d'or ; c'est-à-dire que la vertu régnait encore sur la terre, mais avec moins d'empire qu'au siècle précédent.

De la vertu le second âge
Fut appelé l'âge d'argent :
Mais, dès cette époque, on prétend
Qu'il s'y glissa de l'alliage.

En effet, le crime commençait à paraître, et Jupiter fut obligé de le punir d'une manière terrible en la personne de Lycaon, roi d'Arcadie.

Ce prince cruel massacrait tous les étrangers qui passaient par ses états. Jupiter se présente chez lui, et demande l'hospitalité. Lycaon, voulant braver sa puissance suprême, fait servir au maître des dieux les membres d'un esclave. Jupiter, indigné, réduit en cendres le palais du barbare, et le change lui-même en loup.

Ses descendans cruels dans les bois du canton
Portent à chaque pas la mort et le carnage ;

Cependant, en suivant les détours du vallon,
Redoutez plus encor les pasteurs du bocage
Que les enfans de Lycaon.

C'est sans doute à cette occasion que Jupiter fut adoré sous le nom de Jupiter-Hospitalier, comme ayant vengé l'hospitalité.

Bientôt après il fut appelé Jupiter-Ammon.... Écoutez bien : je vais vous parler grec : *Ammon*, en cette langue, signifie arène ou sable. Or, Bacchus, se promenant un jour dans les sables de l'Arabie, fut pris d'une soif ardente, et le dieu du vin ne put pas même trouver une goutte d'eau. Dans cette extrémité, Jupiter se présente à lui sous la forme d'un bélier, frappe du pied la terre, et fait jaillir une source abondante. Bacchus, en reconnaissance, éleva dans cet endroit un temple sous l'invocation de Jupiter-Ammon, c'est-à-dire Jupiter des arènes.

Ce dieu avait un temple plus célèbre encore dans la forêt de Dodone : c'est là qu'il rendait ses oracles.

Sous l'ombrage sacré de ces arbres antiques
Il est un antre obscur. Jamais les plus beaux jours
N'égayèrent l'horreur de ces sombres contours.
Le voyageur tremblant attend sous ses portiques.
Là sont l'Espoir au front serein,
L'Ambition au front d'airain,

Avec la Crainte au front sinistre,
Les Soupçons, l'Intérêt; enfin
C'est l'antichambre d'un ministre.
La porte s'ouvre; on entre en frissonnant;
On espère, on respire à peine;
Les voûtes ont tremblé! Le dieu parle!.., A l'instant
Le ministre approche et vous rend
Votre destin écrit sur des feuilles de chêne,
Que d'un souffle emporte le vent.

A Rome, on adorait Jupiter-Stator. Ce surnom lui vient du mot latin *stare*, qui signifie s'arrêter, en mémoire de ce que Jupiter avait tout-à-coup arrêté les Romains fuyant devant les Sabins. On adorait dans la même ville Jupiter-Lapis, ou Jupiter-Pierre. Cette pierre était celle que Rhée avait mise à la place de ce dieu, et que Saturne apparemment n'avait pas digérée. Il y avait aussi Jupiter-Capitolin, Jupiter-Tarpéien, parce qu'il avait un temple sur le mont du Capitole, et un autre sur la roche Tarpéienne. Il y avait enfin Jupiter-Tonnant, Jupiter-Fulminant, Jupiter-Vengeur, Jupiter dieu du jour, Jupiter dieu des mouches.

Voici à quelle occasion ce dernier titre lui fut donné : Hercule, faisant un sacrifice, fut assailli par un essaim de mouches qu'attirait l'odeur de la victime; mais, ayant aussi sacrifié

à Jupiter, les mouches s'envolèrent, ce qui fit tant d'honneur au roi du ciel, qu'il en conserva le nom.

Mais le titre le plus illustre de Jupiter est celui d'Olympien, parce que le mont Olympe était son séjour ordinaire. C'est là qu'on célébrait en son honneur les jeux olympiques, si fameux autrefois dans l'univers, et dont je vais vous entretenir.

On représente le roi des dieux assis sur son aigle, ou sur un trône d'or, au pied duquel sont deux coupes qui versent le bien et le mal. Son front est chargé de sombres nuages ; ses yeux menaçans brillent sous de noirs sourcils ; son menton est couvert d'une barbe majestueuse. Il tient le sceptre d'une main ; de l'autre il lance la foudre. Les vertus siégent à ses côtés.

Les dieux tremblent en sa présence,
Les déesses même, dit-on,
Près de lui gardent le silence ;
Mais ce n'est qu'une fiction :
Ceci soit dit, ne vous déplaise,
Entre nous deux, par parenthèse.

On le revêt aussi d'un manteau d'or. Denys le tyran lui fit ôter ce vêtement, en disant qu'il était trop chaud pour l'été, et trop froid pour

l'hiver : il lui fit présent, à la place, d'un habit des quatre saisons... Adieu.

Pour un jour, c'est trop babiller :
Je sais qu'il n'appartient qu'aux belles
De pouvoir, sans nous ennuyer,
Éterniser les bagatelles.

Je reconnais donc mon insuffisance à cet égard, et je finis. Cependant,

Lorsqu'on finit de vous écrire,
Le cœur dit toujours, C'est trop tôt;
Car avec vous il a beau dire,
Ce n'est jamais son dernier mot.

LETTRE V.

JEUX OLYMPIQUES.

On vous a parlé quelquefois
De ces joutes, de ces tournois,
Où, la lance en arrêt, la visière baissée,
Nos chevaliers, brûlant et de gloire et d'amour,
Combattaient pour faire la cour
A la dame de leur pensée,
Qui payait ordinairement
Un œil, un bras de moins, une jambe cassée,
D'un bracelet ou d'un ruban.

Tels étaient à peu près les jeux olympiques,

si célèbres autrefois. Cependant la gloire seule y animait les combattans; car les femmes en furent long-temps exclues, sous peine de la vie. Mais, malgré cette loi sévère, quelques-unes s'y rendirent en habit d'homme. Plusieurs même osèrent entrer en lice; et, ayant remporté le prix, elles ouvrirent aux femmes la barrière des jeux olympiques. Depuis ce temps, l'amour y fut associé avec la gloire.

La religion s'y trouvait aussi intéressée; car ces jeux étaient toujours précédés et suivis d'un sacrifice en l'honneur des dieux, et particulièrement d'Apollon. On ouvrait ensuite la carrière préparée pour la course, la lutte, le ceste, le disque, et les différens tours de force et de souplesse.

Dans le principe, la course n'était que d'un stade, c'est-à-dire d'environ six cents pas. Les prétendans couraient à pied, armés de toutes pièces. Mais à la neuvième olympiade, le stade fut doublé. On établit alors la course des chevaux; et à la vingt-cinquième, on y joignit celle des chars. Cynisque, fille d'Archidamas, prince de Macédoine, en remporta le prix. Excitées par cet exemple, les autres femmes macédoniennes se mirent sur les rangs, et méritèrent plusieurs fois la couronne de myrte, de chêne ou d'olivier.

Vos victoires sont plus paisibles ;
Elles ont moins d'éclat, mais bien plus de douceurs.
Vous domptez notre orgueil, vous nous rendez sen-
Vous insinuez dans nos cœurs [sibles ;
La tendre humanité, la constance et les mœurs.
Plus purs quand nous cédons au pouvoir de vos charmes,
Et plus dignes de vous quand nous sommes vaincus,
Près de nous la candeur, l'amitié sont vos armes,
Et vos triomphes, nos vertus.

Revenons aux jeux olympiques. La lutte y succédait à la course. Les lutteurs combattaient nus. On leur frottait d'huile les membres et le corps, pour leur donner plus de souplesse, et laisser en même temps moins de prise à leurs adversaires. Alors ils entraient en lice, et, se saisissant étroitement, ils essayaient, par force ou par adresse, de se renverser, jusqu'au moment où l'un des deux pliait et tombait sur les reins.

Le ceste était de tous les exercices le plus pénible et le plus dangereux. Les combattans étaient armés de gantelets, composés de plusieurs cuirs plombés, appliqués l'un sur l'autre, et dont un seul coup porté sur la tête suffisait pour assommer : d'ailleurs on se permettait les moyens les plus violens pour triompher de ses adversaires.

Arrachion ayant vaincu tous les siens, à l'ex-

ception d'un seul, celui-ci le jeta par terre, et l'étrangla; mais par un effort de désespoir et de rage, Arrachion, expirant à ses pieds, lui mordit l'orteil, et le rompit. La douleur fut si vive, que le vainqueur demanda grâce, et l'on posa la couronne sur la tête d'Arrachion qui n'était plus.

Cette victoire est noble et belle;
Mais chez les morts de quoi sert-elle?

Le disque était un palet de pierre ou de métal, dont la forme et la pesanteur variaient au gré des concurrens. L'avantage de cet exercice était de procurer en même temps la force et l'aplomb. Le vainqueur était celui qui, d'un pied, se tenant en équilibre sur la pointe d'un cône, jetait son disque à la plus grande distance.

Ces jeux se terminaient ordinairement par quelques autres qui exerçaient tour à tour la vigueur, l'adresse et la légèreté.

Les juges qui décernaient le prix étaient au nombre de neuf; ils faisaient un noviciat de dix mois avant de monter sur le tribunal, et juraient solennellement d'observer les lois de l'équité la plus rigoureuse.

Mais lorsqu'une aimable courrière
Touchait au bout de la carrière

Au même instant que son rival,
Que l'arrêt était difficile!
Si l'esprit est impartial,
Le cœur n'est-il jamais fragile?

L'établissement des jeux olympiques est attribué à cinq frères, nommés *Dactyles* [1], mot grec qui désigne leur nombre et leur union. Ces jeux se célébraient tous les cinq ans, et cês intervalles ont servi, durant plusieurs siècles, d'époque pour la chronologie.

Par leurs fêtes autrefois
Nos pères dataient leurs années,
Comme je date mes journées
Par celles où je vous vois.

Ainsi, au lieu de dire, comme aujourd'hui, l'an mil sept cent, ou l'an sept, etc., on disait, la première, la seconde année de la vingtième, de la trentième olympiade. Par exemple, j'aurais dit alors de vous :

Votre jeune cœur murmura
Dès sa première olympiade;
A sa deuxième il soupira;
Dans son cours il tomba malade;
La fièvre enfin se déclara

[1] *Dactyle*, signifie doigt.

Le dernier jour de la troisième ;
Mais l'hymen, par un talisman
Qu'au doigt il vous mettra lui-même,
Doit vous guérir subitement
Deux ans avant la quatrième.

Cela signifierait, en style moderne, que vous avez éprouvé à cinq ans le penchant, à dix ans le désir, à treize ans le besoin, à quinze ans le tourment d'aimer, et que vous serez mariée à dix-huit ans. J'en souhaite autant à toutes vos contemporaines.

Mais ce vœu, que sincèrement
Je forme pour leur hyménée,
Ressemble malheureusement
Au vœu de la nouvelle année.

Les athlètes qui se distinguèrent le plus aux jeux olympiques furent Théagène Euthyme, Milon et Polydamas.

Théagène, né à Thase, petite ville voisine de Lacédémone, remporta douze fois le prix ; ses compatriotes lui dressèrent une statue. Un de ses envieux allant toutes les nuits la fugister, elle tomba sur lui, et l'écrasa. Les enfans du mort citèrent la statue devant le juge ; car la loi de Lycurgue ordonnait de punir, même les choses inanimées, de tout crime attentatoire à

la vie et au repos des citoyens. Ah! que cette loi n'est-elle encore en vigueur!

Je proscrirais ces voiles, cette gaze,
Dont le perfide transparent
Nous aiguillonne et nous embrase
D'un feu toujours plus dévorant;
Et ce corset qui dissimule
Des charmes qu'il fait trop sentir;
Et cette friponne de mule,
Dont la forme nous fait mourir
D'incertitude et de plaisir.

Le juge lacédémonien condamna la statue à être jetée dans la mer : mais la famine ayant suivi de près l'exécution de cet arrêt, les Thasiens consultèrent l'oracle, qui leur ordonna de repêcher et de rétablir ce monument; et, depuis ce temps, Théagène fut mis au rang des demi-dieux.

Euthyme mérita, de son vivant, le même honneur, voici à quelle occasion :

Ulysse, dans le cours de ses longs voyages, étant abordé à Thémesse, ville d'Italie, un de ses compagnons, qui avait fait violence à une jeune fille, fut massacré par les habitans ; et le roi d'Ithaque, instruit de son crime, se rembarqua sans lui rendre les devoirs funèbres. Bientôt l'esprit du mort, privé de sépulture,



porta le ravage et la désolation dans la campagne... Je n'ose cependant vous garantir ce fait, car tous les revenans me sont fort suspects.

Notre esprit du rivage sombre
Revient-il après nous, revêtu de notre ombre?
Je n'en crois rien; et même, sur ce point,
De docteurs je sais un grand nombre
Dont l'esprit ne reviendra point.

Quoi qu'il en soit, l'oracle consulté promit aux habitans que l'esprit s'apaiserait, pourvu que chaque année on lui abandonnât la plus belle fille du canton.

Je soupçonne qu'en ce mystère
L'oracle avait ses intérêts :
Une vierge naïve à l'œil vif, au teint frais,
Qui rougit en cachant ses timides attraits
Comme la rose printanière,
Est une riche offrande. Mais
Qu'est-ce qu'un esprit en peut faire?

Les Thémessiens payaient, pour la troisième fois, ce fatal tribut, lorsque Euthyme, déjà célèbre par un nombre de victoires remportées aux jeux olympiques, arriva dans ces contrées. Ce héros combattit l'esprit, le fit évanouir, et délivra l'aimable victime, dont il obtint ensuite le cœur et la main.

Plus célèbre encore, mais plus malheureux, Milon de Crotone surpassa tous les athlètes de son temps. On le vit, aux jeux olympiques, charger sur ses épaules un taureau de quatre ans, le porter au bout de la carrière sans reprendre haleine, l'assommer d'un coup de poing, et le manger le même jour. Ce trait suffit pour vous donner une idée de sa force extraordinaire.

Mais ces faveurs particulières, que la nature nous accorde quelquefois, ne sont pas de longue durée.

Le temps emporte dans son cours
Et nos forces et nos amours.
Au moment où l'homme commence,
La vieillesse vient l'avertir
Qu'il est déjà temps de finir;
Et bientôt de son existence
Il n'a plus que le souvenir.

Milon, dans un âge avancé, se promenait seul au milieu d'un bois écarté. Il aperçut un arbre que le vent avait fendu en l'agitant. Se rappelant alors de son ancienne vigueur, il essaya d'en séparer les éclats; mais le bras de Milon avait vieilli. L'arbre, s'étant entr'ouvert à la première secousse, se referma. Tous les efforts de l'athlète ne purent le dégager de cette



étreinte fatale ; et le vainqueur des jeux olympiques, attendant la mort dans un désert, y devint la proie des bêtes féroces[1].

Polydamas, son rival et son ami, périt comme lui victime de sa témérité. Cet athlète, dans son enfance, avait étouffé sur le mont Olympe un lion monstrueux ; d'un seul coup il assommait un homme ; d'une main il arrêtait un char attelé de six coursiers.

Un jour, tandis qu'il buvait dans une grotte avec ses amis, la voûte s'ébranla, et les convives prirent la fuite. Polydamas demeura seul ; et, comptant sur ses forces, il voulut soutenir cette masse énorme ; mais le rocher en s'écroulant l'écrasa de sa chute.

Telles sont les suites funestes de la présomption. Le sage évite le danger ; le téméraire le brave et succombe. Il y a déjà quelques années que j'en ai fait l'expérience.

Bien prémuni contre ses traits,
J'avais juré dès mon enfance
D'agir avec tant de prudence,
Qu'Amour ne me prendrait jamais.

[1] La mort de Milon est le sujet d'un magnifique groupe de marbre que l'on admire dans les jardins de Versailles. C'est un des plus beaux ouvrages du fameux Puget.



Je disais : « C'est une folie
De s'amorcer à ses appas. »
Mon cœur n'en disconvenait pas
Avant de connaître Émilie.

Ainsi je n'avais pas quinze ans
Lorsque je déclarai la guerre
Au petit prince de Cythère :
Il en rit fort à mes dépens,
Et dit aux Amours d'Idalie :
« S'il nous livre quelques combats,
Nous lui ferons mettre armes bas
Par l'entremise d'Émilie. »

Son plan étant ainsi dressé,
Il me tenta par sa franchise,
Et se mit dans les yeux de Lise ;
J'en fus légèrement blessé.
Je la trouvais assez jolie ;
J'aimais son ingénuité :
J'admirais sa naïveté ;
Mais qu'était-ce au prix d'Émilie?

L'Amour, comme on peut bien penser,
Ne se rebutant pas encore,
Sur les lèvres d'Éléonore
Fut adroitement se placer ;
Il crut sa puissance établie ;
Il triomphait !... Il se trompa :
Mon cœur fit tant, qu'il s'échappa ;
Mais il me gardait Émilie.



Cependant, fier de mes exploits,
Moi-même j'admirais ma gloire;
Enflé de ma double victoire,
Je la prônais à haute voix.
Qu'aisément un vainqueur s'oublie!
Je lève les yeux par malheur...
Adieu ma gloire, adieu mon cœur;
Adieu!... j'ai vu, j'aime Émilie.

J'eusse autrefois craint de la voir :
Mon orgueil timide et rebelle
Méprisait les yeux d'une belle,
Mais il redoutait leur pouvoir.
Comme à son gré l'Amour nous plie!
Comme il change nos sentimens!
Je regrette tous les momens
Que j'ai passés loin d'Émilie.

Héros, modernes Scipions [1],
La constance de votre maître
N'eût pas tenu long-temps peut-être
En pareilles occasions.
Je sais tout ce qu'on en publie :
C'était un cœur... Je le sais bien;
Mais il ne faut jurer de rien
Avant de connaître Émilie.

[1] Célèbre par sa modeste retenue.

LETTRE VI.

JUNON, IO, HÉBÉ, IRIS.

Notre sexe se plaint des caprices du vôtre,
Et surtout les maris. Ont-ils tort ou raison?
Pour qui vous connaît bien c'est une question
Qu'il est bon de laisser décider par un autre.

Ainsi je ne me mêlerai point des querelles de Jupiter et de Junon. L'on accuse celle-ci d'aigreur, d'orgueil, et surtout de jalousie. Je vais vous en citer un trait entre mille.

Jupiter aimait Io, fille d'Inachus. Io n'était pas ingrate; Jupiter était fidèle; car les hommes sont toujours plus constans comme amans que comme époux. Junon, furieuse de cette préférence, descend du ciel, et s'approche furtivement de la retraite de sa rivale. Mais Jupiter la prévient, et change Io en vache. Junon, se doutant de la métamorphose, demande cette vache à son mari, qui la lui confie à regret, et la reine en donne la garde à son fidèle Argus.

Le sieur Argus avait cent yeux;
Leur secours lui fut inutile;

L'Amour en voit plus avec deux
Que la jalousie avec mille.

Argus ne dormait jamais qu'à moitié. Mercure vint le trouver. Les uns disent qu'il lui joua sur sa flûte plusieurs airs de musique ancienne : d'autres, qu'il lui lut un opéra nouveau ; si bien qu'il parvint à l'endormir tout-à-fait, lui creva tous ses yeux, et lui coupa la tête. Junon, désespérée, le changea en paon, et conserva ses yeux sur son plumage. Depuis ce temps elle attela deux paons à son char.

Cependant Io, tourmentée par les Furies, traversa la Méditerranée, et arriva en Égypte, où Jupiter lui rendit sa première forme. Ce fut là qu'elle mit au jour Épaphus ; elle y fut depuis adorée sous le nom d'Isis, et représentée sous la forme d'une femme ayant une tête de vache.

Junon bouda long-temps ; Jupin n'en fit que rire, et publia qu'il allait épouser Platée, fille d'Asope.

A cette nouvelle, Junon, hors d'elle-même, accourt, se jette sur la nouvelle fiancée, et lui arrache ses vêtemens, sous lesquels elle trouve un tronc d'arbre avec une figure de poupée.

Après un moment de dépit,
Dévorant sa honte secrète,

Elle rougit ; Jupin sourit...
Un baiser, voilà la paix faite.

Vulcain, seul fruit de leur union, dut sa naissance à ce raccommodement.

C'est avec raison sans doute que l'on accusa Junon de jalousie ; mais tout le monde rend justice à sa sagesse. Cependant,

Quoique d'une vertu sévère
Armée autrefois jusqu'aux dents,
Elle fit deux petits enfans,
Dont Jupin ne fut pas le père.

Elle avait toujours été stérile ; mais, suivant l'avis d'Apollon, son médecin ordinaire, ayant mangé au banquet de Jupiter un plat de laitues sauvages, elle conçut Hébé, dont elle accoucha sur-le-champ.

Hébé fut l'aimable déesse
De la fraîcheur, de la jeunesse :
Sa main, à la table des dieux,
Versait le nectar à la ronde :
Mais elle savait encor mieux,
Par le doux éclat de ses yeux,
Enivrer les maîtres du monde.

Non contente de ce miracle, Junon voulut en essayer un autre. Jalouse de ce que Jupiter



avait seul enfanté Minerve, elle consulta la déesse Flore sur le moyen d'en faire autant. Celle-ci lui montra une fleur dont le simple attouchement devait effectuer son projet. Junon la toucha, et Mars vint au monde.

Il existe encore une fleur
Qui renouvelle ce prodige;
Dès que l'hymen la touche aussitôt elle meurt;
Mais on voit naître de sa tige
Une Grâce enfantine aux yeux tendres et doux.
Ou bien un jeune Amour sans carquois et sans ailes.
Ainsi les descendans des héros et des belles
De fleur en fleur sont venus jusqu'à nous.

Quoi qu'il en soit, le lieu où Junon jouissait de toute sa gloire était la ville d'Argos. On y célébrait ses fêtes par le sacrifice d'une hécatombe, c'est-à-dire de cent taureaux. La déesse était représentée sur un char brillant traîné par deux paons; elle avait le sceptre en main, et le front couronné de lis et de roses.

Près de son temple coulait une fontaine dont elle prenait les eaux tous les ans. On nous vante beaucoup les eaux de Spa, de Forges, de Plombières : elles rendent, dit-on, la santé; mais celles d'Argos rendaient la jeunesse et la virginité. Comment cette source-là s'est-elle perdue?



Si tu pouvais, merveilleuse fontaine,
Reprendre un jour ta source dans Paris,
Que de minois ridés et défleuris
Renonceraient aux ondes de la Seine!
Que tes ruisseaux bientôt seraient taris!
O Mahomet, mieux que ton paradis,
Paris serait le séjour des houris.
Si, comme on dit, ta baguette est certaine,
Mon cher Bleton [1], au nom de ma Chloris,
Quand nous aurons tous deux la cinquantaine,
Découvre-nous cette heureuse fontaine.

Revenons à Junon : elle avait en partage les royaumes, les empires et les richesses; c'est aussi ce qu'elle offrit à Pâris, s'il voulait lui adjuger le prix de la beauté : mais elle présidait surtout aux mariages et aux accouchemens sous le nom de Lucine. Les fêtes que l'on célébrait à Rome en son honneur étaient appelées les Lupercales.

Alors deux ou trois cents bandits,
N'ayant que leur peau pour habits,
Couraient avec des cris farouches
Chez les épouses des Romains,
Leur frappant le ventre et les mains,
Pour empêcher les fausses couches.

L'instrument avec lequel ils donnaient cette

[1] Célèbre sourcier.



espèce de discipline était une peau de chèvre qu'on prétendait avoir servi de vêtement à Junon.

J'oubliais de vous parler d'Iris, sa confidente et sa ménagère. La déesse, contente de ses services, parce qu'elle ne lui apportait jamais que de bonnes nouvelles, la transporta aux cieux. Elle lui donna des ailes, et la revêtit d'une robe violette, dont l'éclat trace dans l'air un sillon de lumière que l'on appelle l'arc-en-ciel. Ainsi,

Vers la fin d'un beau jour, ou bien après l'orage,
Lorsqu'il vous arrive de voir
Un arc étincelant briller sur un nuage,
N'en concevez jamais un sinistre présage;
Dites-vous seulement : C'est Iris qui voyage;
Junon apparemment donne à souper ce soir.

Quant à vous, Émilie, soyez assurée que,

Si vous étiez Iris, et si dame Junon
Par caprice daignait me faire
L'honneur de m'inviter à souper sans façon,
J'oublîrais l'invitation
Pour inviter la méssagère.

LETTRE VII.

MINERVE.

Un beau matin, Jupiter, accablé d'un violent mal de tête, ordonne à Vulcain de lui fendre le cerveau d'un coup de hache, et Minerve en sort armée de pied en cap.

Aujourd'hui le front des hommes n'accouche plus; mais on prétend qu'il indique souvent, par de certains signes, que leurs femmes sont accouchées. Je tiens cette singulière découverte de quelques initiés, dont le témoignage est fondé sur une longue expérience, et qui portent avec eux les preuves authentiques de ce qu'ils avancent.

Minerve, en naissant, prit les arts sous sa protection; elle inventa l'écriture, la peinture et la broderie.

Vous dont la main trace dans le silence
Ces tendres riens, ces doux épanchemens,
Ces petits soins et ces heureux sermens
Qui de l'objet dont vous pleurez l'absence
Secrètement vous rendent la présence;
Et vous dont l'art, variant les couleurs,

Dans un ovale, aux traits de votre amie
Semble donner une seconde vie ;
Vous qui couvrez de baisers et de pleurs
Ces traits chéris que le vélin conserve,
Jeunes amans, rendez grâce à Minerve.

C'est surtout pour la tapisserie que cette déesse avait une adresse particulière ; aussi en était-elle fort jalouse. Arachné, habile ouvrière, ayant prétendu l'égaler, reçut un coup de navette sur les doigts, et fut changée en araignée. Les talens qu'elle a conservés sous cette nouvelle forme font regretter ceux qu'elle eut autrefois.

Minerve était aussi musicienne : elle jouait de la flûte ; mais comme cet instrument lui gâtait la bouche et lui fatiguait la poitrine, elle le jeta dans une fontaine à laquelle elle puisait de l'eau pour se rafraîchir...

Ah! que nos mœurs sont loin de celles de nos pères!
Le sexe, en ce temps-là, privé de nos lumières,
N'avait pas le moindre soupçon
De l'étiquette et du bon ton.
Aujourd'hui par la politesse
Nos usages sont embellis :
Par exemple, la déesse
Des arts et de la sagesse,
Pour sa poitrine, jadis,
Buvait de l'eau pure, tandis

Qu'une déesse à Paris,
Aurait pris le lait d'ânesse.

Vous pensez bien que Minerve ne ressemblait pas à nos Parisiennes. On la représente le casque en tête, la lance à la main, le sein couvert d'une cuirasse, et le bras armé de son égide, sur laquelle on voit la tête de Méduse.

Méduse, pour son malheur, était la plus belle des trois Gorgones qui régnaient ensemble dans les îles Gorgades. Neptune, épris de ses charmes, n'ayant pu la fléchir, lui fit violence dans le temple de Minerve. La déesse, outragée, changea les cheveux de Méduse en serpens, et donna à sa tête la funeste vertu de changer en pierres tous ceux qui la regardaient : dans la suite elle fit graver cette tête sur son égide.

L'air menaçant de la Gorgone,
Son front et ses yeux courroucés,
Et ses serpens entrelacés,
Inspirent l'effroi de Bellone.

Quelquefois le casque de Minerve est surmonté d'une chouette, et l'on place auprès d'elle, tantôt un coq, symbole du courage, et tantôt un hibou. C'est en cet oiseau qu'elle changea Nyctimène, qui avait eu un commerce in-

cestueux avec Nyctée, son père, roi d'Éthiopie.

Le malheur de Nyctimène et de Méduse atteste la pudeur de Minerve. Elle en donna une autre preuve aux dépens de Tirésias, qu'elle aveugla, parce qu'il l'avait vue lorsqu'elle se baignait dans la fontaine d'Hippocrène avec Chariclo sa favorite, et mère de Tirésias.

Pour venger vos appas, si je perdais la vue,
Belle Émilie, après les avoir vus,
Je m'en consolerais. Je ne vous verrais plus;
Mais je n'oublîrais pas que je vous aurais vue.

On se persuade aisément que Minerve resta toujours vierge. Pour moi, je n'ose assurer ni combattre une opinion aussi délicate; tout ce que j'en sais, c'est que Minerve, ainsi que Vesta, présidait à la virginité.

Pour célébrer ses fêtes, des vierges, sans doute un peu aguerries, se partageaient en différentes brigades, armées de pierres et de bâtons; puis on sonnait la charge, et elles fondaient avec fureur les unes sur les autres. La première qui périssait dans l'action était regardée comme fausse vierge, et dévouée à l'infamie. On jetait son corps à l'eau, tandis que l'on reconduisait en triomphe celle qui, sans avoir succombé, sortait du combat avec le plus de blessures: ainsi les attraits les plus il-

lustres de ce pays devaient être les plus cicatrisés.

Ces fêtes établies dans la Libye, au bord du marais Tritonien, furent, à ce qu'on croit, transférées à Athènes, lorsque Minerve donna son nom à cette ville. Neptune lui avait disputé cet honneur. Pour terminer leur différend, ils convinrent que le parrain de la ville naissante serait celui des deux qui produirait la chose la plus utile à ses habitans. Neptune créa le cheval, Minerve l'olivier. L'olivier eut le prix. Je le lui aurais aussi donné; car cet arbre est le symbole de la paix.

Lorsque l'on vous aime, on préfère
En secret le myrte au laurier;
Or le myrte ne croît guère
Qu'à l'ombre de l'olivier.

Minerve avait un temple dans la citadelle d'Athènes, et un autre dans celle de Troie. C'est là qu'elle était adorée sous le nom de Pallas, comme présidant aux combats. Les Troyens gardaient précieusement sa statue, qu'ils appelaient le Palladion. Cette petite figure était faite des os de Pélops, ancien roi du Péloponnèse : on la faisait remuer comme un pantin, en touchant un ressort caché; ce qui inspirait beaucoup de vénération aux bonnes femmes troyennes. Les



Troyens eux-mêmes la regardaient comme le gage de la sûreté de leur patrie. Tandis que les Grecs l'assiégeaient, Ulysse et Diomède, ayant pénétré par un souterrain dans le temple de Minerve, enlevèrent le Palladion, et la ville fut prise peu de temps après.

Cet événement me rappelle, Émilie, une nouvelle qui m'intéresse beaucoup, parce qu'elle vous concerne.

Depuis un an, le prince de Cythère,
Avec tous ses Amours, vous assiége, dit-on :
Votre sort est pareil à celui d'Ilion ;
De votre cœur dépend le succès de l'affaire :
Avant de vous réduire, il faut vous le soustraire ;
Ainsi le siége sera long ;
Car, si j'en crois votre rigueur austère,
L'Amour n'a pas encor pris le Palladion.

LETTRE VIII.

CÉRÈS, PROSERPINE.

Que l'on me donne à garder un trésor,
J'en répondrai. Qu'on soumette à ma garde
Une hydre, un monstre à figure hagarde,
Fût-il sorcier, j'en répondrais encor,
Mais que l'on mette à l'ombre de mon aile

Jeune beauté modeste en son maintien,
Dont la voix tremble et dont l'œil étincelle;
Amour et moi ne répondons de rien.

Cybèle y voyait sûrement mieux que moi. Elle était mère. Sa fille Cérès était charmante, et ne la quittait jamais. Cependant la maman, en laçant la jeune personne, s'aperçut d'un nouvel embonpoint qui la déconcerta. Vous jugez du train qu'elle fit! Cérès, toute honteuse, courut se cacher dans une caverne, où elle mit au jour Proserpine.

L'aimable enfant fit le bonheur
De mademoiselle sa mère;
Mais elle n'eut jamais l'honneur
De connaître monsieur son père.

Les uns disent que ce fut Neptune, d'autres que ce fut Jupiter. Quoi qu'il en soit, Cérès pleura long-temps la perte de sa virginité. Sa douleur la consumait et la faisait mourir en détail.

Si ce malheur au cercueil
Conduisait les pauvres filles,
Combien d'honnêtes familles,
Parmi nous, seraient en deuil!

Heureusement pour Cérès, le dieu Pan découvrit sa retraite. Touché de l'état déplorable

où la déesse était réduite, il en avertit Jupiter, qui lui envoya son médecin. Celui-ci fit prendre à la malade une potion de jus de pavots, et l'endormit. Le sommeil rétablit le calme dans ses sens, et sa santé revint de jour en jour.

Cependant tout languissait sur la terre. Le blé périssait dans son sein, et les hommes rappelaient à grands cris la déesse de l'agriculture. Elle reparut enfin, et fut reçue en triomphe.

Ses yeux étaient remplis d'une douce langueur,
Et son front conservait un reste de pâleur.
Proserpine pendait encore à sa mamelle,
Objet de sa tendresse, et fruit de ses douleurs.
Cérès paya bien cher la gloire d'être belle....
Les beaux yeux sont donc faits pour répandre des pleurs!

Ce fut alors qu'on institua des fêtes en son honneur. Ces fêtes se célébraient à peu près comme on célébrait chez nous les *Rogations*. Les prêtres et le peuple allaient en procession au milieu des campagnes, où l'on immolait un porc, parce que cet animal, en fouillant la terre, empêche le blé de germer. Ce sacrifice se faisait aux dépens de la confrérie de Cérès. Les confrères étaient voués au silence, et portaient toujours le même habit, jusqu'à ce qu'il tombât tout à fait en lambeaux. On prétend que

dans la ville d'Éleusine on y admettait les vierges ; mais cette opinion est combattue avec raison, et je sais de quelques philosophes silencieux que les femmes ne voulurent jamais y être initiées.

Dans la suite, la confrérie éleva un temple à Cérès. Elle y était représentée le front ceint d'épis et de fleurs, et les mamelles pleines de lait. Elle avait un hibou à côté d'elle, et un lézard à ses pieds ; d'une main elle tenait une poignée de froment et de pavots, en mémoire de l'opium qu'elle avait pris ; et de l'autre, le flambeau avec lequel elle avait cherché Proserpine.

Celle-ci avait hérité des grâces de sa mère. Souvent le cristal des fontaines lui avait appris qu'elle était jolie.

Or on dit que les fillettes
A qui l'Amour a donné
Minois joliment tourné
Toujours aiment les fleurettes.

Proserpine aimait donc les bouquets. Un jour, tandis qu'elle en cueillait dans le vallon d'Enna, Pluton, roi des enfers, promenait de ce côté ses ennuis et sa tristesse. La cause en était bien légitime. En effet,



Quand le cœur ne peut se soustraire
Au joug de votre aimable loi,
Mesdames, l'on est, selon moi,
Bien malheureux de vous déplaire.

Tel était le sort de Pluton. Toutes les déesses avaient rejeté ses hommages. On le trouvait trop brun, et puis il puait la fumée, et puis son palais était trop sombre, et puis,

Fille qui sent arrondir ses trésors,
Et dont le myrte doit bientôt ceindre la tête,
Avec raison préfère la conquête
De deux ou trois vivans à l'empire des morts.

Pluton rêvait à tout cela, lorsqu'il aperçut Proserpine au milieu de ses nymphes. Soudain, épris de ses attraits, il la saisit, l'enlève, ouvre la terre d'un coup de son trident, et rentre dans ses états avec sa proie.

Jugez quelles furent les alarmes de Cérès! Cette mère désolée chercha sa fille par toute la terre. Dans ce pénible voyage, elle fut accueillie chez Céléus, roi d'Éleusine, et enseigna l'agriculture à Triptolême, fils de ce prince. Les Eleusiens élevèrent un temple à la déesse; mais elle quitta bientôt ce pays pour parcourir le reste du monde. C'est alors que, succombant de fatigue, et épuisée de besoin, elle fut trop

heureuse de rencontrer une bonne femme qui lui donna un peu de bouillie. L'appétit assaisonne les mets les plus communs : Cérès trouva celui-ci délicieux. Un jeune espiègle nommé Stellio s'étant mis à rire de son avidité, la déesse offensée lui jeta le reste de sa bouillie, et le changea en lézard.

Enfin, après mille recherches inutiles, la mère de Proserpine allume un flambeau au feu du mont Etna pour chercher sa fille jusque dans les entrailles de la terre.

Aréthuse aperçut Cérès dans ses courses souterraines; elle l'appela, et lui dit : « Rassurez-vous, je connais le sujet de vos alarmes. Je suis Aréthuse, autrefois nymphe de Diane. Je l'accompagnais sur les bords du fleuve Alphée : celui-ci me vit et m'aima. J'étais jeune; vous devinez que j'étais sensible. Alphée me poursuivait. Hélas! je le fuyais comme on fuit ce qu'on aime. Mais les dieux, protecteurs de la vertu, me changèrent en fontaine pour me soustraire à ses poursuites. Que devint-il alors!

« Furieux, il rentra dans ses grottes profondes :
Mais l'Amour dirigea la course de nos ondes!
Et, plaignant mon amant, permit, pour l'apaiser,
A nos flots de se caresser. »

« C'est en allant m'unir à mon cher Alphée

que j'ai vu passer Proserpine dans les bras de Pluton. Votre fille est aux enfers. »

A ces mots, Cérès vole à l'Olympe, accuse Pluton, et redemande sa fille au maître des dieux. Jupiter consent à la lui rendre, pourvu qu'elle n'ait rien mangé dans les enfers. Malheureusement Ascalaphe, valet de chambre de Pluton, rapporta qu'il avait vu Proserpine sucer une grenade. Cérès changea le dénonciateur en hibou ; mais elle n'obtint pour toute grâce que celle de posséder sa fille durant six mois de l'année ; les six autres mois furent accordés à Pluton.

Adieu. Si, pour vous rendre hommage,
Ceux qui vous aiment tour à tour,
Au lieu d'un mois, prenaient un jour,
L'Amour, pour un si doux partage,
Se plaindrait que l'an est trop court.

LETTRE IX.

DIANE, ENDYMION.

Diane, au retour de la chasse, se reposait près de la ville d'Athènes, sur le bord d'un ruisseau. Elle y avait déposé son arc et son

carquois, et s'occupait à relever les tresses de sa chevelure, lorsqu'elle aperçut une jeune fille qui chantait en cueillant des fleurs :

« La beauté d'un front sévère
Ne peut pas toujours s'armer.
L'on est faite pour aimer,
Quand on est faite pour plaire.

Avec les tendres propos
Que la vanité méprise,
Aux dépens de son repos
Le cœur se familiarise.

Diane, avec mille appas,
Tu dédaignes la tendresse !
Hélas ! quand on n'aime pas,
A quoi sert d'être déesse ? »

En chantant ainsi, elle s'était approchée. Diane la regardait et soupirait. « Qu'avez-vous ? lui dit la jeune Athénienne. — Je vous l'apprendrai, mon enfant. Mais, dites-moi, à quel usage destinez-vous ces fleurs ? — A faire une corbeille pour l'offrir à Diane. Elle a chez nous un temple dans lequel nous faisons vœu de virginité... — Ah ! ne faites jamais ce vœu-là. Pour ne pas le violer, il faut être Diane elle-même. — Je vais, pour l'apaiser, attacher ma ceinture aux murs de son temple, et lui présenter



mon offrande. — Je la reçois, répondit la déesse. Vous m'intéressez, ma chère fille, écoutez-moi.

« Je suis Diane, fille de Jupiter et de Latone... Rassurez-vous ; les déesses aiment les mortelles qui vous ressemblent. Je naquis un instant avant Apollon, et j'aidai sur-le-champ ma mère à le mettre au jour. Témoin des douleurs qu'elle éprouva, je jurai dès lors une haine éternelle à l'amour. J'étais persuadée que ses faveurs ne pouvaient dédommager de ses tourmens..... Mon enfant, le temps et l'expérience changent bien nos idées! mais alors

« J'ignorais le plaisir charmant
De se voir, dans un nouvel être,
Confondue avec son amant;
D'embrasser et de reconnaître
De ses traits réunis l'assemblage touchant;
De retrouver, dans le gage innocent
De ses mutuelles tendresses,
D'un époux chéri constamment
Et le sourire et les caresses.

Bientôt la chasse devint mon unique passion. Une peau de tigre, un arc, un carquois, ce fut là toute ma parure. Mes nymphes imitèrent mon exemple, et je partis avec elles pour combattre les monstres des forêts. Je les poursuivais tantôt à pied, tantôt sur un char traîné par

des biches. Ce genre de vie me rendit encore plus sauvage.

« Un jour, dans un lieu solitaire, je me baignais avec mes compagnes : Actéon, jeune chasseur, tourna ses pas vers ma retraite. Il vit... ce que nul mortel ne devait voir. Aujourd'hui je lui pardonnerais ce crime involontaire ; je l'en punis alors : le malheureux fut changé en cerf et déchiré par les chiens.

« Tandis que je triomphais de cette cruauté, Calisto, l'une de mes nymphes, était assise sur le rivage, et refusait de se baigner avec moi. Piquée de ce refus, j'examinai avec quelque soupçon les contours de sa taille : j'appris en même temps que Jupiter l'avait aimée : c'en fut assez pour son malheur : je la chassai de ma présence, et la livrai aux fureurs jalouses de Junon. L'infortunée Calisto mit au jour Arcas, et fut changée en ourse.

« Dans la suite, Arcas, devenu grand chasseur, rencontre sa mère, la poursuit, et dirige son dard contre elle... Ma vengeance allait être satisfaite : les dieux, pour empêcher ce parricide, transportèrent au ciel le fils et la mère, et les changèrent en constellations [1].

[1] Ce sont les constellations de la grande et de la petite ourse.



« Ennemie jurée de l'amour, ma beauté m'était inutile : cependant j'étais jalouse de la beauté d'autrui. Chioné, petite-fille du Matin, avait un teint plus brillant que l'Aurore. Elle s'en aperçut, et compara ses attraits aux miens. Cette témérité lui coûta cher ; je la perçai de mes flèches. Dédalion, son père, se précipita du haut d'un rocher, et fut changé en épervier par Apollon.

« Cependant mes exploits et mon nom remplissaient l'univers. Les montagnes et les bois étaient soumis à mon empire. Partout on m'élevait des temples. Celui[1] d'Éphèse était digne de moi. Jamais le génie des hommes n'enfanta un plus bel ouvrage. En Tauride, les habitans faisaient fumer l'encens et couler le sang humain sur mes autels. Les Athéniennes me consacraient leur virginité. J'étais au comble de la gloire, et je désirais encore. J'en ai connu depuis la véritable raison.

« Des hommages, quoiqu'on soit femme,
On se fatigue au bout d'un jour ;
La vanité chatouille l'âme,
Mais ne remplace pas l'amour.

[1] On prétend qu'un certain Érostrate brûla ce temple pour rendre son nom immortel. La scélératesse a aussi son ambition.



« Près de la ville d'Héraclée, je vis le pasteur Endymion : il était jeune ; ses yeux étaient aussi tendres que les sentimens qu'ils inspiraient. Il n'eût osé s'élever jusqu'à moi : je m'abaissai jusqu'à lui ; car, mon enfant, lorsque l'on aime,

« C'est en vain que l'on se prévaut
De son rang et de sa noblesse ;
Du même trait quand il nous blesse,
Cupidon nous met de niveau.

« Le mystère présidait à notre bonheur, mais le mystère trahit quelquefois l'amour. Lorsque j'étais auprès d'Endymion, je tremblais souvent qu'on ne découvrît le motif de ma retraite. Enfin le hasard me servit heureusement.

« Apollon, mon frère, las d'éclairer le monde pendant le jour, déclara au maître des dieux qu'il ne pouvait remplir le même ministère pendant la nuit. Mon frère, pour ce refus, avait ses raisons secrètes : Thétis le retenait auprès d'elle ; mais ce qui nuisait à son amour pouvait être favorable au mien. Je me présente donc, et demande l'honneur qu'Apollon venait d'abdiquer. Jupiter me l'accorde, me place un croissant [1] sur la tête, et me donne le surnom de Phœbé :

[1] Le croissant est l'attribut de Diane.



aussitôt je monte sur le char de la lune, je saisis les rênes, et parcours ainsi l'univers, traînée par mes deux coursiers noirs et blancs. Chaque nuit, leur course se ralentissait vers le sommet du mont Latmos : c'est là que je retrouvais mon cher Endymion. Alors je descendais de mon char.

« Un nuage aux mortels dérobait mon absence.
Au milieu de la nuit, dans ces vastes déserts,
La Nature à l'Amour semblait prêter silence :
Tout dormait ; nos cœurs seuls veillaient dans l'univers.

Jusqu'à présent nous sommes heureux, et notre tendresse n'a pas été stérile [1].

« A nos vœux le dieu d'hyménée
Tous les ans accorde un enfant ;
Et, grâces à lui, cette année,
J'ai complété le demi-cent.

« Allez donc, continua Diane ; allez, ma chère fille, ne redoutez plus ma colère. Gardez votre ceinture, et servez-vous de ces fleurs pour couronner votre Endymion. » A ces mots, elle disparut. Adieu.

[1] Pausanias rapporte que Diane et Endymion eurent cinquante filles et plusieurs fils.

Diane eut à l'amour le temps de réfléchir :
 Une déesse est toujours belle.
Mais vous qu'à dix-huit ans ce dieu ne peut fléchir,
 Souvenez-vous que vous êtes mortelle.

LETTRE X.

LATONE.

Enfin, renonçant aux amours,
Jupiter, devenu fidèle,
Pour sa moitié, depuis huit jours,
Brûlait d'une ardeur éternelle.

Sur le soir du huitième jour, il se promenait près d'un bois solitaire : là il admirait avec plaisir la constance prodigieuse que Junon lui avait inspirée, lorsqu'il rencontra deux jeunes vestales [1].

Vestales? je n'en sais rien,
Mais elles en avaient l'âge,
Les trésors et le corsage,
La fraîcheur et le maintien.

C'étaient Latone et Astérie, fille du Titan Cœus.

[1] On se rappelle que Vesta est la déesse de la virginité.

Jupin les salue et leur parle. Les deux sœurs rougissent ; mais comme les caractères sont différens, Astérie s'enfuit, et Latone resta.

Des deux partis, en pareil cas,
Souvent le meilleur est funeste :
Si l'on fuit, gare les faux pas !
Mais c'est encor pis si l'on reste.

En effet, Astérie tomba dans la mer, et Latone devint bientôt mère.

Junon, outrée de dépit, suscita contre celle-ci le serpent Python, qui la poursuivait sans relâche. Latone ne pouvait trouver de refuge contre ce monstre. La Terre avait juré à Junon de ne point donner d'asile à sa rivale. Mais, depuis ce serment, Astérie, dont le corps errait à la merci des flots, avait été changée en île par Neptune, qui lui avait donné le nom de Délos. Cette île était flottante.

Cependant Latone, arrivée au bord de la mer, ne pouvait plus échapper aux poursuites de ce monstre. Alors l'île de Délos flotte vers elle, la reçoit, et s'éloigne du rivage. Durant cette nouvelle navigation,

Neptune la confie au souffle du Zéphyre ;
Il veut que les Amours en soient les matelots ;
Et le fils de Vénus vient au milieu des flots
Prendre le gouvernail de son nouvel empire.

Latone, seule dans cet asile, se fit une cabane de branches de palmier. Loin des hommes trompeurs, loin des femmes jalouses, elle y vivait heureuse.

Aux malheureux la solitude est chère;
Elle est pour eux l'asile du bonheur.
Mais au moment fatal où la douleur,
Des fruits d'hymen funeste avant-courrière,
Vient avertir la beauté qu'elle est mère,
Dans ce moment plein d'amour et d'horreurs,
Qu'il est cruel de n'avoir sur la terre
Pas une main pour essuyer ses pleurs!

Telle était la détresse où Latone se trouvait réduite. Mais la nature lui suggéra des forces: elle s'appuya fortement contre un tronc d'arbre, et parvint à enfanter Diane. Celle-ci, comme fille de Jupiter, ayant la science innée, aida sur-le-champ sa mère à mettre au jour Apollon.

Epuisée par cette couche laborieuse, Latone s'endormit.

Après ces douloureux travaux,
Pour la première fois quand la beauté sommeille,
Avec combien de sentimens nouveaux
Son cœur agité se réveille!

Durant le repos de Latone, l'île de Délos se

rapprocha du rivage ; et la déesse, en s'éveillant, se mit en chemin pour rejoindre son père Cœus.

Dans ce trajet pénible et solitaire,
Ses deux enfans étaient entre ses bras.
Ce doux fardeau ne la fatiguait pas.
L'on devient forte alors qu'on devient mère.

Cependant, pour se soustraire aux fureurs jalouses de Junon, elle précipitait sa marche ; ce qui échauffait un peu son lait. Arrivée en Lycie, auprès d'un marais, elle demanda de l'eau aux paysans qui travaillaient sur ses bords : ceux-ci refusèrent de lui en donner. Vous me direz : Que n'en prenait-elle ? Mais une femme ne sait point pardonner un refus ; et Latone changea les paysans en grenouilles.

Lorsqu'au bord du ruisseau qui baigne la prairie
Leur gosier rauque et glapissant
Me tire de ma rêverie,
Je crois entendre dire au peuple coassant :
« Vous qui fixez le cœur et les regards des femmes,
Amans, si, comme nous, vous craignez à leurs yeux
D'être changés soudain en monstres odieux,
Songez que nuit et jour, à toute heure, en tous lieux,
Il faut, tant bien que mal, accorder tout aux dames. »

Échappée enfin à la colère de Junon, Latone

élevait paisiblement Apollon et Diane. Fière de reconnaître en eux le sang du maître du tonnerre, elle préférait ses enfans à ceux de tous les princes voisins. Cet orgueil était bien naturel.

Est-on jolie? à l'âge de quinze ans,
L'on veut régner ; c'est là le bien suprême :
Devient-on mère? on a pour ses enfans
La vanité qu'on avait pour soi-même.

Niobé, fille de Tantale et épouse d'Amphion, roi de Thèbes, avait la même faiblesse que Latone : elle préférait ses enfans à ceux de la déesse. Ses richesses et sa puissance la rendaient encore plus vaine. Latone, indignée de ses mépris, arme de ses traits Apollon et Diane. « Allez, leur dit-elle, vengez-moi ; mon injure est la vôtre. »

Animés de la fureur de leur mère, ils pénètrent dans le palais de Niobé, et percent sous ses yeux ses fils, ses filles et son époux. Niobé, succombant sous le poids de ses douleurs, fut changée en un marbre sur lequel on voit encore couler des larmes.

Telles furent les suites funestes de l'aveuglement maternel. Pour vous, aimable Émilie, tranquillisez-vous à cet égard :

Si vos enfans, un jour, par droit héréditaire,



Ont vos traits, votre cœur et votre esprit heureux,
Aimez-les, vantez-les; notre censure austère
N'osera vous blâmer d'idolâtrer en eux
Ce que nous adorons aujourd'hui chez leur mère.

LETTRE XI.

APOLLON, DAPHNÉ.

Je vais parler du fils de Latone, connu et adoré sous les noms d'Apollon, de Phœbus et du Soleil.

Il en est de ce dieu comme de la beauté :
Sous mille noms divers qu'elle se renouvelle,
Qu'elle soit sur le trône ou dans l'obscurité,
On l'adore; c'est toujours elle.

Apollon, dès son enfance, fut présenté à la cour céleste : Jupiter le reconnut; Junon même l'accueillit. Il sut ménager adroitement cette faveur, et devint le dieu de la lumière.

Apollon conduisait ce char
Qui, du vaste sein d'Amphitrite,
Lorsque je dois vous voir, sort toujours un peu tard,
Et, lorsque je vous vois, y retourne un peu vite.

Ce fut alors qu'il prit le nom de Phœbus. Mais bientôt, comme tous les courtisans heureux, ayant abusé de son pouvoir, il fut chassé par cabale, rappelé par intrigue, et devint sage par expérience. Voici à quelle occasion :

Vous savez qu'Apollon est le dieu des beaux-arts, et c'est pour cette raison que la fable nous le représente sous la figure d'un jeune homme sans barbe.

Jupin est vieux ; son fils de la jeunesse,
Malgré le temps, a conservé les traits.
Les rois, les dieux ont connu la vieillesse ;
Les talens seuls ne vieillissent jamais.

Apollon avait inventé la médecine. Esculape, son élève et son fils, exerçait sur la terre cet art miraculeux dans son principe. Cependant cet Esculape, malgré sa science divine, aurait assez mal figuré parmi nos docteurs modernes.

Il ne marchait point escorté
D'un leste et brillant équipage ;
Il ignorait le doux langage
Des Nestors de la faculté ;
Il parlait sans point, sans virgule ;
On comprenait ce qu'il disait ;
Et, pour comble de ridicule,
Presque toujours il guérissait.



Il fit plus : il ressuscita les morts et entre autres Hippolyte ; mais ces prodiges lui coûtèrent la vie. On fit entendre à Jupiter qu'Esculape usurpait son pouvoir suprême, et le roi des dieux le frappa de sa foudre.

Sa colère se signala
Par ce châtiment exemplaire.
Nos docteurs, depuis ce temps-là,
N'ont jamais eu peur du tonnerre.

Apollon, désespéré de la mort de son fils, vole à l'île de Lemnos, pénètre dans les antres de Vulcain, et perce de ses traits les Cyclopes qui forgeaient la foudre. Vulcain, quoique boiteux, accourt à l'Olympe, se plaint amèrement de cette violence : Vénus met les dieux de son parti, et Jupiter, cédant à leurs instances, précipite Apollon sur la terre.

Le fils de Latone, dépouillé de ses grandeurs, fut réduit à garder les troupeaux d'Admète, et trouva dans cette vie douce et paisible le bonheur qu'il cherchait en vain à la cour céleste.

Là, sur l'émail des prés, seul, errant tout le jour,
L'ingénieux pasteur, dans le sein de l'étude,
Fit éclore les Arts. Ces frères de l'Amour
Sont enfans du Loisir et de la Solitude.

Mais le talent qui lui devint le plus cher fut celui de la musique.

Il vit Daphné ; bientôt il inventa la lyre
Pour chanter ses amours. Quand on sait bien aimer,
C'est encor peu, pour l'exprimer,
De le soupirer, de le dire,
De le chanter et de l'écrire.

Cette lyre, composée d'une écaille de tortue et de sept cordes, rendait, et rend encore, sous les doigts d'Apollon, une harmonie enchanteresse. Cependant,

Chaque fois qu'il me l'a prêtée
Pour chanter vos naissans appas,
J'ai trouvé qu'elle était montée
Un peu trop bas.

Ce fut pourtant au son de ce divin instrument que s'élevèrent les murs de Troie. Apollon chantait, et les pierres venaient d'elles-mêmes se ranger à leur place. On raconte qu'une de ces pierres, sur laquelle Apollon avait souvent posé sa lyre, rendait un son harmonieux aussitôt qu'on la touchait. Si ce prodige vous semble suspect, je vais essayer de vous en convaincre par un exemple qui vous est personnel.

Le ciel ne m'a jamais fait part

De votre esprit, de votre grâce;
Mais si, par un heureux hasard,
Je puis m'asseoir à votre place,
Soudain certain je ne sais quoi
M'anime et s'empare de moi :
Je sens éclore le sourire
Sur mes lèvres, et les bons mots
D'eux-mêmes viennent à propos
Embellir ce que je veux dire.
Je crois donc à la vérité
Du fait que je vous ai cité,
Persuadé que la musique,
Tout aussi bien que la beauté,
Peut avoir la force électrique.

Daphné fut insensible à cette électricité; elle dédaigna les soupirs et les chants d'Apollon. Les uns disent que ce fut par excès de vertu; d'autres soutiennent qu'elle aimait en secret le beau berger Leucippe; et je suis assez de leur avis.

A dix-huit ans, quand une belle
Est sourde à la voix des amours,
Soyez sûre qu'elle a toujours
Des raisons pour être cruelle.
Suivez sa conduite en tous lieux,
Et de cette énigme nouvelle,
Lorsque Daphnis est auprès d'elle,
Vous lirez le mot dans ses yeux.

D'après ce principe certain, Apollon aurait dû renoncer à ses prétentions; mais, espérant tout du temps et de la constance, il poursuivit, une année entière, Daphné, qui fuyait devant lui. Quelquefois, pour ralentir sa course, il lui disait :

« Cruelle, arrêtez-vous, de grâce!
Je suis le régent du Parnasse,
Le fils naturel de Jupin;
Je suis poète, médecin,
Je suis chimiste, botaniste,
Je suis peintre, musicien,
Exécutant et symphoniste;
Je suis danseur, grammairien,
Astrologue, physicien;
Je suis..... » Pour fléchir une belle,
Au lieu de lui parler de soi,
Il est plus adroit, selon moi,
Et plus doux de lui parler d'elle.

Apollon ne devait pas ignorer cette tournure oratoire, puisqu'il était le prince et le dieu des orateurs. Mais, hélas!

Un pauvre amant dit ce qu'il pense,
Sans trop penser à ce qu'il dit.
Le désordre est son éloquence;
Quand le cœur parle, adieu l'esprit.

Aussi Daphné fut-elle inexorable. Mais en-

fin, épuisée de lassitude, et se voyant près de succomber, elle implora le secours des dieux, qui la changèrent en laurier [1].

Apollon détacha de cet arbre une branche, dont il fit la couronne qu'il porte encore aujourd'hui. Il en distribue quelquefois de pareilles aux talens et au génie ;

Et c'est à ce titre, dit-on,
Que le jeune dieu du Permesse
Vous a déjà de sa maîtresse
Mis à part un échantillon.

Le laurier avait deux vertus particulières ; l'une était de préserver de la foudre, l'autre de faire voir la vérité en songe à ceux qui en mettaient quelques feuilles sous leur oreiller. J'ai voulu moi-même éprouver cette propriété, et voici ce qui m'est arrivé la nuit dernière.

J'étais près de vous, Émilie :
Votre teint brillait des couleurs
Dont la jeune reine des fleurs
Brille avant d'être épanouie :
Mes lèvres brûlaient : un soupir
Et vos yeux daignant m'enhardir,
Je vous donne un baiser de flamme,

[1] L'équivoque du nom est tout le fondement de cette fable, *Daphné*, en grec, signifiant laurier.

Et j'en reçois un dont mon âme
Savoure encor le souvenir.
Mais l'Amour, ouvrant ma paupière,
S'envola.... Je sens qu'il n'est guère
Pour nous de salut sans la foi :
Je veux l'avoir : donnez-la-moi.
Surmontez un petit scrupule,
Pour vaincre l'incrédulité;
La moitié de la vérité
Pourrait convertir l'incrédule.

LETTRE XII.

CLYTIE, LEUCOTHOÉ.

Apollon pleurait la perte de Daphné : il était assis sous le laurier fatal qui la dérobait à ses yeux, lorsque Clytie vint de ce côté promener sa mélancolie. Clytie, fille de la belle Eurynome, et d'Orchame, roi de Babylone, n'était point régulièrement belle ;

Mais elle avait cette pâleur
D'une jeune et mourante fleur
Qui languit sans être arrosée ;
Et, pour ranimer sa couleur,
Implore contre la chaleur
Quelques gouttes de la rosée.

Elle vit Apollon, rougit, et baissa les yeux. Apollon en fit presque autant. Ils s'admiraient furtivement tour à tour; mais, en voulant s'éviter, leurs regards se rencontrèrent, et leur vue se troubla.

Après cet instant de délire,
Les aveux étaient superflus.
Ils n'avaient plus rien à se dire,
Et leurs cœurs s'étaient entendus.

Ces momens-là s'envolent rapidement. Bientôt la nuit survint, il fallut se séparer; mais on se promit pour le lendemain une entrevue auprès du laurier. Quoi! direz-vous, près de ce même laurier sous l'écorce duquel Daphné respirait encore! A cela je vous répondrai :

Lorsque de la jouissance
Les doux momens sont perdus,
L'amour ne se soutient plus
Que par la reconnaissance.
C'est elle, après les faveurs,
Qui rend les amans fidèles.
Le souvenir des cruelles,
Et celui de leurs rigueurs,
S'envole et meurt avec elles.

Le jour suivant, Clytie voulut tenir sa promesse; mais, comme les premiers pas de l'a-

mour sont timides, elle se fit accompagner par Leucothoé, sa sœur. Cette indiscrétion, qui eut de funestes suites, était impardonnable en bonne coquetterie. En effet, on sait de temps immémorial que toutes les belles,

Par un art qui n'est pas nouveau,
Choisissent, en femmes prudentes,
Singes coiffés pour confidentes,
Et pour servir d'ombre au tableau.

Clytie était plus tendre, Leucothoé plus vive; l'une était blonde, l'autre était brune.

L'une semblait bercer l'Amour;
En soupirant il sommeillait près d'elle.
L'autre, sémillante pucelle,
Le lutinait et la nuit et le jour.

Le lutin brûla bientôt pour l'amant de sa sœur; et, plus hardi qu'elle, se trouva seul au rendez-vous. Apollon fut d'abord un peu surpris; mais bientôt la surprise fit place au plaisir, et Daphné, témoin muet de ce tête-à-tête,

Vit avec horreur sans doute
Prouver cette vérité,
Qu'en fait d'infidélité,
Il n'est, près de la beauté,
Que le premier pas qui coûte.

Clytie, qui cherchait alors sa sœur, la trouva mal à propos..... Soudain le dépit et la rage s'emparent de cette âme jusqu'alors si douce. Elle vole au palais de son père, lui révèle avec fureur le crime de Leucothoé, et le conduit lui-même vers l'asile des deux amans.

Ils en étaient alors aux adieux. Leucothoé, rattachant son voile, disait, les larmes aux yeux :

« Pourquoi faut-il, lorsque l'on s'aime,
Mon doux ami, se désunir,
Et se séparer de soi-même !
Jure-moi bien de revenir.
Adieu.... Je sens que, pour te suivre,
Mon cœur s'en va!... Prends ce soupir....
Toute la nuit je vais mourir,
Mais demain j'espère revivre. »

Un baiser termina ces adieux. Leucothoé, promenant autour d'elle un regard timide, s'éloignait avec une palpitation causée par la crainte et l'émotion du plaisir, lorsqu'à l'entrée du bois elle rencontra son père. A cette vue, elle demeura muette, immobile; et le terrible Orchame, ayant pris son désordre pour la preuve de son déshonneur, la fit enterrer toute vive auprès du laurier fatal. Clytie, épouvantée, prit la fuite;

Mais la plaintive jouvencelle,
En voyant creuser son tombeau,
Accusait la lenteur de la Parque cruelle :
« Il m'eût été si doux, s'écriait-elle,
De mourir un moment plus tôt ! »

Le lendemain Apollon se rendit au bocage avec un trouble dont il se demandait le sujet.

Ce n'était point ce trouble extrême
Ce frisson brûlant du désir,
Heureux précurseur du plaisir,
Plus doux que le plaisir lui-même.

En arrivant il ne voit personne, et soupire. Il avance, et porte au loin ses regards dans l'épaisseur de ce bois désert et silencieux. Il appelle enfin ; l'écho seul lui répond. Mais à peine a-t-il posé le pied sur la tombe de Leucothoé, qu'une voix lamentable, s'élevant du sein de la terre, lui adresse ces tristes paroles :

« Arrête, respecte la cendre
De celle qui périt pour t'avoir trop aimé.
Tes pieds pressent ce cœur trop facile et trop tendre
Que tes yeux avaient enflammé.
Tu foules ces trésors qu'hier dans nos ivresses
Mon sein te prodiguait avec tant de plaisir,
Et qui n'ont connu les caresses
Que de toi seul et du zéphyr.

Pense à Leucothoé : pour adoucir sa peine,
Près d'elle quelquefois viens nourrir ta douleur.
Et que son âme encor jusqu'au fond de ton cœur
S'insinue avec ton haleine. »

Je ne vous peindrai point l'état d'Apollon. Il était immobile, anéanti, et tel qu'un homme frappé de la foudre; mais enfin ses pleurs, s'ouvrant un passage, adoucirent l'amertume de sa douleur;

Car, après ce moment terrible,
Où des sanglots le cours est arrêté,
Les larmes sont, pour toute âme sensible,
Une bien douce volupté!

Bientôt ces larmes, humectant la terre, pénétrèrent jusqu'au corps de Leucothoé, et le ranimèrent. Elle reparut, mais sous une forme nouvelle; et son amant vit naître l'arbre qui porte l'encens.

Cependant Clytie, tourmentée par ses remords, portait ses pas errans vers le tombeau de sa sœur. A la vue d'Apollon elle s'arrêta. La douleur et le dépit la déchiraient tour à tour; mais le dieu s'étant éloigné d'elle avec dédain, ce dernier coup termina son supplice;

Qu'une femme de ceux qu'elle a le plus chéris
Éprouve les fureurs, jusqu'aux bords de la tombe

Elle brave les traits de la haine, et succombe
Sous les traits du mépris.

Clytie, en expirant, devint une plante souple et frêle, dont la fleur, sans cesse tournée vers le soleil, semble encore suivre son amant dans sa fuite : c'est ce qui lui a fait donner le nom de tournesol.

Adieu. Je vous ménage pour demain d'autres aventures ; car la matière de nos entretiens est un trésor dont je deviens économe,

Du bouquet que je vous compose
Durant mes heures de loisirs,
Je ne détache aujourd'hui qu'une rose,
Pour multiplier mes plaisirs.

LETTRE XIII.

HYACINTHE, CYPARIS, SIBYLLE DE CUMES, CASSANDRE.

Loin de nous quand l'Amour s'envole,
Heureux celui qui s'en console
Entre les bras de l'Amitié !
La tendre déité partage
Tous ses chagrins, et le soulage
Encore de l'autre moitié.

Apollon, près du jeune Hyacinthe, éprouvait cette douce consolation ; ses larmes étaient moins amères, et la sérénité renaissait dans son cœur. Mais Zéphyre, qui avait été l'ami d'Hyacinthe, fut bientôt jaloux de sa liaison intime avec Apollon ; et cette jalousie devint si violente, qu'un jour, les nouveaux amis jouant ensemble au disque, Zéphyre, avec son haleine, dirigea le disque d'Apollon sur la tête d'Hyacinthe, et le tua. Le sang qui coula de sa plaie produisit la fleur qui porte son nom, et qui naît à la fin de l'hiver.

Avant le retour de Flore,
Elle s'empresse de fleurir,
Pour éviter encore
L'haleine de Zéphyr.

Dégoûté de l'amitié, Apollon revint à l'amour, et soupira pour la nymphe Perséis. Elle était fille de l'Océan, c'est-à-dire que l'on ne connaissait point son père. Les généalogistes de ce temps-là faisaient descendre de la mer ou des fleuves les héros et les nymphes dont l'origine paraissait équivoque. Si cette généalogie était admise de nos jours,

Ah! que la Seine, dans ces lieux
Où l'humaine engeance fourmille,



De nymphes et de demi-dieux
Aurait une belle famille !

La nymphe de l'Océan, comme celles de la Seine, ne fut pas long-temps cruelle, et devint mère de la célèbre Circé ;

Circé qui rendit des oracles,
Et qui, par ses enchantemens,
En bêtes changea bien des gens,
Sans opérer de grands miracles.

Tous les soirs, en allant visiter son petit ménage, Apollon laissait au jeune Cyparis le soin de son troupeau. Cet aimable enfant occupait dans son cœur la place du malheureux Hyacinthe.

Apollon lui parlait sans cesse
De ses chagrins, de sa maîtresse,
De ces plaisirs qu'il est si doux de raconter,
De détailler, de répéter,
Quand nos amis ont, par délicatesse,
Le sang-froid de nous écouter.

Après ces longues confidences, il l'embrassait, et allait revoir Perséis ; mais, par malheur, la nymphe Bolina se trouvait sur son passage ; et le dieu n'était pas insensible au désir de lui plaire.

Qui dispute encore au trépas
Le dernier souffle de la vie.

Mais, au retour d'Apollon, ouvrant les yeux pour la dernière fois, d'une voix presque éteinte il lui adresse cette triste prière :

« Que l'amitié de mes maux me délivre :
Accorde-moi la faveur de mourir,
Puisqu'un mortel sans aimer ne peut vivre,
Et ne peut aimer sans souffrir. »

A ces mots, Apollon le serrant dans ses bras, recueillit son dernier soupir, et le changea en cyprès.

Dévoré de chagrins et d'ennuis, le fils de Latone invoquait la mort, et se plaignait aux dieux d'être immortel; mais l'amour lui offrit un nouveau consolateur. La Sibylle de Cumes vint le trouver dans sa retraite, et de ce ton de voix que les belles savent si bien prendre, elle lui dit :

« De nos vergers, de nos prairies
Vous exilez-vous pour toujours?
Ne chanterez-vous plus, sur ces rives fleuries,
Nos jeux, nos fêtes, nos amours? »

« Non, répondit Apollon, je n'ai plus d'autre



—Non, répondit le dieu, depuis que je t'adore,
Je reconnais le prix de l'immortalité. »

Alors la Sibylle, ramassant une poignée de sable, continua, en lui laissant prendre un baiser :

« Je ne demande pas l'honneur d'être immortelle ;
Mais je voudrais pouvoir vous consoler toujours.
— Hélas! je ne puis de tes jours
Rendre la durée éternelle ;
Mais je peux prolonger leur cours.
—Eh bien! que vôtre cœur règle ma destinée.
Voyez ce sable dans ma main,
Prononcez, et que chaque grain
A mes jours ajoute une année. »
Son amant crut devoir y consentir,
Convaincu par expérience
Qu'un moment de vrai plaisir
Vaut un siècle d'existence.

Mais, hélas! dans la suite, la Sibylle reconnut combien ce présent était funeste.

Sur les ailes du temps ses amours s'envolèrent.
La vieillesse arriva ; ses charmes s'éclipsèrent.
Sa génération passa les sombres bords ;
Elle n'eut bientôt plus d'amis que chez les morts.
Enfin, après mille ans, souffrante, misérable,
Seule dans l'univers, elle disait aux dieux :
« Faites-moi grâce au moins du dernier grain de sable,
Ou donnez-moi quelqu'un pour me fermer les yeux! »

Le premier de ses chagrins fut l'ingratitude d'Apollon, qui l'abandonna pour Cassandre, fille de Priam. Cette princesse, après une assez belle résistance, entra en accommodement, et promit à son amant de conclure un traité, s'il voulait lui communiquer le don de deviner. Le fils de Latone s'y engagea en jurant par le Styx. Mais à peine eut-il prononcé ce serment irrévocable, que Cassandre se moqua de sa crédulité. Le dieu, pour la punir, ajouta au don qu'il lui avait fait, qu'on ne croirait jamais à ses prédictions. On assure que, depuis la mort de cette princesse, son esprit prophétique a parcouru les quatre parties du monde, et qu'il s'est depuis peu fixé dans la capitale du plus puissant empire de l'Europe.

Tous les jours ce puissant génie
S'introduit dans les cabinets
Des gazetiers, des faiseurs de projets,
Et des enfans de l'alchimie.
Il voltige aussi quelquefois
Dans ce jardin jadis embelli par nos rois [1],
Près de l'arbre de Cracovie.
C'est là qu'il nous prédit les grands événemens,
Les siéges, les combats, la pluie et le beau temps,
Par les oracles qu'il fait rendre.

[1] Le jardin des Tuileries.

Mais ses prophètes bien souvent,
Plus malheureux encor que la pauvre Cassandre
Que l'on n'entendait pas, ont le désagrément
Eux-mêmes de ne pas s'entendre.

Apollon, dupe de Cassandre, se consola bientôt avec la nymphe Clymène, dont il eut Phaéton et ses sœurs....

Mais entre les bras de Clymène,
Laissons-le dormir jusqu'au jour.
Bonsoir. Vous saurez qu'en amour
Il est bon de reprendre haleine.

LETTRE XIV.

LES MUSES.

Un jeune époux qu'amour enflamme,
A sa moitié jure à jamais
De lui rester fidèle; mais
Ariste est l'amant de sa femme;
Ils n'ont qu'un cœur, ils n'ont qu'une âme,
Ariste l'idolâtre; mais
La jeune Annette est sa voisine;
Elle est folle, vive, mutine,
Du reste, assez maussade; mais
Madame Ariste a mille attraits,

Des yeux, une taille divine,
Que son époux admire ; mais
La jeune Annette est sa voisine.

Clymène avait dans tous ses traits
Un charme, une grâce enfantine,
Avec mille trésors secrets
Qu'Apollon connaissait bien ; mais
Castalie était sa voisine.

Cette nymphe plut à son voisin. Il soupira, elle feignit de ne pas l'entendre : il supplia, elle fut inexorable : il la pressa, elle s'enfuit jusqu'au pied du mont Parnasse, où les dieux la changèrent en fontaine.

Son amant, couché sur ses bords, mêlait ses larmes à son onde, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par une mélodie enchanteresse qui venait du haut de la montagne. Soudain il se lève, et monte par un sentier bordé de myrtes et de palmiers. Plus il approche, plus le charme de l'harmonie s'empare de ses sens. Il s'arrête enfin au coin d'un bois, à l'ombre duquel il aperçoit un groupe de nymphes assises sur un amphithéâtre de verdure.

C'étaient elles qui formaient ce divin concert par le doux accord de leurs voix et de leurs instrumens. Mais, à la vue d'Apollon armé de son arc et de ses traits, la troupe craintive se

sauva dans l'épaisseur du bois. Aussitôt le pasteur, accordant sa lyre, leur chanta ces couplets :

« Nymphes, pourquoi me fuyez-vous,
Regardez-moi, daignez m'entendre.
La paix doit régner entre nous :
Vous êtes belles; je suis tendre.
Nymphes, pourquoi me fuyez-vous?

De l'Amour quand on a les armes,
Craint-on les armes des mortels?
Laissez-nous adorer vos charmes :
On doit partager les autels
De l'Amour, quand on a ses armes. »

Vous jugez bien qu'Apollon était novice encore quand il composa ces couplets; mais outre le mérite de l'impromptu, ils avaient celui de louer la beauté; et ce mérite-là fait passer tous les jours bien des platitudes : ainsi,

Ne demandez plus, Émilie,
Pourquoi je peins souvent vos traits :
Car plus on vous trouve jolie,
Et plus aisément on oublie
Si mes vers sont bons ou mauvais.

Cependant les nymphes s'étaient arrêtées pour écouter Apollon. Celui-ci, à la fin de sa chanson, se trouvant près d'elles : « Je suis,

leur dit-il, le fils de Jupiter et de Latone. — Et nous, reprirent-elles, filles de Jupiter et de Mnémosyne. — Je suis donc votre frère!... M'est-il permis d'embrasser mes sœurs? » Les nymphes rougirent, et accordèrent le baiser fraternel. Apollon leur fit ensuite sur leur musique des complimens vrais ou faux, qu'elles lui rendirent au sujet de la sienne; car vous savez qu'entre artistes,

Tous ces éloges inouïs
Que l'un à l'autre on se renvoie,
Sont bien souvent de faux louis
Que l'on rend en fausse monnaie.

Quoi qu'il en soit, la fraternité des arts, jointe au lien du sang, fit naître entre le fils et les filles de Jupiter une douce intimité; et, malgré le sexe des neuf sœurs, leur amitié fut toujours sincère. Ils résolurent de vivre ensemble, et de former une académie. Apollon en dressa le plan; il établit pour base la loi de la concorde, et fit porter à ses sœurs le nom de Muses [1], pour marquer leur égalité. Son plan étant achevé, le dieu du Parnasse partagea entre ses sœurs les sciences et les arts, suivant leur goût et

[1] Suivant Cassiodore, le mot *muses* dérive du mot grec ὁμοιοῦσαι, qui signifie *égales*, *pareilles*.

leurs dispositions. Il indiqua peu de temps après la première séance de leur académie ; et voici ce qui s'y passa :

Par un discours semé de fleurs
Calliope ouvrit l'assemblée.
Melpomène, triste et voilée,
Des héros plaignit les malheurs,
De l'amour déplora les charmes ;
Et, par ses aimables douleurs,
Fit éclore dans tous les cœurs
Le plaisir, du sein des alarmes.
Thalie, avec un air malin,
Des traits aigus de la satire
Cribla le pauvre genre humain ;
Mais, en le piquant, le fit rire.
Polymnie ensuite étala
Les faits, les vertus, la mémoire
Des Turennes de ce temps-là.
Clio, sur l'aile de la gloire,
Portant ces héros vers les cieux,
Les fit voler au rang des dieux.
Uranie ouvrit ses tablettes,
Et lut intelligiblement
Le système du mouvement
Des tourbillons et des planètes.
Enfin la champêtre Erato
Chanta les amours du hameau
Sur l'air plaintif de la romance.
Euterpe de son flageolet

L'accompagna; puis en cadence
Terpsichore, par un ballet,
Termina gaîment la séance.

En peu de temps ces assemblées devinrent célèbres; la réputation des Muses s'étendit au-delà des royaumes de la Grèce; et le fils de Latone, déchu du trône de la lumière, monta sur le trône du génie. Il n'était plus de fêtes brillantes dont ses sœurs et lui ne fissent l'ornement. Mais, pour s'y transporter d'une manière commode et décente,

Il eût fallu faire les frais
D'un char, de six coursiers, d'une suite complète:
Or personne ne fut jamais
Éclaboussé par les laquais
Ni la voiture d'un poète.
Les chars sont faits pour les Amours;
La fortune est le fruit de leurs aimables ruses;
Aussi les Grâces toujours
Ont éclaboussé les Muses.

Tandis que celles-ci délibéraient inutilement sur la manière de se mettre en voyage, elles aperçurent au milieu des airs un cheval ailé: c'était le célèbre Pégase. Ce coursier fougueux, né du sang de Méduse, dirigea son vol vers le

mont Parnasse. Là, il s'abattit sur un rocher, et d'un coup de pied fit jaillir l'Hippocrène :

Cette poétique fontaine,
Dont quelques écrivains badauds
Se vantent de boire les eaux
En buvant les eaux de la Seine.

A la voix d'Apollon, Pégase s'arrête, le dieu, sautant sur lui, fait placer les Muses en croupe, et ordonne au coursier de les transporter à la cour de Bacchus. Pégase déploie ses ailes, et soudain

On voit planer d'un vol agile,
Par-delà le sommet des monts,
Toutes les neuf sœurs à la file,
Comme les quatre fils Aymons.

Mais bientôt on les perd de vue, et leur coursier, rapide comme la pensée, arrive à la cour de Bacchus.

Déjà des courtisans la troupe se rassemble.
On s'empresse, on admire, on dévore des yeux,
Chez les neuf sœurs, les détails précieux
Dont vous nous présentez l'ensemble.

Adieu. Ceci a l'air d'un compliment, et je dois me les interdire avec vous :

applaudissemens redoublèrent quand on vit paraître Marsyas.

Cet habile musicien avait trouvé la flûte de Minerve dans une fontaine où cette déesse l'avait jetée autrefois; et, s'étant exercé sur cet instrument divin, il en tirait des sons mélodieux. Au bruit des acclamations, Apollon éprouva d'abord quelque inquiétude; mais bientôt après il se promit la victoire. En effet, la flûte de Marsyas avait charmé les auditeurs; la lyre d'Apollon les transporta.

Piqué de cette supériorité, le Phrygien se lève, et, d'un ton d'arrogance, défie son rival en présence de toute la cour. Le frère des Muses accepte le défi, et le vaincu se soumet d'avance à la discrétion du vainqueur. Alors Marsyas invoque Minerve, et, reprenant sa flûte,

Il module la mélodie
Des premiers concerts du printemps;
Des premiers désirs des amans
Soupire la mélancolie;
Du gazouillement des ruisseaux
Il cadence le doux murmure;
Puis interrompant à propos,
Ou précipitant la mesure,
Du caprice de ses pipeaux
Semble lutiner les échos.
Ensuite, au milieu de la plaine,

Un chalumeau peut quelquefois
Amuser, intéresser même;
Mais il ne peut jamais dire, comme la voix :
« Vous êtes belle, je vous aime. »

Lorsque Apollon eut disposé l'assemblée en sa faveur, il se tourna vers Ariane, et chanta les vers suivans [1].

« O Nymphes de Naxos ! qu'elle vous parut belle,
Lorsqu'au milieu de ses douleurs,
Son teint brillait comme la fleur nouvelle
Que l'aube matinale arrose de ses pleurs!
Aux accens de sa voix, sur les plaines humides,
Amphitrite paraît avec les Néréides ;
Neptune et les Tritons sortent du sein des eaux ;
La mer blanchit d'écume; on s'empresse, on admire:
Amphitrite tremblait de perdre son empire,
En la voyant s'élancer vers les flots!...
Mais un consolateur, conduit par la victoire,
Par l'Hymen lui fut présenté ;
Et ce dieu rendit la beauté
Inséparable de la gloire. »

Soit justice, soit cabale, soit plutôt pour flatter la reine, ces vers furent redemandés avec transport ; et dès lors Marsyas prévit sa défaite. Mais, sur l'éloge d'une seule femme, Apollon,

[1] Voyez la lettre XL.

se fiant peu aux applaudissemens de toutes les autres, voulut les mettre de bonne foi dans son parti.

La Vénus de Praxitèle, que l'on adorait à Gnide, et la Galatée de Pygmalion, que l'Amour avait animée, étaient alors célèbres dans toute la Grèce. Apollon, faisant une double allusion à ces deux chefs-d'œuvre, et promenant ses regards sur les femmes les plus aimables de la cour, chanta en s'accompagnant de sa lyre :

« Autrefois de chaque belle
Empruntant le plus beau trait,
De sa Vénus Praxitèle
En composa le portrait.
Si j'avais une étincelle
De son talent précieux,
Je ferais adorer celle
Que je compose en ces lieux.

Je prendrais de Polyxène,
Les yeux, la taille et le sein,
Et la bouche d'Éroxène,
Et l'albâtre de son teint;
De Chloé le front novice,
La timide bonne foi;
Le sourire d'Eucharisse,
Qui semble dire : Aimez-moi.

Ah ! si mon ciseau fidèle

Pouvait rendre les appas
Qu'on voit sur chaque modèle,
Et ceux que l'on ne voit pas;
Sans voile représentée
Avec leurs proportions,
Que bientôt ma Galatée
Ferait de Pygmalions!

Si, pour lui donner la vie,
L'Amour consultait mes vœux,
Ton enjoûment, Euphrosie,
Pétillerait dans ses yeux.
Aglaé, de ta malice,
Je lui donnerais un grain;
Et ton cœur, tendre Eurydice,
Palpiterait sous ma main.

Mais pourquoi ma voix légère,
Unissant tant de beautés,
Me fait-elle une chimère
D'aimables réalités!
Tandis que je les rassemble,
Amour rit de mon travail,
Et j'abandonne l'ensemble,
Pour adorer le détail. »

Je ne vous peindrai point la fureur avec laquelle cet éloge fut applaudi. Il suffira, pour vous en donner une idée, de vous observer que chaque femme y était intéressée; car les yeux d'Apollon avaient désigné toutes celles que sa

la noblesse et de l'ancienneté de leur origine; car Midas, leur premier père, était roi de Lydie, et contemporain de Bacchus. C'est dommage, pour notre scène lyrique, que cet illustre amateur soit né quelques milliers d'années trop tôt:

Car, à Paris, il eût fait des merveilles :
Il eût été le chef de nos censeurs,
Petits-maîtres, commis, et clercs de procureurs,
Auxquels il a transmis son nom et ses oreilles.

Ce prince, ayant entendu parler du talent sublime d'Apollon, dit, en appuyant le poing sur la hanche : « Parbleu, je serais curieux de juger cet homme-là ; qu'on me le fasse venir ! »

Apollon se présente ; et Midas, bégayant et grasseyant tour-à-tour, du haut de sa grandeur laisse tomber ces paroles :

« Vous possédez l'art chromatique.
Voyons un peu : je m'y connais ;
Non que je sache la musique,
Jupiter m'en préserve! Mais
Je sais tout sans avoir jamais
Rien appris. De plus, je me pique,
Lorsque je prononce un arrêt,
D'employer le terme technique;
Car je suis, grâce à Richelet[1],

[1] Auteur d'un dictionnaire.

Savant par ordre alphabétique.
Au reste, je vous avertis,
Mon cher, que, par tous mes amis,
Dans notre comité lyrique,
Vous serez loué comme un dieu,
Ou sifflé comme un misérable :
Car, avec nous, point de milieu ;
L'on est divin ou détestable. »

Tandis que Midas débitait ces impertinences préliminaires, Pan, son favori, vint assister à son lever.

Pan était un seigneur voisin,
Tel qu'on en voit encor, qui, dans leur territoire,
Sont renommés pour leurs chansons à boire,
Et leur talent pour chanter au lutrin.

Le roi, le voyant entrer, courut à sa rencontre, et prenant Apollon par la main : « Vous voyez, dit-il, un rival que je vous présente. C'est vous proposer une victoire de plus. Allons, messieurs, le moment est favorable : voici mon barbier ; je suis à vous, commencez. »

Pan chanta le premier, et Midas manqua vingt fois de pâmer en l'écoutant. Il levait les yeux au ciel, frappait des pieds et des mains, et criait aussi fort que le chanteur.

Tel un âne, près d'un buisson,

Écoutant la voix de son frère,
Enchanté de l'entendre braire,
Avec lui brait à l'unisson.

Pan ayant heureusement fini, Apollon commençait à peine, que Midas l'interrompit en s'écriant:

« Vous chantez comme on parle! Air mesquin, mauvais choix,
Petit genre... Où sont donc ces cadences perlées,
Ces grands éclats, ces ports de voix,
Et ces roulades martelées? »

Puis se tournant vers son favori, il ajouta avec un sourire protecteur:

« C'est un jeune homme encor; mais s'il veut quelque temps
Étudier votre méthode,
Et suivre mes leçons, avant peu je prétends
Lui faire un sort, et le mettre à la mode. »

Midas parlait encore, lorsqu'il sentit éclore sous sa chevelure une paire d'oreilles longues et velues. Effrayé de ce prodige, Pan prit la fuite, et ne s'en vanta pas. Apollon se retira vengé, et le prince demeura seul avec son barbier, dont le génie officieux enveloppa d'une perruque ses oreilles miraculeuses. Midas exigea de lui la promesse d'un secret inviolable : le barbier lui en fit le serment; mais par malheur,

On tait le bien, même le mal;
Plusieurs femmes, dit-on, s'en sont fait un scrupule
Dans les siècles passés; mais par un sort fatal,
L'homme qui sait le mieux cacher le vice, brûle
De dévoiler le ridicule.

Le barbier, chargé du secret de son maître, ne put long-temps soutenir ce fardeau. Il alla creuser la terre dans un endroit écarté, et prononça ces mots en s'inclinant: « Le roi Midas a des oreilles d'âne. » Ayant ensuite enterré son secret, il s'éloigna. Mais, peu de temps après, la terre produisit en cet endroit des roseaux, qui, étant agités par le vent, répétaient entre eux: « Le roi Midas a des oreilles d'âne. » Vous voyez que dans ce temps-là les secrets enfouis germaient et croissaient avec les plantes.

S'il en était encor de même,
Les roses de votre jardin,
Sous l'aile du zéphir badin,
Diraient en naissant: Je vous aime.

Midas, désespéré de ne pouvoir plus garder l'incognito, alla chercher un asile à la cour de Bacchus. Celui-ci, pour le consoler, offrit de lui accorder la première grâce qu'il paraîtrait désirer. Le prince aux longues oreilles demanda

le privilége de changer en or tout ce qu'il toucherait.

Des modernes Midas en France
Tel est encore le grand mot :
De l'or !... Messieurs, en conscience,
Avec de l'or, est-on moins sot ?
En a-t-on moins d'impertinence ?
Est-on moins dupe tous les jours
De Cupidon et de sa mère ?
A-t-on mieux l'heureux don de plaire ?
Est-on mieux fait pour les amours ?
A-t-on les grâces du bel âge ?
A-t-on l'estime ? a-t-on l'honneur ?
A-t-on de l'esprit et du cœur
La délicatesse en partage ?
Et lorsque d'un limon grossier
Le ciel nous a pétri le crâne,
Avec tout l'or d'un financier,
A-t-on moins des oreilles d'âne ?

Midas, avant la fin du jour, se repentit de sa demande indiscrète : les alimens, en approchant de ses lèvres, se changeaient en or ; et ce riche indigent se trouva bientôt menacé de la famine.

Tel un vieux sous-fermier, par la goutte écloppé,
Devant lui voit servir un repas délectable,
Sans oser y toucher ; puis, se levant de table,
Boit un grand verre d'eau quand chacun a soupé.

Heureux si je puis être admis
Dans le temple de l'Immortelle !
Heureux si je puis exhaler
L'ardeur divine qui m'enflamme,
Et du feu dont brûle mon âme
Voir tous mes auditeurs brûler,
Et tous les yeux étinceler !
Armé du poids de l'éloquence,
Qu'il est glorieux d'étouffer
Et l'imposture et la licence !
Et qu'il est doux de triompher
Quand on combat pour l'innocence !
Rempli de cet espoir flatteur,
Ambitieux admirateur
De Paris, de Rome et d'Athènes,
Je vais, orateur écolier,
Suivre, applaudir, étudier,
Gerbier, Cicéron, Démosthènes.

Quand je confesse à vos genoux
Ma défaite et votre victoire,
Que n'ai-je leur talent, et vous
Le cœur de leur auditoire !

Hélas ! consolez-vous d'avoir
Un ami plus aimant qu'aimable.

L'esprit fait tort au sentiment.
Si j'avais l'esprit, Émilie,
Je ne serais que votre amant,
Vous ne seriez pas mon amie.

Si je devais à la nature
La beauté, l'éclat, la fraîcheur,
Je passerais comme une fleur ;
Ce ne serait plus ma figure,
Et ce sera toujours mon cœur.

---

concours de danse, de musique et de poésie. Ces paisibles combats se renouvelaient chaque jour. Le dieu des beaux-arts y présidait assis sur un trône de verdure. Il animait les accens des bergers et les grâces des bergères, et faisait renaître sous leurs pas les fleurs et les plaisirs de l'âge d'or.

En sortant de ces aimables assemblées, les couples heureux se dispersaient dans les bois voisins et sur le penchant des montagnes. L'Hymen les égarait dans ces doux labyrinthes; et, durant le calme de la nuit, on entendait les échos soupirer, et les antres murmurer tendrement.

Le bonheur n'est souvent durable qu'autant qu'il est ignoré. Bientôt la Renommée publia celui d'Apollon et de ses bergers. Les dieux mêmes en furent jaloux, et rappelèrent Apollon dans l'Olympe. Le fils de Latone regretta son exil comme on regrette sa patrie. Hélas! s'écriait-il en versant des larmes amères:

« Faut-il vous quitter pour toujours,
Doux asile, aimable verdure,
Où, loin du tumulte des cours,
La liberté filait mes jours
Entre les arts et la nature!
Bois où j'aimais à respirer

La paix et la fraîcheur de l'ombre;
Antre mystérieux et sombre,
Où mon cœur venait soupirer,
Où je goûtais avec ivresse
L'amertume de la tendresse,
Et la volupté de pleurer.

Nymphes de ces bois, de ces plaines,
Oubliez mes jeunes erreurs;
Vous, naïades de ces fontaines,
Vous dont je fis couler les pleurs
Sur les beautés du voisinage,
Pardonnez-moi! je fus volage;
Je maltraitai de tendres cœurs;
La cour avait gâté mes mœurs,
Mais, dans cet heureux coin du monde,
Loin des intrigues de la cour,
Belles naïades, mon amour
Devenait pur comme votre onde;
Et je vous dois la volupté
D'avoir goûté le bien suprême
Au sein de la fidélité
Dont je ne m'étais pas douté.

Pasteurs que je quitte et que j'aime,
En voyant mon char radieux
Ouvrir ou finir sa carrière,
Songez que j'ai sur vous les yeux,
Et que votre ami vous éclaire.
Oui, plus que tous les autres lieux,
Ces lieux sauront toujours me plaire;

J'y prodiguerai ma lumière
Et mes dons les plus précieux.
J'y ferai germer le génie :
Des sages et des demi-dieux
La Grèce sera la patrie.
Adieu ; mes amis ; je vous prie
De veiller sur mes pauvres sœurs [1].
Toujours plus jeunes et plus belles,
L'essaim de leurs adorateurs
Fourmillera toujours près d'elles.
Qu'elles essuîront de fadeurs,
De dégoûts, d'ennuis, de froideurs !
Que je les plains d'être immortelles !...
Adieu ; de l'empire du jour
Sur vous je veillerai sans cesse ;
N'oubliez jamais ma tendresse,
Et conservez-moi votre amour. »

A ces mots, le fils de Latone s'éleva sur un nuage, et disparut.

Les pasteurs, qui avaient goûté les charmes de sa société, en sentirent mieux tout le prix après l'avoir perdue, et leurs regrets furent encore plus tendres que n'avait été leur amitié. Bientôt ils adressèrent leurs hommages à l'ami qu'ils avaient dans l'Olympe. Ils lui élevèrent des temples, et s'y assemblèrent pour chanter

[1] Les Muses.

ses louanges. Apollon n'était plus sur la terre, mais il était dans le cœur de tous ceux qui l'avaient habitée avec lui. Cette idée est douce pour les vrais amis. Ne vous serait-elle pas venue quelquefois, Émilie? et même, en ce moment,

Exilée au sein de Paris,
Loin du riant séjour de Pomone et de Flore,
Ne songeriez-vous pas qu'avec le plus soumis,
Le plus tendre de vos amis,
Secrètement vous habitez encore
La retraite où je vous écris?

LETTRE XVIII.

ORACLES D'APOLLON.

De tous les dieux de l'antiquité, Apollon est peut-être celui dont le culte a été le plus étendu. On appelait *Pæans* les hymnes que l'on chantait en son honneur, parce qu'ils commençaient ordinairement par ces deux mots : *Io Pæan*[1]. Ces paroles étaient consacrées pour rappeler la victoire qu'Apollon avait remportée sur le monstre Python. Les témoins de ce terrible combat lui criaient sans cesse : *Io Pæan*. *Al-*

[1] Ou ἰὼ Παιάν.

lons! frappe! ou *lance tes traits!* Et, dans la suite, après chaque victoire, ce refrain devint un cri d'allégresse. On immolait ordinairement sur les autels d'Apollon un taureau blanc ou un agneau. On ajoutait à ces sacrifices des libations d'huile et de lait; celles-ci en mémoire du temps où il gardait les troupeaux; celles-là parce que l'olivier, fidèle au dieu du jour, ne se plaît que dans les lieux vivifiés par sa présence.

On présentait encore sur ses autels le corbeau, qui, comme Apollon, lisant dans l'avenir, nous annonce, dit-on, les arrêts des destinées; l'aigle qui, d'un œil audacieux, fixe le soleil dans tout son éclat; le coq, dont le cri matinal célèbre son retour; et la cigale, qui chante les beaux jours de son empire.

Le dieu était représenté sous la figure d'un jeune homme sans barbe, les cheveux blonds et flottans, et le front ceint de lauriers. Il tenait de la main droite un arc et des traits; de la gauche une lyre à sept cordes, emblème des sept planètes dont il entretient la céleste harmonie. Quelquefois il portait un bouclier, comme protecteur des humains, et présentait les trois Grâces, qui animent le Génie et les Beaux-Arts. On mettait un cygne à ses pieds. Cet oiseau lui était consacré à cause de la manière tendre et

mélodieuse dont il chante sa mort prochaine, comme si le terme de l'existence était l'époque du bonheur.

Ainsi que lui, belle Émilie,
Quand la fièvre brûlait la fleur de mes beaux jours,
Loin de vous je chantais d'une voix affaiblie
Le moment où j'allais épuiser pour toujours
La coupe amère de la vie.
Mais quand je vous revis, quand, près des sombres [bords,
Aux charmes de votre présence,
A vos doux entretiens, à vos tendres accords,
Même aux tourmens de votre absence,
Je comparai le froid silence,
Et l'éternelle indifférence,
Et le bonheur glacé de l'empire des morts,
L'Amour sait avec quels transports
Je chantai ma convalescence!

Je ne vous parlerai point du nombre infini des temples d'Apollon, et des fêtes multipliées qu'on célébrait en son honneur. Remerciez-moi de vous sauver ces détails; car vous savez mieux qu'une autre,

Que d'un peuple d'adorateurs
Si les hommages sont flatteurs,
En revanche rien n'est plus triste
Que la lecture de la liste.

Les temples les plus célèbres d'Apollon furent celui de Délos, lieu de sa naissance, où Thésée établit dans la suite les jeux pythiens ; celui du mont Soracte, dont les prêtres traversaient nu-pieds des brasiers ardens ; et celui de Delphes, où les adolescens lui offraient leur chevelure. C'était là surtout qu'Apollon rendait ses oracles par l'organe de la Sibylle.

Beaucoup de philosophes se sont creusé inutilement le cerveau pour expliquer les convulsions et les prétendues inspirations de cette prêtresse. Ils ont épuisé à ce sujet toutes les conjectures physiques et morales. Quelques-uns même, témoins de l'accomplissement de ses prédictions, ont prétendu que le diable était de la partie, qu'il s'introduisait dans le corps de la devineresse, et qu'après l'avoir fait tomber en syncope il lui dévoilait l'avenir. Vous voyez, Émilie, que ces messieurs ont fait de la Sibylle une possédée.

Sans prétendre attaquer des opinions aussi respectables, voici la mienne en peu de mots : ceux qui étaient intéressés dans le produit des offrandes avaient prudemment choisi une femme pour prononcer les oracles. Deux motifs avaient déterminé ce choix ; le double sens nécessaire aux prédictions, et les convulsions dont il fallait les accompagner. Cette espèce d'extase, qui

figurait aux spectateurs l'inspiration du dieu, était essentielle pour fortifier la crédulité. Or

Qui sait mourir mieux qu'une belle?
Qui sait ressusciter mieux qu'elle?
Qui sait mieux suffoquer, pâlir,
Baisser sa mourante prunelle,
Palpiter, chanceler, faiblir,
Tomber, enfin s'évanouir?

Le sexe de l'Oracle explique donc suffisamment les prétendus symptômes de ses inspirations.

Quant aux prédictions, le merveilleux consistait à leur donner toujours un sens équivoque; en sorte que l'événement favorable ou contraire se trouvât nécessairement d'accord avec la prophétie.

Or qui jamais posséda mieux
Les équivoques, la magie,
Et le dédale insidieux
De l'adroite amphibologie?
Qui jamais sut avec plus d'art
Peser la crainte et l'espérance,
Donner double face au hasard,
Déguiser même l'évidence,
Et surtout sauver l'apparence?
Qui sut mieux, en dépit du sort,
Avoir raison et donner tort,

Que ces tendres enchanteresses
Qu'Amour fit pour nous obéir,
Nous ensorceler, nous trahir,
Nous enivrer par leurs caresses,
Nous tromper au sein du bonheur,
En prolonger la douce erreur
Jusques au terme de la vie,
Et, pour finir la comédie,
En sanglotant, fermer les yeux
De l'homme abusé, mais heureux?

D'après ce raisonnement fondé sur l'expérience, il est aisé de se convaincre que toute la sorcellerie de la Sibylle se réduisait au talent naturel de jouer les convulsions et de modifier la vérité.

Je pourrais, à ce propos, vous détailler les superstitions de la crédule antiquité.

Je vous y tracerais de la bonne-aventure,
Chez nos premiers aïeux, le règne florissant;
Et vous ririez de voir que la mère Nature
A radoté presque en naissant.

On devinait alors par le feu, l'eau, les simples, les entrailles des victimes, les cercles, les calculs, les lignes de la main, et par la physionomie. Cette dernière science nous est parvenue, et s'est perfectionnée de nos jours. On a cessé

de lire dans les traits du visage les événemens futurs, mais on s'est appliqué à y démêler les nuances du caractère. Cette étude est souvent attachante ; et j'ai remarqué qu'il y a des physionomies qu'on ne se lasse point d'étudier ; aussi la vôtre m'a-t-elle rendu physionomiste ; et, tous les jours, en la détaillant, je me dis, à peu près dans le style de Lavater[1] :

Je vois dans ce regard timide
Un cœur qui voudrait en aimant
Que son ami fût son amant,
Et que son amant fût son guide.

Sur ce front siége la candeur.
Quand il rougit, la modestie
Cache le trône du génie
Sous les roses de la pudeur.

Cette bouche où l'amour se joue,
Et semble appeler le baiser,
Lui défend de s'y reposer,
Et l'exile sur chaque joue,
Sans qu'il ose même approcher

[1] Auteur célèbre qui a écrit sur les physionomies. La sienne, qui est gravée dans son recueil, porte l'empreinte de l'esprit et de la finesse que l'on trouve à chaque ligne de l'ouvrage. Cet argument est, je crois, le plus favorable au système de l'auteur.

Des fossettes que le sourire
Creuse en jouant, pour se nicher
Sur les confins de son empire.

Ce nez, qui ressemble si bien
Au nez divin de la sultane,
Qui donna, quoiqu'il fût chrétien,
Des lois à la cour ottomane,
Fait redire à plus d'un amant :
« Elle aurait été Roxelane,
Si j'avais été Soliman! »

Revenons à la Sibylle : on l'appelait souvent la Pythonisse, parce qu'elle s'asseyait, pour rendre ses oracles, sur la peau du serpent Python. Cette peau couvrait un trépied d'or massif, qui avait été trouvé dans la mer par des pêcheurs. Ceux-ci, après s'en être disputé la possession, convinrent de consulter l'oracle, qui leur ordonna d'offrir le trépied à l'homme le plus sage de toute la Grèce. Les pêcheurs le présentèrent à Thalès. Ce philosophe joignait aux sciences de la géométrie, de la physique et de l'astronomie, une étude profonde de la morale, et disait que, de toutes les connaissances humaines, la plus difficile était celle de soi-même. Thalès envoya le trépied à Bias, qu'il regardait comme plus sage que lui. Bias était en effet un trésor de sciences et de vertus. Ce fut lui qui,

dans l'instant où les ennemis emportaient d'assaut Prienne, sa patrie, averti de sauver promptement ses richesses, répondit en s'éloignant : J'emporte tout avec moi. Malgré la vanité que vous trouverez peut-être dans cette réponse, Bias eut la modestie d'envoyer le trépied à Pittacus, qui le fit passer à Cléobule, et celui-ci à Périandre. Je ne vous dirai rien de particulier sur ces trois philosophes ; ils furent sages ; voilà leur histoire. Périandre offrit le trépied à Solon, qui faisait consister la vraie richesse dans la vertu, seul trésor que le temps ni la fortune ne peuvent altérer. Solon refusa le trépied, le fit offrir à Chilos, dont la philosophie se bornait au simple nécessaire, et dont la maxime était : *Rien de trop*. Le trépied, après avoir ainsi passé par les mains des sept sages, revint à Thalès, qui le déposa dans le temple d'Apollon, où il fut consacré au service de la Sibylle.

Telles étaient les mœurs des sages de la Grèce. Quand on se rappelle les beaux siècles où florissait cette heureuse contrée, l'attendrissement et l'admiration se partagent entre les vertus et les grâces qui germaient dans son sein, et que la barbarie en a depuis si longtemps exilées !

On rapporte à ce sujet, Emilie, un procès,

depuis long-temps indécis, et qu'il ne tiendrait qu'à vous de terminer.

Minerve, au divin comité,
Plaide avec la reine des belles;
Car la sagesse et la beauté
Sont rarement d'accord entre elles.

Comme elles sont femmes, je crois
Pouvoir me passer de vous dire
Qu'il s'agit entre elles des droits
Et des bornes de leur empire.

Minerve présente à la fois
Sept sages que la Grèce encense;
Et Vénus met pour contre-poids
Les trois Grâces dans la balance.

Ce nombre étant fort inégal,
L'Amour, dit-on, craint pour sa mère.
Qu'il vous présente au tribunal,
Et je réponds de son affaire.

Près d'un si séduisant minois,
Vénus va, dans son apanage,
Avoir mille Grâces pour trois,
Minerve n'aura plus un sage.

LETTRE XIX.

PHILOSOPHIE.

Je vous ai parlé, belle Émilie, des philosophes de l'antiquité; et comme vous ne voulez rien apprendre à demi, vous me demandez ce que c'est que la philosophie. La réponse à cette question n'est pas aussi facile que vous pouvez l'imaginer;

Et mon esprit en ce moment,
Aussi bien que mon cœur, sent, par expérience,
Qu'avec vous un engagement,
Mène plus loin que l'on ne pense.

La philosophie était autrefois l'art de bien vivre, et le titre de philosophe était le synonyme de sage et d'heureux. Cette philosophie était générale et constante. Elle variait souvent dans sa marche, mais elle marchait toujours au but où la sagesse et le bonheur l'attendaient.

Aujourd'hui nous avons changé tout cela: la philosophie à la mode est fondée sur des principes particuliers que chacun se forge à son gré, avec la liberté d'en changer au moindre revers

d'amour ou de fortune, ou du moins au premier accès de vapeurs (car plus de philosophes sans vapeurs); de manière qu'il existe autant de philosophies diverses que de philosophes du bon ton, et que souvent chacun de ceux-ci adopte, réforme et rétablit la sienne deux ou trois fois par jour; ce qui naturellement nous fait tomber dans l'infini. Telle est parmi nous la philosophie pratique.

Quant à la philosophie élémentaire, habitante du pays Latin [1], depuis long-temps elle n'a pas changé, et c'est tant pis pour elle. Ses noirs sectateurs la nourrissent de subtilités et d'hypothèses, alimens peu substantiels à tous égards: aussi devient-elle insensiblement pareille à la nymphe Écho, dont il ne nous reste plus que la voix.

C'est une femme à face blême,
Qui, plus maigre qu'un pénitent
Vers les derniers jours de carême,
S'en va nuit et jour ergotant,
Et fagotant quelque système
Qu'on n'entend pas, et que souvent
Elle n'entend pas elle-même.

[1] Heureusement ce monstre pédantesque est, depuis quelques années, exilé des rives de la Seine, et son portrait n'est ici conservé que pour en donner le signalement à la jeunesse, intéressée à perpétuer son exil.

L'aîné de ses tristes enfans,
Le symétrique syllogisme,
Est suivi, la plupart du temps,
De l'indéchiffrable sophisme.
Ces deux monstres argumentans,
Traînent longuement à leur suite
Les éternels raisonnemens,
Et la kirielle maudite
Des axiomes des pédans,
Capables seuls de mettre en fuite
Ceux qui du goût et du bon sens
Sont un tant soit peu partisans.

Vous connaissez, belle Émilie,
Ces grilles, ces sombres réduits [1]
Où l'on sacrifie aux ennuis
Les plus beaux jours de notre vie;
Où l'art rétrécit notre esprit,
Où l'on martyrise l'enfance,
Où la servitude flétrit
Les roses de l'adolescence.
Là, dans un temple ténébreux,
Tapissé de lambeaux poudreux,
De longs argumens et de thèses,
Dès que l'aube blanchit les cieux,
Siége un pontife radieux,
Fourré d'hermine et d'hypothèses.
Il parle.... Il se tait.... Qu'a-t-il dit?
On l'ignore, et l'on applaudit.

[1] Les colléges.

Soudain la voûte retentit
Des pointilleuses périphrases
De tous nos jeunes prestolets,
Et de tous nos petits collets,
Entortillés de grandes phrases;
De tous nos fades damerets,
Fabricateurs, à peu de frais,
De calembourgs et d'épigrammes;
De nos importans freluquets,
Confidens musqués de nos dames,
Leurs écuyers et leurs valets;
Souvent aussi de ces vieux crânes,
Qui, toujours parmi les tombeaux
Des auteurs anciens et nouveaux,
Dont ils vont évoquer les mânes,
Ont embarrassé leurs cerveaux
De l'immense et sombre chaos
Des écrits sacrés et profanes;
Enfin de mille sots divers,
Qui, portant sur tout leur sentence,
D'un air bouffi de suffisance,
Jugent doctement de travers;
Et, prenant un ton d'empyrique,
Avec leur grec et leur latin,
Prétendent prouver sans réplique
Qu'il est soir quand il est matin.
Si l'un de ces jours où vos charmes,
Après une douce langueur,
Brillent comme la tendre fleur
Qu'Aurore baigne de ses larmes,
Je disais en vous présentant

Criblerait les raisonnemens
Et les cœurs de nos philosophes,
Qui, bientôt terrassés, vaincus,
Et de sophisme convaincus
Par leurs fréquentes catastrophes,
Viendraient tous, en moins de deux jours,
Prendre l'écharpe des Amours [1].
Ah! que notre secte, Émilie,
L'emporterait en peu d'instans!
Qu'elle brillerait aux dépens
De l'antique philosophie!
Fleurs d'amour et fruit du génie
S'y cueilleraient en même temps.
Ah! de cette secte chérie
Je voudrais être le Platon,
Et l'Aristote, et le Solon.
Vous seriez ma philosophie;
Et bientôt j'aurais surpassé
Les Socrate, les Aristippe,
Et les Bias et les Xantippe,
Si célèbres au temps passé.

Nous dicterions une morale
Que les cœurs suivraient aisément.
Nous poserions pour fondement
Concorde, humeur toujours égale;
Proscrivant éternellement
Tout système, toute cabale;

[1] On sait que les ligueurs et les royalistes se distinguaient par des écharpes de différentes couleurs.

Thessalie et une partie de la Grèce, pour venir disputer aux Muses le prix du chant. Si vous êtes vaincues, leur dirent-elles, vous nous céderez le mont Parnasse et les bords fleuris de l'Hippocrène; si la victoire est à vous, nous vous abandonnerons les riantes vallées de la Thessalie, et nous fuirons sur les montagnes de la Thrace. Les Muses, indignées, acceptèrent le défi, et leurs rivales commencèrent.

Elles chantèrent d'abord le combat des dieux contre les Titans, et attribuèrent à ceux-ci la victoire; puis elles célébrèrent en équivoques la chronique galante des aventures du jour, et finirent par des pastorales en vaudevilles.

Ce n'était point cette mâle harmonie,
Ni ces nobles élans, ni cette majesté,
Qui transportent l'âme ravie
Au sein de la Divinité.
Ce n'était point cette vive gaîté,
Qui sème en voltigeant le sel de la satire;
Ce n'était point cette ingénuité
D'une bergère qui soupire,
Et dont les pleurs nous font sourire
De tendresse et de volupté.
C'étaient, comme aujourd'hui, des morceaux d'épi-
Découpés, brodés, précieux, [nette,
Des calembourgs délicieux.
Et le combat des dieux était une ariette.



« Cependant les eaux décroissaient, et l'on découvrait déjà les montagnes, les collines et les plaines élevées ; mais partout la nature était morte, et le silence habitait seul dans l'univers.

« Deucalion tendant les bras à son épouse : O ma bien-aimée, lui dit-il, qu'allons-nous devenir ? Nous voilà seuls au monde ! Hélas ! si le flambeau de l'amour brûlait encore pour nous, ce désert verrait un jour de nouveaux habitans, et nous aurions quelqu'un pour nous fermer les yeux. Mais la vieillesse a glacé nos sens, et je ne prévois plus que la solitude et la mort. En parlant ainsi, les époux s'approchaient lentement d'un temple où Thémis rendait ses oracles : là, s'appuyant sur les bras l'un de l'autre, ils se prosternent ensemble, et courbent leurs têtes blanchies au pied du sanctuaire. Tout-à-coup la voûte s'ébranle, et le couple vénérable frémit en entendant ces paroles : *Sortez du temple, voilez-vous le visage, et jetez derrière vous les os de votre mère.* A ces mots, Deucalion, l'ami des dieux, interprétant leur volonté, couvre d'un voile sa tête et celle de son épouse. Ils traversent ensemble de vastes déserts, et jettent derrière eux les pierres qui sortent du sein de la terre, notre mère commune. Soudain ces pierres, semblables au marbre que l'artiste a dégrossi, prennent par

degrés une figure humaine. Bientôt leurs traits se perfectionnent, leurs yeux brillent, leur teint s'anime, leurs membres s'agitent, ils vont marcher... Ils marchent! Jupiter leur dit : *vivez*, et ils vivent. »

Calliope eut à peine fini, que la victoire lui fut décernée d'une voix unanime. Les filles de Piérus éclatèrent alors en murmures : mais tout-à-coup leur corps se couvrit de plumes noires et blanches, et elles furent changées en pies. Ce châtiment ne réprima ni leurs plaintes ni leur babil.

Car, depuis leur métamorphose,
Elles ont conservé leur volubilité,
Et le talent, si cher à la beauté,
De dire en bien des mots rien ou très-peu de chose.

Les Muses, après cette victoire, retournèrent sur le mont Parnasse, et vécurent long-temps dans une paisible intimité. Souvent elles parcouraient ensemble le sacré vallon où serpentent les eaux d'Hippocrène. Là, elles rencontraient leurs jeunes élèves cueillant des fleurs, et les encourageaient à gravir la double colline.

Un jour, s'étant éloignées de leur demeure, la pluie les surprit, et elles cherchèrent un asile. Le tyran Pyrénée, établi depuis peu dans la Phocide, vint à leur rencontre, et leur offrit

une retraite dans son palais. Les Muses l'acceptèrent ; mais à peine y furent-elles entrées, que le tyran fit fermer les portes, et voulut leur faire violence ; aussitôt les neuf sœurs prirent des ailes et s'envolèrent. Pyrénée, pour les atteindre, monta sur une tour élevée ; mais, en s'élançant après elles, il tomba, et fut brisé de sa chute. La fable ne nous dit pas ce que devinrent alors les Muses fugitives. On présume qu'elles ont parcouru depuis ce temps les plus belles contrées de l'univers ; et j'adopte volontiers cette opinion, car j'ai toujours soupçonné que nous en avions plusieurs sur les rives de la Seine.

Il serait même assez plaisant
Que, vous parlant de ces doctes pucelles,
Je racontasse innocemment
Leur histoire à l'une d'entre elles.

Malgré la vie errante des Muses, on assure qu'elles conservèrent précieusement leur virginité. Quelques détracteurs ont écrit, à la vérité, que plusieurs avaient été mères. Ils ont avancé hardiment que Rhésus était fils de Terpsichore ; Linus de Clio ; et le divin Orphée de Calliope. Ils ont aussi ajouté qu'Arion et Pindare étaient aussi enfans des Muses. Mais ces

prétendues filiations sont purement morales. Un poète était-il inspiré par une Muse, on disait d'abord qu'elle l'avait adopté ; puis on répétait qu'il était son fils ; puis les femmes charitables soupçonnaient que cela pouvait être ; puis les femmes discrètes publiaient que cela était : elles le tenaient de bonne part, elles en avaient des preuves ; elles l'avaient vu, elles l'auraient juré !... elles le juraient, et l'on écrivait sur leur parole.

Au reste, ces faux bruits portèrent si peu d'atteinte à la réputation des Muses, qu'elles eurent toujours une foule d'adorateurs. Plusieurs passèrent leur vie entière à les chercher inutilement, et moururent d'amour pour ces *dames invisibles* [1]. D'autres, sans les connaître, affrontèrent, pour leur plaire, les plus grands périls, et poussèrent l'héroïsme jusqu'à la témérité.

Plus d'un preux chevalier, sans casque, sans armure,
Mais d'un triple orgueil cuirassé,
Et d'un noble amour embrasé,
Sur leur coursier fougueux, tenta mainte aventure;
Et, depuis sa déconfiture,
Mérita d'être baptisé
Le *chevalier de la triste figure* [2].

[1] Voyez l'ingénieux roman de Don Quichotte.

[2] Voyez le même roman de Don Quichotte.

Les convives recherchaient aussi les faveurs et la société des neuf sœurs. Ils commençaient leurs festins par une libation en l'honneur des Grâces, et les finissaient en buvant aux Muses. Partout on leur élevait des autels et des statues. Elles étaient représentées assises à l'ombre d'un laurier, et se tenant toutes par la main. Leur front était couronné de palmes, et chacune d'elles portait les attributs de l'art auquel elle présidait.

Les Romains leur avaient élevé un temple où les poètes lisaient publiquement leurs ouvrages. Ils leur avaient aussi consacré un autre monument ; c'était la fontaine des Muses. Mais ce qui vous étonnera sans doute, cette fontaine était auprès du temple de la Fortune. Quel contraste dans ce voisinage ! Les voisins furent long-temps sans se connaître. Enfin, sous le règne d'Auguste [1], les prêtres du temple en ouvrirent les portes aux gardiens de la fontaine, et ceux-ci permirent aux prêtres d'y venir puiser quelquefois.

Depuis ce temps, les sœurs d'Apollon furent accueillies à la cour, et leurs favoris devinrent

[1] Auguste et Mécène protégèrent et enrichirent Horace et Virgile. Cependant les protecteurs y gagnèrent plus que les protégés.

les amis des rois. Mais, tandis que les Muses brillaient auprès du trône, souvent elles s'échappaient pour aller dans la retraite consoler les affligés. Là, elles gémissaient avec Ovide, et soupiraient avec Tibulle, comme autrefois elles avaient pleuré avec Sapho. Elles ont conservé jusqu'à nos jours cette sensibilité secourable, et quelquefois j'en fais moi-même la douce expérience.

Dans ces momens où la mélancolie
Étend son voile sur les jours
Que je passe loin d'Émilie;
Quand j'aime à m'égarer dans les sombres détours
Des bois où gémit Philomèle;
Quand mon cœur gémit avec elle,
Ma Muse vient à mon secours.
« Vous êtes loin de votre amie,
Me dit-elle; je viens soupirer vos douleurs;
Il est doux de verser des pleurs
Quand on pleure par sympathie. »
Ah! si je l'en croyais!.... Mais souvent l'amitié,
Pour nous consoler, nous abuse.
A qui donc se fier? dites-moi, par pitié,
Dois-je me fier à ma Muse?

LETTRE XXI.

PHAÉTON.

Adoré des hommes, chéri des dieux, favorisé des déesses, Apollon se voyait au comble de la gloire et de la félicité; mais il était père, et les alarmes ne sont jamais loin d'un cœur paternel.

Au milieu de son brillant palais, entouré des Saisons et des Heures, il voit d'un pas tremblant approcher un jeune mortel qui détourne ses regards éblouis, et baisse, à son aspect, un front respectueux. Tandis que le dieu du jour admire avec une émotion secrète ces traits charmans qui ne lui sont pas inconnus, l'adolescent se prosterne au pied du trône; et, d'une voix entrecoupée de sanglots, il s'écrie : O mon père !....

A ce mot, Phœbus se troubla;
Mais il se trouvait fort en peine :
A qui dois-je cet enfant-là?
Est-ce à Leucothoé, Clytie, ou bien Clymène?
Ou tant d'autres? Quel embarras !
Je sens bien que je suis son père;

Mais décemment je ne puis pas
Lui demander quelle est sa mère.

« Souffriras-tu, poursuivit le fils inconnu, qu'un jeune audacieux outrage impunément ton épouse chérie?.... — Laquelle ? se disait Apollon. —Et fidèle, ajoutait le suppliant. » Le dieu du jour n'y était plus.

Cependant le jeune homme, essuyant ses larmes, continua d'une voix plus assurée : « Épaphus, né de la nymphe Io, se prétend fils de Jupiter. Je ne lui conteste point cette illustre origine; et le téméraire nie insolemment que je te doive le jour, et qu'Apollon soit l'époux de Clymène....

—« De Clymène ! Oui, mon fils, je les ai reconnus
Ces traits dont la douceur me rappelle ta mère.
— Si sa mémoire vous est chère,
Sa prière et mes vœux seront-ils entendus?
—Ah! parle; et quel que soit le sujet qui t'amène,
Je jure par le Styx, mon fils, de t'accorder
Ce que tu vas me demander.
Apollon ne sait rien refuser à Clymène.
— Pour convaincre à jamais les mortels envieux
Que du maître du jour j'ai reçu la lumière,
Mon père, sur ton char laisse-moi dans les cieux
Parcourir ton immense et brillante carrière.
— Eh! qui vous a donné ce conseil téméraire?

— Clymène. — Écoutez-vous les vœux ambitieux
Qu'enfante l'orgueil d'une mère ?
Et l'amour maternel n'a-t-il pas sur les yeux
Un bandeau plus épais que celui de son frère?
Faible mortel, des cieux connais-tu le chemin ?
Pourras-tu diriger d'une main intrépide
Mes coursiers gravissant le sentier du matin,
Et descendant le soir, d'une course rapide,
Cette vallée immense où dans le sein des mers,
Amphitrite m'attend au bout de l'univers?

Ouvre les yeux ; renonce à ce projet funeste ;
Vois les monstres épars sous la voûte céleste.
Comment braveras-tu le Lion rugissant,
Et l'Écrevisse aux serres menaçantes,
Et l'Hydre aux têtes renaissantes ?
Le Taureau furieux, le Bélier bondissant,
Le Sagittaire armé d'un trait inévitable,
Le Scorpion livide et gonflé de poison,
Le Verseau de son urne inondant l'horizon,
Le Capricorne épouvantable,
Dont le front, surmonté d'un sinistre croissant,
Fait frémir des époux le peuple pâlissant! »

Ces raisons, jointes à la persuasion paternelle, auraient sans doute détourné Phaéton de son projet, si Clymène, en élevant son fils, ne lui eût transmis une certaine ténacité que les hommes appellent de l'entêtement, et les femmes du caractère.



Faible mortel, des cieux connais-tu le char
Pourras-tu diriger d'une main intrépide
Mes coursiers gravissant le sentier du mat[in]
Et descendant le soir, d'une course rapide,
Cette vallée immense où dans le sein des m[ers]
Amphitrite m'attend au bout de l'univers?

Ouvre les yeux ; renonce à ce projet funeste.
Vois les monstres épars sous la voûte céleste.
Comment braveras-tu le Lion rugissant,
Et l'Écrevisse aux serres menaçantes,
Et l'Hydre aux têtes renaissantes?
Le Taureau furieux, le Bélier bondissant,
Le Sagittaire armé d'un trait inévitable,
Le Scorpion livide et gonflé de poison,
Le Verseau de son urne inondant l'horizon,
Le Capricorne épouvantable,
Dont le front, surmonté d'un sinistre croissant
Fait frémir des époux le peuple pâlissant! »

...es raisons, jointes à la persuasion paternelle ...raient sans doute détourné Phaéton de s... ; si Clymène, en élevant son fils, ne...

..., et attellent au char du Soleil le rapide Eoüs, l'ardent Phlégon, le fougueux Éthon et le léger Piroïs. Phaéton s'élance sur le char radieux, saisit avec assurance les rênes étincelantes, et reçoit à peine en partant les derniers avis de son père.

« Dans ton vol trop timide ou trop ambitieux,
Évite également et la terre et les cieux.
Suis le milieu ; c'est là le chemin qu'il faut prendre.
Il y va de tes jours à le bien observer :
On tombe pour trop s'élever,
Et l'on se perd pour trop descendre. »

Apollon parlait encore, et déjà son fils planait au loin sous la voûte azurée. Soudain les coursiers impétueux, se sentant pressés ou retenus au hasard par une main novice, s'échappent en bondissant dans les plaines de l'air. Tantôt s'élançant vers la demeure des immortels, tantôt se précipitant vers le globe terrestre, et menaçant tour à tour d'embraser la terre et les cieux, ils font pâlir Jupiter dans l'Olympe.

Cybèle, dévorée d'une ardeur inconnue, gémit, s'agite, se tourmente, et, levant vers le ciel sa tête brûlante et ses yeux desséchés, adresse d'une voix presque éteinte, cette prière au souverain des dieux.

Si j'ai mérité ta colère,
Si les humains sont innocens,
Tonne sur leur coupable mère,
Mais épargne au moins ses enfans.
Termine, par pitié, les tourmens que j'endure;
De mon sein entr'ouvert vois la stérilité.
Phœbus a desséché ma brillante ceinture,
Ridé mon front noirci, brûlé ma chevelure,
Et tari ma fécondité.
Malheureuse d'être immortelle,
Quand la douleur toujours nouvelle
Des maux toujours naissans m'offre une éternité!
Rendez à la Terre embrasée,
Rendez la nuit et la rosée,
Ou reprenez, grands dieux, son immortalité.

A ces mots, le roi des cieux, touché du malheur de Cybèle, parce qu'il en était lui-même menacé, se lève, saisit sa foudre, et, d'un bras formidable, frappe le téméraire enfant de Clymène. Tandis que les coursiers achèvent au hasard la carrière du jour, Phaéton, jouet des vents et de la foudre, tourbillonne et tombe dans

l'Éridan [1], dont les ondes brûlantes roulent vers l'Océan son corps à demi consumé.

Voyez-vous sur le rivage Cycnus, jeune roi des Lyguriens [2]? Jeune, mais fidèle; monarque, mais sensible, il tend les bras au corps inanimé de son cher Phaéton. Oh! s'il pouvaitt s'élancer vers lui, et l'embrasser encore pour la dernière fois! Le ciel seconde les vœux de l'amitié. Soudain Cycnus se couvre d'un plumage dont la blancheur annonce la pureté de son âme. Il nage majestueusement vers le corps de son ami, s'incline vers lui, le couvre de ses ailes étendues. Sa douleur, long-temps muette, s'exhale en un chant tendre et plaintif, dont l'écho répète et prolonge les accens mélodieux.

Moins heureuses que Cycnus, les sœurs de Phaéton, en pleurant leur frère, sentent leurs pieds s'attacher au rivage. Leurs bras s'allongent en rameaux flexibles, sur lesquels Zéphyre agite la feuille argentée du peuplier; et leurs larmes, distillées en perles jaunissantes, forment cet ambre précieux que les Grâces viennent recueillir pour la toilette de Vénus.

Ces pleurs, aux rives de la Seine,

[1] Aujourd'hui le Pô, fleuve de l'Italie.

[2] Il y a eu plusieurs Cycnus; celui-ci, fils de Sthénélus, est le plus célèbre, et le seul intéressant.

pre. Ce fut là que les Heures se chargèrent de son éducation.

Les Heures étaient filles de Jupiter et de Thémis ; mais, malgré leur fraternité, il y avait aussi peu de ressemblance dans leurs caractères que dans leurs figures. Elles avaient toutes des ailes, et parcouraient successivement le même espace. Cependant,

Leur course était plus rapide ou plus lente.
L'heure pénible de l'attente
Longuement semblait parcourir
Un siècle entier. Mais du plaisir
L'heure, toujours trop diligente,
Disparaissait comme un éclair.
L'heure du repentir, le front d'ennuis couvert,
En poussant des plaintes amères,
Des espaces imaginaires
La rappelait en vain. Pour calmer sa douleur,
L'heure du souvenir, lui retraçant les charmes
De cette aimable et fugitive sœur,
Avec plus de douceur faisait couler ses larmes.
Ainsi, quand loin de vous il faut porter mes pas,
D'un tendre souvenir mon âme encore émue,
Se rappelant l'heure où je vous ai vue,
Charme l'ennui de celle où je ne vous vois pas.

Les Heures présidaient alors, comme aujourd'hui, aux plaisirs, aux peines, aux espérances, aux rendez-vous, à l'étude, aux arts nais-

sans, et surtout aux quatre saisons de l'année. Vous voyez que rien ne se faisait sans elles. Mais aussitôt que Vénus eut vu le jour, elles laissèrent aller le monde comme il put, volèrent à l'île de Chypre, y reçurent la Beauté, et s'y fixèrent pour son éducation. Il paraît qu'alors ces divinités légères étaient capables de constance; mais aujourd'hui leur caractère a bien changé!

Le temps n'est plus où, près des belles,
Les Heures fixaient leur séjour;
Aujourd'hui, près de vous, l'Amour
Semble multiplier leurs ailes.

LETTRE XXIII.

ÉDUCATION DE VÉNUS.

Vous jugez bien, Émilie, que l'éducation de Vénus ne ressembla point à celle de nos Parisiennes. Être belle sans orgueil, aimable sans coquetterie, instruite sans prétentions, amie discrète, amante fidèle, épouse vertueuse et bonne mère, ce fut là tout ce que l'on exigea d'elle. Sur ces principes, qui valaient bien les nôtres, ses institutrices établirent leur plan d'in-

struction, et l'exécutèrent à peu près de la manière suivante :

La première Heure l'appelait
Quand Phœbus ouvrait sa carrière,
Et la Beauté se réveillait
Avec le dieu de la lumière.
La deuxième Heure entrelaçait
Quelques fleurs, un peu de verdure
Dans ses cheveux, et lui disait :
« Méprisez l'art de la parure;
Il n'est fait que pour la laideur.
Soyez modeste ; la pudeur
Est le fard qui sied à votre âge.
Que le trésor de vos attraits
Soit toujours voilé d'un nuage;
Que ce voile soit fort épais,
Et qu'il tienne, s'il est possible :
Pour être respecté toujours,
Le sanctuaire des Amours,
Doit toujours être inaccessible. »

La troisième lui présentait
Des fruits nouveaux et du laitage.

La quatrième lui dictait
L'art de parler sans verbiage :
« Ne prétendez point à l'esprit,
Et surtout gardez-vous d'en faire.
Parlez peu, mais bien ; ce qu'on dit,
Jamais ne peut manquer de plaire,
Quand la raison, quand la gaîté,

Quand le sentiment assaisonne
Un mot dont la simplicité
N'offense l'orgueil de personne. »

La cinquième formait son cœur,
Le disposait à la tendresse,
Et, chassant la feinte et l'adresse,
Y faisait germer la candeur.
« Aimez un jour, lui disait-elle,
Aimez ; gardez-vous d'abuser
De l'avantage d'être belle.
Choisissez bien, et sachez vous fixer.
Vive et tendre comme vous l'êtes,
Ne préférez jamais le plaisir dangereux
De multiplier vos conquêtes
Au bonheur de faire un heureux. »
La sixième ajoutait : « Préférez la tendresse
D'un ami véritable aux vœux de mille amans ;
L'amour est fait pour la jeunesse,
Et l'amitié pour tous les temps.
Quoique femme, soyez discrète ;
Songez qu'il est cruel d'oser sacrifier
Un jeune cœur qui vient nous confier
Son espoir, son bonheur, ou sa peine secrète ;
Et qu'un secret dont on prend la moitié
Est un dépôt sacré qu'on ne peut se permettre
D'aller divulguer, sans commettre
Un sacrilége en amitié. »

Les trois Heures suivantes lui enseignaient les

devoirs de l'humanité, de la foi conjugale, de la maternité, et lui répétaient tour à tour :

« A peine l'univers commence,
Il est déjà des malheureux.
Ne dédaignez point l'indigence;
Le plus noble attribut des dieux
Ma fille, c'est la bienfaisance.
Si vous saviez comme il est doux
De visiter sous leur chaumière
Les mortels que le sort jaloux
A condamnés à la misère!
De compatir à leurs malheurs,
De mêler nos soupirs aux leurs,
D'entrer dans leur douleur profonde;
De leur prouver, par nos soins réunis,
Qu'ils ne sont pas seuls dans le monde,
Et que les malheureux ont encor des amis!
O que la main d'une belle a de grâce,
Lorsqu'elle répand les bienfaits!
Au lieu de mille amans vaincus par vos attraits,
Qu'il sera bien plus beau d'attirer sur vos traces
Les heureux que vous aurez faits!

Quand vous aurez prononcé le serment
De rendre heureux l'époux qui vous aura choisie,
Semez de fleurs tous les jours de sa vie,
Aimez en lui votre ami, votre amant.
Que dans vos bras paisiblement
Il repose; soyez son ange tutélaire;

Veillez; loin de son cœur chassez les noirs chagrins;
Qu'il trouve auprès de vous, plus purs et plus sereins,
L'air qu'il respire, et le jour qui l'éclaire.
C'est ainsi qu'en vos fers vous saurez l'arrêter.
Si, malgré tant de soins, il devient infidèle,
En reproches amers gardez-vous d'éclater;
Mais offrez-lui des mœurs un si parfait modèle,
Qu'il soit forcé de l'imiter;
Et si votre exemple le touche,
S'il revient à vos pieds abjurer son erreur,
Qu'il trouve en arrivant l'amour sur votre bouche,
Et le pardon dans votre cœur.
L'homme ne sait aimer qu'autant qu'on sait lui plaire:
Étudiez son caractère,
Ménagez-lui le prix de la moindre faveur:
A l'orgueil, à l'humeur opposez le sourire,
L'innocence au soupçon, le calme à la fureur;
Régnez en suppliant, et fondez votre empire
Sur l'amour et sur la douceur.
Un jour, Cypris, vous serez mère;
N'abandonnez jamais le fruit de vos amours
Aux mains d'une mère étrangère.
Nourrissez votre fils; remplissez vos beaux jours
Des soins intéressans de ce saint ministère.
Ces jours pour le plaisir ne seront point perdus.
La nature, aux bons cœurs, donne pour récompenses
Des devoirs les plus assidus
Les plus douces des jouissances.
Vous les mériterez: de votre nourrisson
Une autre n'aura pas la première caresse:
Vous jouirez avec ivresse

Des prémices de sa tendresse
Et des éclairs de sa raison.
Souvent, tandis que de sa mère
Ses lèvres presseront le sein,
En admirant son minois enfantin,
Vous croirez démêler quelques traits de son père.
Alors vout sentirez palpiter votre cœur
Du plaisir de trouver l'auteur dans son ouvrage,
Et de l'espoir de voir croître sous votre ombrage
Le fruit dont vous aurez alimenté la fleur. »

C'était ainsi que ces sages institutrices formaient le cœur et l'esprit de leur jeune élève, jusqu'au moment où l'Heure du sacrifice la conduisait au temple :

Cypris, les yeux baissés, le front ceint de guirlandes,
Portait aux pieds des dieux d'innocentes offrandes;
Et, tandis que l'encens fumait sur leurs autels,
Offrait son jeune cœur au roi des immortels.

L'Heure suivante la ramenait sous un berceau de myrtes. Là,

Un repas préparé des mains de la nature
Se présentait à l'ombre, au bord d'une onde pure.
Les fleurs sur les rameaux serpentaient en festons,
Et la prairie offrait des siéges de gazons.
A ces heureux festins présidaient l'Innocence,
La folâtre Gaîté, la douce Tempérance,

Et l'aimable Franchise, et la Frugalité,
Fille de la Raison, mère de la Santé.

Bientôt l'Heure de la promenade, et celle du travail, s'emparaient successivement de Vénus;

Quelquefois, au milieu de ses jeunes compagnes,
Elle allait butiner sur les fleurs des campagnes,
Et les fleurs aussitôt renaissaient sous ses pas.
A son retour, prenant l'aiguille de Pallas,
Son adresse en faisait un instrument docile,
Et mêlait avec art l'agréable à l'utile.

Les Heures suivantes donnaient le signal des danses et des concerts. Tandis que Cypris dansait, on lui répétait souvent :

Que vos grâces soient naturelles;
Ne les contrefaites jamais :
Dès que l'on veut courir après,
On commence à s'éloigner d'elles.

Quand la déesse se reposait, quelquefois une de ses institutrices venait s'asseoir auprès d'elle; et, lui faisant remarquer la joie qui animait l'assemblée, elle lui disait en l'embrassant :

« Sous les lambris dorés des célestes portiques,
Vous regretterez quelquefois
Nos danses, nos concerts rustiques.

Ah! revenez alors habiter dans nos bois;
Vous y retrouverez la paix de l'innocence.
Venez cueillir des fleurs au bord de ce ruisseau,
Venez vous reposer sous ce même berceau
Témoin des jeux de votre enfance.
Là, vous rappellerez le songe du bonheur;
Là, vous sentirez votre cœur
Respirer avec plus d'aisance;
Là, vos regards charmés croiront, autour de vous,
Voir se multiplier les fleurs sur la verdure;
Le ciel sera plus beau, la naïade plus pure,
L'ombrage plus épais, et le zéphyr plus doux.
Là, vous retrouverez la source de ces larmes
Qu'on ne verse plus chez les dieux;
Et vous éprouverez ce qu'on goûte de charmes
A regretter le temps où l'on était heureux. »

L'Heure du concert interrompait ces entretiens. Il est probable que l'art du chant était encore loin de sa perfection; car Vénus se contentait d'exprimer avec âme l'amour, le plaisir ou la tristesse; elle ne joignait à cette expression, ni roulement d'yeux, ni contorsions, ni coups de gosier, ni tours de force; et, ce qui paraîtra sans doute incroyable, elle prononçait avec soin, et daignait chanter pour ceux qui l'écoutaient. Vous présumez bien, d'après ces petits ridicules antiques, que ses chansons étaient fort simples, et qu'elles ne valaient pas à beaucoup près le moindre des chefs-d'œuvre de nos



modernes Anacréons. En voici quelques fragmens que j'ai hasardé de vous traduire pour vous en donner une légère idée :

Nymphes, que l'amour dans vos yeux
Brille et s'aperçoive sans peine,
Comme l'on voit l'azur des cieux
Dans le cristal d'une fontaine.

Ne trompez jamais ; le serment
Qui sort de vos lèvres vermeilles
Est aussi doux pour votre amant
Que le miel des jeunes abeilles.

Mais la séduisante douceur
D'un aveu dicté par la feinte,
Pour un crédule et tendre cœur,
Est plus amère que l'absinthe.

Recevez les pleurs de l'Amour
Que vos charmes ont fait éclore,
Comme la fleur, au point du jour,
Reçoit les larmes de l'Aurore.

Cédez, mais à ses vœux ardens
N'accordez pas tout ce qu'il ose ;
Des plaisirs de votre printemps
Craignez d'éparpiller la rose.

Le concert était suivi d'un repas frugal et champêtre, après lequel la dernière Heure du

jour conduisait Vénus dans une grotte tapissée de verdure, où Morphée lui fermait la paupière.

Les Heures de la nuit rassemblaient tour à tour
Les songes légers auprès d'elle :
Cypris, au milieu de sa cour,
Jeune, sensible, femme, et belle,
Songeait alors innocemment
Qu'elle n'avait qu'un seul amant,
Et rêvait qu'elle était fidèle.

Après quelques années de cette éducation suivie, l'élève des Heures se trouva si accomplie en tous points, que les dieux voulurent la voir, pour s'assurer eux-mêmes de tout ce que la Renommée en publiait. Les envieux assurèrent bientôt qu'il y avait plusieurs Vénus, dont on attribuait les grâces et le mérite à une seule; et cette erreur s'accrédita tellement alors, que, cinq à six mille ans après, Cicéron nous l'a transmise. Il faut la lui pardonner : les femmes parfaites font, de nos jours, autant d'incrédules qu'elles en faisaient de son temps ;

Et je vois, lorsque l'on raisonne
Sur vos attraits, vos talens réunis,
Leur nombre à tout moment partager les avis
Sur l'unité de la personne.

LETTRE XXIV.

CEINTURE DE VÉNUS.

Vénus avait à peine atteint sa quatorzième année, lorsqu'elle fut demandée à la cour céleste. Sa présentation ne ressembla point à celle de nos duchesses, et les préparatifs en furent bien différens : la Nature seule y présida ; chez nous, l'art seul y préside.

A quatorze ans, Églé, déjà coquette,
A pris le rouge en sortant du couvent.
Son jeune front, qui rougissait souvent,
Ne rougit plus, grâces à sa toilette.
Son œil, hagard en sa vivacité,
Ressemble à l'œil de la duplicité.
De ses sourcils l'art a tracé l'ébène ;
Et d'un bleu tendre imbibant son pinceau,
A, d'une main sagement incertaine,
Fait sur le blanc circuler quelque veine,
Pour animer ce visage nouveau.
Des Jeux, des Ris voici l'aimable reine ;
Volez, Zéphyrs ; mais ne l'approchez pas
Discrètement retenez votre haleine,
Sinon, craignez de souffler ses appas.
Pour ménager cette Vénus nouvelle,

Divin Soleil, tempère ton ardeur :
Voile ton front; sinon, je crains pour elle
Le triste sort des attraits de Sémèle [1].
Quand tes rayons nous dardent ta chaleur,
Souvent j'ai vu (quelles métamorphoses!)
Sur la pâleur se dissoudre les roses,
Et la beauté fondre sur la laideur.

Cet art imposteur n'existait pas encore au premier siècle du monde.

On se présentait à la cour
Avec ses traits et son visage;
On ne changeait point, en un jour,
De teint, de cheveux, de corsage.
L'art de plaire rajeunissait;
C'était le seul fard en usage.
Il ne déguisait aucun âge;
A tout âge il embellissait;
Et dès qu'à la cour de Cybèle
Une déesse paraissait,
On était sûr que c'était elle.

L'Aurore ayant ouvert le jour où Vénus devait être présentée, la déesse s'éveilla paisiblement, s'assit au bord d'une onde pure : et, devant ce miroir tranquille, elle ceignit d'une couronne de myrte les boucles flottantes de

[1] Consumée par Jupiter.

sa chevelure. Plusieurs assurent qu'elle était blonde ; d'autres prétendent qu'elle était brune. Pour moi, je suis tenté de croire que ces deux couleurs, mélangées sur son front, y formaient une nuance qui réunissait ce que les brunes ont de plus piquant, les blondes de plus voluptueux,

Et qu'elle inspirait tour à tour,
Ainsi que vous, belle Émilie,
Les transports brûlans de l'amour,
Et sa tendre mélancolie.

Ce fut en ce moment que la Nature lui fit présent de cette ceinture divine et mystérieuse, qui bientôt tourna la tête à tous les dieux, et qui, depuis, a rendu tant de grands hommes si petits !

On y voyait l'Amour conduit par l'Espérance,
Les timides Aveux, la molle Résistance ;
La Pudeur enfantine, et les jeunes Plaisirs,
Qui fuyaient, agaçaient, caressaient les Désirs,
La tendre Volupté, ses transports et ses charmes ;
L'Ivresse, la Langueur, les yeux baignés de larmes ;
La douce Intimité, les Soupirs, les Sermens ;
Les Caprices, suivis des Raccommodemens.

Tel était le dessus de ce tissu mystérieux ; mais sur le revers,

La main des tristes Euménides
Avait tracé les noirs Soupçons,

La Haine, les Baisers perfides,
Les Vengeances, les Trahisons.
Par de sombres détours, la pâle Jalousie,
Se traînant d'un pas chancelant,
A l'Amour infidèle arrachait, en tremblant,
Le masque de l'Hypocrisie.

Je ne vous dirai pas, Émilie, si ce dangereux talisman existe encore aujourd'hui; cependant, comme la plupart des hommes se plaignent de ses effets, il faut bien que, par une tradition fatale, il nous soit parvenu.

Mais, entre nous, je conjecture,
Que l'Amour, de l'Hymen jaloux,
Ne fait plus connaître aux époux
Que le revers de la ceinture.

Quoi qu'il en soit, lorsque Vénus eut revêtu ce divin ornement, les Grâces n'y voulurent plus rien ajouter; persuadées qu'à l'âge de la déesse la parure la plus séduisante était toujours la plus simple. En effet,

S'il est un âge où la simplicité
Donne surtout un prix à la beauté,
C'est ce moment, qui, n'étant plus l'enfance,
N'est pourtant pas encor l'adolescence.
Ce ton naïf de l'ingénuité,
Cette pudeur si rare et si touchante,
Ces yeux baissés, cette bouche riante,

Qui ne sait point trahir la vérité ;
Ce coloris de la rose naissante,
Cette blancheur et ce doux velouté ;
Tout nous séduit, nous ravit, nous enchante.
Telle, à vingt ans bien moins à redouter,
Prenait alors les cœurs sans s'en douter.
Vous qui sortez à peine de cet âge,
Dans ce tableau, voyez-vous votre image ?
Peintre novice, en traçant vos attraits,
Tantôt je crains d'altérer quelques traits,
Tantôt je crains, retouchant mon ouvrage,
D'être accusé de flatter mes portraits....
De les flatter !... Pardonnez à ma Muse
Ce mouvement de pure vanité.
A ce tableau depuis qu'elle s'amuse,
S'il lui paraît que sa main l'a flatté,
L'original doit lui servir d'excuse.

LETTRE XXV.

VÉNUS PRÉSENTÉE A LA COUR CÉLESTE.

La cour céleste était assemblée pour recevoir la fille de l'Océan. Les déesses, avec un sourire mêlé d'inquiétude, murmuraient entre elles tout bas :

« C'est un enfant, à ce qu'on dit.
Est-elle bien ? — Bien pour son âge :

Des yeux... bleus, un teint de village,
Le cœur neuf autant que l'esprit,
L'air agreste, le ton champêtre,
Le sourire plus qu'innocent.
Mais avec nous, en grandissant,
Cela se formera peut-être. »

Elles parlaient encore, lorsque Vénus se présenta. Sa taille divine, son maintien noble et décent, ses grands yeux bleus, ornés de sourcils d'ébène; ses blonds cheveux flottant sur l'albâtre; ces contours arrondis, chefs-d'œuvre de la Nature; ces lis couverts des roses de la pudeur; ce modeste embarras; ces grâces naïves; cet abandon voluptueux, enchantèrent tous les dieux, et déconcertèrent toutes les déesses. Comment donc! disaient-elles en se mordant les lèvres,

« Malgré son air provincial,
C'est une très-jolie ébauche.
Elle a le maintien un peu gauche,
Mais elle n'est point du tout mal. »

Jupiter, souriant avec tendresse, lui dit en l'embrassant: « Venez, ma chère fille, venez ceindre la couronne qui vous est destinée. Junon partage avec moi le trône du ciel; Pallas occupe celui de la sagesse; celui de la beauté vous attend. »

A ces mots, vous eussiez vu le rouge monter au visage de toutes les déesses. Elles se regardaient avec un sourire amer, levant à moitié l'épaule, et se tordant les doigts. Si l'on eût alors porté des éventails, pas un seul n'en fût réchappé. Elles se coudoyaient furtivement, et se disaient entre les dents :

« Que notre chère favorite
Doit avoir le cœur gros de son petit mérite !
Jupin radote, en vérité !
Car, si la pauvre enfant a quelque connaissance
Des grâces et de la beauté,
Ce n'est point par expérience. »

Cependant Jupiter posa sur la tête de Vénus une couronne de myrte ; et alors, bon gré malgré, il fallut bien applaudir. Il fallut même jouer l'intérêt et la satisfaction. Les déesses s'en acquittèrent à merveille ; car, dès ce temps-là, il y avait à la cour des visages très-savans. Cypris, confuse, se voyait environnée de femmes qui lui souriaient et s'écriaient en lui tendant les bras :

« Venez, mon cœur, venez, ma reine :
Comme elle est belle ! quel maintien !
Quelle fraîcheur ! vous rougissez ?... Eh bien !
La vérité vous fait donc de la peine ?
Qu'elle est modeste ! Que d'attraits !

Que de noblesse ! La friponne
Semble avoir le front tout exprès
Fait pour porter une couronne. »

Puis elles ajoutaient à l'oreille :

« Eh ! mais, en vérité, malgré son air discret,
L'orgueil se met de la partie.
L'innocente sourit ; sauvons-lui l'ironie ;
La petite sotte y croirait. »

Vénus, alarmée de ces confidences suspectes, les suivait d'un regard inquiet ; mais aussitôt les déesses lui donnaient le change, et lui disaient en la caressant :

« Ah ! vous nous écoutez ? Pour une bagatelle,
N'allez pas vous mettre en courroux :
On ne peut vous souffrir ! Embrassez-nous, ma belle,
Nous disons bien du mal de vous. »

D'après le dépit marqué des Immortelles, vous devinez sans doute, Émilie, que bientôt Cypris leur enleva la conquête de tous les dieux. En effet, elle devint en peu de temps l'unique objet de leurs amours et de leurs rivalités. Mars et Vulcain se mirent sur les rangs. Ce dernier n'était pas le plus aimable ; mais il fut le plus heureux... Heureux ? Je m'abuse ; car qu'est-ce que la main sans le cœur de ce qu'on aime ?



LETTRE XXVI.

VULCAIN.

Vulcain, seul enfant légitime de Jupiter et de Junon, naquit si difforme, que son père, indigné de sa laideur, le précipita du ciel. L'avorton céleste roula un jour entier dans le vague des airs; et, de tourbillons en tourbillons, il arriva le soir dans l'île de Lemnos, dont les habitans le reçurent si à propos, qu'il ne se cassa qu'une cuisse. Les nymphes de la mer prirent soin de lui, et l'élevèrent; mais il resta boiteux de sa chute.

La nature, qui lui avait refusé les grâces extérieures, lui prodigua les dons du génie. Dès sa première jeunesse il établit dans les montagnes de Lemnos des forges immenses. Ce fut là que l'or, le fer, l'airain, se polirent pour la première fois. Bientôt il construisit de nouveaux ateliers dans les cavernes du mont Etna. Il y travaillait sans relâche avec ses noirs Cyclopes. Les principaux étaient Brontès, Stéropès, Pyracmon et Polyphème. Ces géans, fils du Ciel et de la Terre, et, selon d'autres, de



Neptune et d'Amphitrite, n'avaient qu'un œil percé au milieu du front. Leurs bras nerveux soulevaient sans cesse de lourds marteaux ; l'Etna retentissait de leurs coups redoublés, et vomissait par ses vastes soupiraux une fumée noire et brûlante. Enfin le fils de Jupiter parvint à forger la foudre, et l'on prétend que son antre est encore l'arsenal du tonnerre.

Aussi j'ai quelquefois rendu grâce à Vulcain :
Quand votre cœur refuse de m'entendre,
Qu'un éclair brille, alors la peur vous rend plus tendre,
Et vous baissez les yeux en me serrant la main.
Votre amour croît avec l'orage :
Si la foudre pouvait éclater à vos yeux,
Je ne changerais pas mon sort avec les dieux ;
Mais à peine Zéphyr a chassé le nuage,
Que mon bonheur s'évanouit
Comme l'éclair qui l'a produit.

Les talens de Vulcain étaient déjà célèbres lorsque les Titans entreprirent d'escalader le ciel. Jupiter, abandonné de tous les dieux, eut alors recours à son fils. Celui-ci, oubliant la façon peu civile dont son père l'avait congédié, lui forgea des foudres, et les Titans furent terrassés. En reconnaissance de cet important service, Jupiter accueillit Vulcain dans son palais, et le rétablit dans tous ses droits. Mais le



dieu boiteux, voulant se venger de Junon, qui l'avait fait un peu trop laid, lui fit présent d'un trône d'or, sur lequel la déesse, en s'asseyant, se trouva prise par des ressorts invisibles. Elle se plaignit vivement de cette injustice, et s'écria :

« Vous êtes laid, mon fils, et je suis votre mère ;
J'en porte la peine ; mais quoi !
Si vous fûtes doué d'une laideur amère,
Est-ce plutôt ma faute, à moi,
Que la faute de votre père ? »

Vulcain, frappé de la justesse de cette remontrance, délivra Junon, et alla trouver Jupiter, auquel il demanda Minerve en mariage. Aussitôt le roi du ciel appela Minerve ; et, lui présentant son héritier présomptif :

« Il est temps, lui dit-il, déesse,
De subir les lois de l'Hymen ;
Il est temps de donner enfin
Des héritiers à la Sagesse.
Voici mon fils ; vous connaissez
Et ses chefs-d'œuvre et son génie ;
Cédez à ses vœux ; unissez
Les arts et la philosophie. »

A la vue du prétendant, Minerve, qui jusqu'alors s'était promis de garder sa virginité,

se sentit plus que jamais résolue de tenir sa promesse : elle rappela donc à Jupiter le serment irrévocable qu'il lui avait fait, de ne jamais disposer de sa main. Jupiter lui répondit :

« J'ai juré par le Styx de ne pas vous contraindre
A former un engagement ;
Mais je n'ai répondu d'aucun événement :
J'aurais tremblé de voir enfreindre
Dix fois par heure mon serment.
Je sais qu'une vierge discrète,
Qui sent faiblir son jeune cœur,
Pour autoriser sa défaite,
Donne la main à son vainqueur.
L'occasion vous est offerte,
Vous, ma fille, de résister,
Et vous, mon fils, de l'emporter :
Ainsi, mes enfans, guerre ouverte. »

Vulcain, pour triompher de Minerve, au lieu d'intéresser et de gagner son cœur, s'y prit comme un forgeron. Mais la déesse se défendit courageusement de ses violences ; et de cet amour infructueux naquit Erichthon, qui, pour cacher ses jambes de serpent, inventa les chars, dont l'usage s'est renouvelé de nos jours.

Pour dédommager son fils des disgrâces de l'amour, le roi du ciel le combla d'honneurs, et le fit dieu du feu. On lui bâtit plusieurs tem-

ples, où il était représenté appuyé sur une enclume, et ayant à ses pieds l'aigle de Jupiter prêt à porter la foudre. Le plus célèbre de ces temples était élevé sur le mont Etna. Il fallait, pour en approcher, être chaste et pur. La garde du sanctuaire était confiée à des chiens, qui, par un instinct miraculeux, caressaient les gens de bien et dévoraient les hypocrites. Si ces gardiens fidèles veillaient encore à la porte des temples,

Après nos longs pèlerinages,
Et nos longues processions,
Combien de dévots personnages
Auxquels ils mordraient les talons !

Dans la suite on institua des fêtes en l'honneur de Vulcain. Les Athéniens les célébrèrent avec beaucoup de pompe ; ils établirent des courses appelées *Lampadophories*[1], et proposèrent des prix aux vainqueurs. Les concurrens portaient des flambeaux allumés. Celui qui laissait éteindre le sien avant d'arriver au but le cédait à son émule, et se retirait.

Même accident chez nous arrive d'ordinaire,
Quand l'Hymen et l'Amour courent même carrière;

[1] *Lampadophore* signifie porte-flambeaux.

Le flambeau de l'Amour à quelques pas s'éteint ;
Alors ce dieu s'envole, et le cède à l'Hymen.

Le culte de Vulcain s'étendait sur toute la terre, et les chefs-d'œuvre se multipliaient sous ses mains. La vanité et l'amour des beaux-arts l'avaient enfin délivré des inquiétudes d'un sentiment plus tendre. Il se promettait bien de ne plus écouter son cœur ; mais Vénus parut, et ses résolutions s'évanouirent. Tel est, Emilie, le sort des hommes et des dieux : et tel est le vôtre peut-être :

Malgré l'apparente froideur
Qui sur votre visage est peinte,
La nature dans votre cœur
De l'amour a gravé l'empreinte ;
Vos yeux nageant dans la langueur,
Votre abandon, vos rêveries,
Vos soupirs, vos regards baissés,
Vos grâces à demi flétries ;
Tout parle quand vous vous taisez.
Vous cachez vos larmes furtives,
Vous vous penchez comme une fleur ;
Du jasmin la tendre pâleur
Chasse vos roses fugitives.
Ah ! croyez-moi, les arts charmans
Que vous cultivez, Émilie,
Ne peuvent remplir les momens
Des plus beaux jours de votre vie.

Votre cœur, privé d'aliment,
Soupire après un sentiment
Que votre sagesse appréhende ;
Vous essayez de le nourrir
D'encens, de gloire, de plaisir....
Ce n'est pas là ce qu'il demande.

LETTRE XXVII.

MARS ET VÉNUS.

Mars, alarmé des dispositions favorables de Jupiter pour Vulcain, chercha du moins à gagner par adresse le cœur de celle qu'il ne pouvait obtenir par son crédit. Persuadé que la vanité est souvent le chemin du cœur d'une femme, et que l'éclat flatte toujours la vanité, il s'offrit à Vénus dans l'appareil formidable de toute sa puissance. Il était sur un char d'airain, traîné par deux chevaux fougueux. Leurs crins hérissés, leurs yeux ardens, leur bouche écumante de sang, leurs narines soufflant et respirant la vengeance, les avaient fait nommer la Terreur et la Crainte. Debout sur le devant du char, Bellone, le regard furieux, les cheveux épars, tenait les rênes d'une main, de

l'autre un fouet ensanglanté. Le dieu, le front couvert d'un casque d'or surmonté d'un panache, s'appuyait fièrement sur sa lance. Ses membres nerveux étaient revêtus d'une armure d'acier étincelant. Son bras gauche tombait sur la poignée d'un glaive, et présentait un vaste bouclier. La férocité, l'orgueil, l'impatience et la rage se peignaient tour à tour sur son visage rude et basané, et faisaient froncer ses noirs sourcils. La Discorde et la Fureur, l'œil en feu, le front pâle et livide, armées d'un poignard et d'une torche brûlante, accompagnaient le char, et traînaient après elles l'Innocence et la Faiblesse chargées de chaînes. Le Désespoir, les Plaintes et la Misère, les yeux baignés de larmes, les membres déchirés et couverts de tristes lambeaux, suivaient d'un pas chancelant, et fermaient la marche. Vénus, plus effrayée que flattée de cet appareil, prit la fuite; mais son amant la suivit; et déposant à ses pieds son orgueil et ses armes, il s'écria :

« Eh quoi! vous détournez les yeux
D'un dieu qui pour vous seule est fier de sa puissance!
Hélas! s'il vous est odieux,
La haine de l'amour est donc la récompense?....
Mais, par un sentiment plus noble que l'amour,
Vous devez m'être toujours chère.

Une fleur [1] m'a donné le jour,
Et vous ressemblez à ma mère....

Vous voyez, Émilie, que les héros amoureux faisaient alors des madrigaux tout aussi bien que les Roland et les Amadis. Vénus, enchantée de ces jolies choses, prêta l'oreille, et sourit. Mars soutint quelque temps son style doucereux, et fut payé d'un regard tendre : alors, sûr de sa victoire, il reprit le ton militaire :

« On m'a rapporté que Vulcain
Osait marcher sur mes brisées,
Et même aspirait à la main
De la dame de mes pensées ;
Qu'il se présente, je l'attends,
Et le mène [2] tambour battant.
Seul, je veux et je dois vous plaire....
Mais pourquoi ce regard sévère ?
Je m'attends bien, le premier jour,
A quelque escarmouche légère.
Êtes-vous de la vieille cour ?
Voulez-vous faire mon martyre ?

[1] Voyez la lettre VI.

[2] Quelques critiques judicieux trouvent dans cette expression un anachronisme, parce que, disent-ils, il n'y avait point alors de tambours. Je m'en rapporte, sur ce point capital, à la décision du docteur *Mathanasius*.

Soit ; je meurs !.... Cela va sans dire.
Allons, payez-moi de retour ;
Le printemps ramène la guerre ;
Je n'ai pas le temps nécessaire
Pour filer le parfait amour.
Nous nous convenons l'un et l'autre ;
Je vous aime, vous m'adorez ;
Vous avez ma foi, j'ai la vôtre ;
Nous finirons quand vous voudrez. »

Vénus, déconcertée par le ton d'assurance et par la volubilité de son amant, se trouvait dans un état de crainte et d'incertitude inexprimable. Elle dégageait avec peine ses mains tremblantes, que Mars couvrait de baisers, et elle rattachait en rougissant ses cheveux et son voile en désordre. Enfin elle le conjura de la laisser seule pour réfléchir. Mars, tombant à ses pieds, lui répondit :

« Je le vois trop, vous voulez que je meure.
Eh bien ! je me résigne, et vais subir mon sort :
Pour me donner ou la vie ou la mort,
Je vous laisse un demi-quart d'heure. »

A ces mots il sortit brusquement ; et Vénus, s'enfermant dans son boudoir, se rassura peu à peu, et reprit ses sens.

Cependant Jupiter, instruit des poursuites

de Mars, pressait le mariage de Vulcain, et dépêchait secrètement Mercure au temple de l'Hymen, dont la présence était nécessaire.... Mais, avant de vous raconter comment se passa la fête, il faut que je vous parle de ce dieu et de son temple. Ces détails vous plairont sans doute :

Car le dieu d'Hymen est un maître
Dont on se plaint depuis long-temps ;
C'est un perfide, c'est un traître ;
C'est un monstre qu'à dix-huit ans
On n'est pas fâché de connaître.

LETTRE XXVIII.

L'HYMEN.

Vous vous attendez peut-être, Émilie, à la généalogie de l'Hymen? Votre attente sera trompée : je n'ai rien à vous dire sur la famille de ce dieu. La plupart des auteurs le font fils de Vénus et de Bacchus, et par conséquent frère utérin de l'Amour. Si cette opinion était fondée, elle prouverait plus que jamais l'ancien proverbe : *Rara concordia fratrum*. Vous allez me demander le sens de cette maxime, vous n'en avez pas besoin ;

Avec un cœur fidèle et tendre,
Vous y répondrez sans l'entendre.

Ce qu'il y a de constant, c'est que l'Hymen existait long-temps avant le fils de Vénus, puisqu'il unit cette déesse à Vulcain. En général, il est bien difficile d'établir la fraternité de l'Amour et de l'Hymen, sans se trouver en contradiction avec l'expérience. Ce qu'on peut dire de plus certain à ce sujet,

C'est que l'Amour, pour l'ordinaire,
En étranger traite son frère;
Et que souvent l'Hymen, sur le retour,
Est un faux frère de l'Amour.

Passons au caractère et à la figure de l'Hymen. Il est sérieux naturellement. Cependant le personnage varie suivant le costume dont il se trouve revêtu.

En robe de palais, c'est la gravité même.
En costume de cour, un sourire apprêté
Déride son visage blême,
Qui s'allonge avec dignité.
En habit de traitant, d'abord il se recueille,
Puis, ayant bien compté, nombré, multiplié,
Il prend en souriant la main de sa moitié
Comme l'on prend un portefeuille.

En seigneur campagnard, il est fort chatouilleux
Sur le point d'honneur, et se pique
De conserver intact le sang de ses aïeux;
Il joue en cheveux gris la pastorale antique.
Sur ses tours et sur ses créneaux,
Il enlace les noms de sa douairière étique,
Et fait, à soixante ans, l'amour en madrigaux.
En perruque bourgeoise, il est fort débonnaire;
Brusque chez le marchand, froid chez le financier,
Grave chez le docteur, fier chez le marguillier,
Et souple chez l'apothicaire.
Actif ou nonchalant, il se plaît à jouir
Ou du repos, ou du plaisir;
Près des vieux il s'endort; près des jeunes il veille;
Près de vous il attend, comme au matin l'abeille
Guette la fleur qui va s'épanouir.

L'Hymen a eu de tout temps accès dans tous les temples; cependant il avait lui-même un temple particulier où on l'adorait avec l'Amour. Ce temple, qui existait jadis à Cythère, est tellement détruit, qu'il n'en reste plus de vestige; mais la confrérie des époux l'a fait, depuis peu, relever à ses frais vers le dernier degré du pôle.

Là, dans un sombre labyrinthe,
Après mille et mille détours,
Tantôt égaré par la crainte,
Tantôt séduit par les Amours,

Les unit, et coupe les ailes
Du Plaisir, qui pourrait s'enfuir
Avec le temps et la jeunesse,
Et, pour remplacer la tendresse,
Ne laisser que le repentir.

Il est plus d'un heureux ménage,
Qu'ici je pourrais vous nommer.
Notre siècle en a vu former
Trois, et peut-être davantage.
Il a vu des époux s'aimer
Le lendemain du mariage,
Et huit jours après s'estimer.
Ces couples qui du premier âge
Nous retracent l'heureux tableau,
Sans cortége, sans équipage,
Arrivent à pied du hameau.
Dans leur retraite fortunée,
L'amour les reconduit le soir,
Et pose, en riant, l'éteignoir
Sur le flambeau de l'Hyménée.

Mais à la ville, ce bonheur
Ne se voit que par intervalle;
Qui sait trouver la paix du cœur
Au sein de la foi conjugale
Passe pour être possesseur
De la pierre philosophale.

Côte à côte paisiblement
Il est rare que l'on chemine;



Le pèlerin, malaisément,
S'accorde avec sa pèlerine,
Et jure bien entre ses dents
De ne plus se remettre en route,
Depuis qu'il sait, à ses dépens,
Le quart des faux-frais qu'il en coûte.
Quoi qu'il en soit, je me résous
A partir pour ce long voyage,
Si je puis courir avec vous
Les hasards du pèlerinage.

LETTRE XXIX.

MARIAGE DE VÉNUS.

Il y a dans l'ordre des destinées, des circonstances décisives, où, pour réussir, il faut absolument brusquer les aventures. Telle était l'alternative pressante où se trouvait Jupiter. Vulcain avait déplu, Mars commençait à plaire; Vénus était femme, c'est-à-dire faible contre l'amour, et forte contre la tyrannie. Elle pouvait donc résister à Jupiter, céder à Mars; et Vulcain eût alors trouvé qu'il était un peu tard pour conclure.

Aussitôt que l'Hymen fut arrivé, le roi du ciel congédia Morphée pour cette nuit, et lui ordonna de prodiguer ses pavots à Vénus et à

son amant. Il profita de ces heures paisibles pour régler avec l'Hymen les conditions de l'alliance projetée. Vulcain s'obligea de fournir et d'entretenir l'artillerie céleste, et Jupiter lui donna Vénus en échange. L'Hymen conclut lui-même ce marché; ce qui prouve que dès lors,

Non content d'asservir l'univers sous les lois
Du despotisme qu'il exerce,
En contrebande quelquefois
Ce dieu se mêlait du commerce.

La nuit arrivait à peine aux deux tiers de son cours, lorsque Jupiter chargea Mercure d'éveiller Vénus. En même temps il lui dicta pour Mars un ordre de partir dès le matin, sans prendre congé, sous prétexte d'aller combattre quelques partis que les Titans essayaient de rassembler.

Vénus était alors troublée par un songe cruel : elle croyait voir autour d'elle la cour céleste assemblée. Jupiter lui présentait le dieu de Lemnos, et lui ordonnait de le prendre pour époux. Elle repoussait en tremblant la main de Vulcain, et se jetait aux pieds de Jupiter, qu'elle arrosait de ses larmes. Elle l'appelait son protecteur, son père, et le conjurait de ne pas la sacrifier, ou de différer au moins son sacrifice. Jupiter, attendri, écoutait sa



prière; mais le Destin, plus puissant que les dieux, prononçait l'arrêt de Vénus. Mercure la conduisait à Vulcain, et l'Hymen l'enchaînait au pied de l'autel.

Tel était le songe de Cypris, lorsque Mercure l'éveilla. L'infortunée entr'ouvrit ses yeux baignés de pleurs et chargés de pavots, et confondant l'illusion avec la réalité de son malheur: « Allons, s'écria-t-elle, puisque l'inflexible Destin l'ordonne, j'obéis. » A ces mots, elle suivit Mercure, étonné de sa résignation. « Ma fille, lui dit Jupiter, vous savez... Oui, repritelle, je sais ce qu'on exige de moi. Je ne vous accuse pas de mon malheur, je n'en accuse que le Destin. Mais, puisqu'il le faut... » Elle laissa tomber sa main, Vulcain la saisit, et le serment fatal fut prononcé.

Cependant Mars, à son réveil, désespéré de l'exil imprévu qui rompait ses amoureux projets, vole chez Vénus pour prendre au moins congé d'elle. Mais Vénus est absente... absente avant l'aurore! Mars s'alarme; il soupçonne, il court, il s'informe, et parvient enfin à découvrir ce qu'il ne cherchait pas.

Et voilà ce qu'on gagne à percer un secret.
Amans, fermez les yeux; qui n'est assez discret
Pour s'en tenir à l'apparence,

Quand il sait ce qu'il ignorait,
Regrette bien son ignorance.

Mars, trop instruit, pour son malheur, maudit les destinées. Il maudit Jupiter et Vulcain, et Vénus, et lui-même;

Puis il partit, et je crois qu'il fit bien;
Car un amant qui voit épouser sa conquête
Doit se trouver, s'il assiste à la fête,
Un peu gêné dans son maintien.

L'Aurore venait de s'éveiller, et regardait avec compassion Vénus, qu'elle voyait pleurer pour la première fois; les autres déesses sommeillaient encore.

La Mollesse et la Volupté,
De pavots chargeaient leurs paupières,
Et semaient de roses légères
Leurs charmes brillans de santé,
Et couverts d'un doux velouté.
Les Plaisirs, amis du Silence,
Près d'elles foulaient le duvet,
Et caressaient leur nonchalance.
Leurs lèvres avaient la fraîcheur
D'une fleur qui s'entr'ouvre à peine;
Et l'on eût dit, à leur haleine,
Qu'un Zéphyr sortait de la fleur.

A leur réveil, les Immortelles apprirent deux nouvelles qui leur furent également agréables, le mariage de Vénus et le rappel d'Apollon. Ces deux événemens occupèrent les heures rapides de la toilette, et firent éclore un double projet. Vénus s'était levée avant l'Aurore; elle avait pleuré, elle devait avoir les yeux gonflés, et beaucoup de pâleur; avec un peu d'art on pouvait l'effacer. Apollon était aimable, c'était une conquête à faire. Il arrivait de la campagne, la conquête était facile: mais d'autres pourraient la disputer, il fallait donc se mettre sous les armes. L'occasion était belle; le roi du ciel avait ordonné les préparatifs d'un bal. A ce mot, Émilie, ne prévoyez-vous pas des attaques, des surprises, des conquêtes rapides, et ne vous rappelez-vous pas la nuit brillante où je vous vis pour la première fois?

Le lendemain, au point du jour,
Ma main sur mes yeux, Émilie,
Trouva le bandeau de l'Amour
Sous le masque de la Folie.
Je voulus l'arracher en vain;
Cupidon, par un nœud divin,
L'avait serré, comme Nature,
En naissant, a sur votre sein
De Vénus noué la ceinture.
Sur mon front ce bandeau charmant

N'est point un vain déguisement ;
Je suis aveugle, je vous jure :
Eh ! qui n'est aveugle en aimant?
Cependant sur votre figure
J'entrevois encor deux beaux yeux,
Des traits nobles et gracieux,
Une candeur naïve et pure,
Un esprit, un charme attrayant,
Une tendre mélancolie. . . .
Je suis un aveugle, Émilie,
Mais un aveugle clairvoyant.

LETTRE XXX.

VÉNUS AIMÉE D'APOLLON.

La famille céleste, dans toute sa magnificence, était assise au divin banquet. Vulcain buvait à longs traits le nectar, et dévorait des yeux sa conquête. Vénus, pâle et languissante, effaçait encore toutes les déesses ; celles-ci concentraient leur dépit, et gardaient le silence. Jupiter, près de Junon, observait sa dignité conjugale ; et l'Ennui, sous le masque de la Cérémonie, présidait gravement à la fête.

Apollon égayait seul cette monotonie. Il racontait sa vie pastorale; il parlait de ses amours,

de ses erreurs, des malheurs de l'inconstance, et du bonheur qu'il goûterait désormais dans la fidélité. Ses règards semblaient adresser cette promesse à Vénus. Vénus l'écoutait avec cet intérêt qu'excite la bonne foi d'un jeune homme faible, mais moins aimable peut-être, s'il avait moins de torts. Elle eût voulu les lui faire réparer. Elle était muette, attentive, immobile, et ne s'apercevait point que la Nuit donnait le signal des plaisirs et des fêtes.

Déjà la Folie et Momus
En triomphe amenaient la Danse;
Les Grâces marquaient la cadence,
Et suivaient les pas de Vénus.
L'Amour embrasait l'atmosphère :
Sous une figure étrangère
On se fuyait, on s'agaçait;
Et le monarque s'éclipsait
Sur les traces de la bergère.
Les traits de l'Amour se croisaient,
Volaient à travers l'assemblée,
Se renvoyaient, se repoussaient,
Et se perdaient dans la mêlée.
Les soupirs, les vives ardeurs,
Suivaient les Nymphes fugitives,
Qui, plus adroites que craintives,
Au piége attiraient les vainqueurs;
Et les criblant des étincelles
Que lançait le feu de leurs yeux,

Mille fois par heure infidèles,
Trompaient à la fois mille heureux.
Un regard, un geste, un sourire,
Un mot, un rien, voulait tout dire;
Tout parlait. L'espoir, le désir,
L'ardeur, la crainte, la tendresse,
Redoublaient la fièvre, l'ivresse,
Et le délire du plaisir.

Mais tandis que vous suivez ce brillant tourbillon, l'heure fatale est arrivée : Vulcain s'éloigne, et Vénus disparaît...

Ici ma Muse va taire
Ce qu'elle n'a jamais vu;
Je respecte le mystère,
En faveur de la vertu.

Passons au lendemain; il est déjà grand jour, et Vénus ouvre les yeux.

Une lumière plus pure,
Semble éclairer la beauté.
Son désordre est sa parure,
Son fard sa timidité.
Un doux vermillon colore
Son teint brûlant de plaisir;
Et son cœur, novice encore,
Palpite de souvenir.

La toilette fut brillante : tous les dieux y as-

sistèrent. Apollon y fut aimable, vif et séduisant. Il plut. On l'invita pour le lendemain; et le lendemain pour les jours suivans. Sa conversation était enjouée, spirituelle et tendre. Vulcain aimait Vénus, mais son amour était peu délicat; et, quand l'époux avait régné, l'amant disparaissait. Apollon remplissait ces interrègnes, que le sentiment et l'esprit rendent si intéressans. Cette intimité devenait tous les jours plus tendre. Vénus commençait à s'en alarmer; elle avouait même ses scrupules à son ami. Mais celui-ci se jetant à ses pieds: « Hélas! lui disait-il, que vous êtes injuste, et que vous connaissez peu mon cœur! »

« Sans rien oser, sans rien prétendre,
Près de vous je me trouve heureux.
Un mot, un regard un peu tendre,
Un sourire, comble mes vœux.
L'Amour exige qu'on le flatte,
Les faveurs sont ses alimens;
Mais l'Amitié, plus délicate,
Vit de la fleur des sentimens. »

Cette tendresse métaphysique rassurait Vénus; mais le piége n'en était que plus adroit. L'Amour, caché sous le voile de l'Amitié, est un bouton de rose renfermé dans son enveloppe: il perce peu à peu ce tissu léger. On l'entrevoit

avec plaisir. Ses progrès sont rapides, mais ils paraissent insensibles à l'œil qui les suit et qui les désire. Apollon, par une nuance délicate, faisait ainsi passer Vénus de l'inquiétude à la confiance, et de la confiance au désir. Ses regards devenaient encore plus expressifs, sa voix plus tendre, son chant plus affectueux; et Cypris ne se lassait pas de l'entendre chanter. Un jour enfin il hésita quelques instans; Vénus insista; alors, baissant les yeux, il chanta d'une voix tremblante :

Depuis qu'aux genoux de Cyprine
Je passe mes plus doux momens,
C'est en vain que je m'examine
Pour démêler mes sentimens.
Je sais fort bien que je soupire,
Que je suis fou plus qu'à moitié;
Mais je ne saurais trop lui dire
Si c'est d'Amour ou d'Amitié.

Je crois qu'ils sont d'intelligence
Pour me tourmenter tour à tour.
Dans les regards qu'elle me lance,
L'Amitié contrefait l'Amour.
Mon cœur alors, plein d'espérance,
Palpite plus fort de moitié,
Mais, près d'elle si je m'avance,
L'Amour contrefait l'Amitié.

Par une erreur involontaire,
Craignant sans cesse que mon cœur
Ne vole la sœur pour le frère,
Ou bien le frère pour la sœur,
Je tranche, de peur d'injustices,
Le différend par la moitié,
Et je confonds les sacrifices
De l'Amour et de l'Amitié.

Vénus ayant une fois agréé ce mélange, l'Amitié ne fut pas long-temps de la partie; et bientôt nos tendres amis devinrent amans passionnés. Mais les yeux de Vulcain, mais les regards de tout l'Olympe, interceptaient leurs moindres coups d'œil! Un tête-à-tête eût été si doux! Mais ils n'avaient ni l'un ni l'autre aucun prétexte pour s'absenter. Vénus, soumise encore aux bienséances, n'osait abandonner son époux. Apollon, nouvellement rappelé, ne pouvait quitter le roi du ciel. Enfin les circonstances changèrent; Vulcain devait s'absenter pour Lemnos. Vénus, durant ce voyage, avait obtenu la permission de visiter sa planète[1]. Apollon supplia Jupiter de lui accorder de nouveau le char de la lumière. Jupiter y consentit... Nos amans se rencontreront sans doute, et vous prévoyez l'infidélité de Vénus. Mais ces jouis-

[1] L'étoile de Vénus.

sances seront passagères, et l'Hymen sera vengé.

Depuis cette époque, Apollon ne quitta plus le trône du jour. On assure même que c'est encore lui qui règle l'ordre des saisons, qui fait éclore les fruits et les fleurs, et qui, dans sa course rapide, voit à chaque pas tout changer, excepté mon cœur et le vôtre peut-être.

Phœbus, tous les ans, sur vos traces,
Trouve, en recommençant son cours,
Nouveaux talens, nouvelles grâces,
Mais toujours les mêmes amours.
Tandis que la folle jeunesse
Court après la diversité,
Que je trouve dans ma tendresse
Une douce uniformité!
Eh! comment loin de ce qu'il aime
Mon cœur irait-il s'engager?
Mon amour est comme vous-même,
Il ne peut que perdre à changer.

LETTRE XXXI.

VÉNUS DANS L'ILE DE RHODES. LES SEPT MERVEILLES DU MONDE.

Au moment paisible ou Vesper[1] attelait le char de la Nuit, le char du Soleil s'arrêta sur l'horizon. Il était environné de nuages d'or et de pourpre qui formaient dans le ciel un chaos radieux. Les astronomes de ce temps-là prirent ce phénomène pour un météore, et passèrent la nuit à l'admirer. Mais les mortels ignorent les secrets des dieux. Le phénomène était un voile brillant, sous lequel le roi du jour attendait la reine de la beauté. Elle arrivait au rendez-vous, portée sur l'étoile du berger. Les amans descendirent secrètement dans l'île de Rhodes; et, à la faveur du météore, ils échappèrent aux lorgnettes des curieux.

Seuls dans cette île, couverte de bosquets et de collines, ils ne tardèrent pas à s'égarer. Heureusement ils s'égaraient ensemble; et le

[1] Ce dieu présidait au matin sous le nom de Lucifer, et au soir sous le nom de Vesper.

Mystère, qui les guidait, connaissait le labyrinthe. Apollon, pour assurer la marche de Vénus, la soutenait doucement dans ses bras. De temps en temps le gazon les invitait à se reposer ; mais la prudence leur défendait de dormir. « Mon ami, disait Vénus, que cette nuit est belle! Votre règne ne vaut pas celui de votre sœur. Ah ! pourquoi ferme-t-on les yeux, quand il est si doux de veiller! Non, jamais les pavots de Morphée n'eurent pour moi la douceur des roses qui peuplent ce séjour. Je ne sais quelle douce amertume j'y goûte à soupirer avec vous. Je ne connaissais pas le prix des larmes, et j'ignorais encore qu'il y eût une tristesse préférable à tous les plaisirs. Ne vous semble-t-il pas, mon ami, que ce vallon est enchanté, que les oiseaux y redoublent leurs caresses, que les hommes y doivent respirer l'amour... et qu'ici les dieux sont des hommes? »

Je n'ose vous retracer, Émilie, ce qu'Apollon lui répondait. Le langage des amans heureux est pour moi un langage étranger ; cependant,

Depuis long-temps je pourrais le comprendre
Et le parler, si vous l'aviez voulu ;
  Car vous savez qu'il n'eût fallu
  Qu'une leçon pour me l'apprendre.



Vous aurez donc la complaisance de suppléer ce que vous ne m'avez pas mis en état de vous écrire.

Cette nuit trop courte fut une heureuse alternative de doux propos et de silences peut-être plus doux encore. En effet,

Dans ces momens délicieux,
Cupidon lui-même balance
Pour décider lequel vaut mieux,
Ou du parler, ou du silence.

Phœbé, qui souvent marche avec tant de lenteur, eut alors, en peu d'heures, parcouru sa carrière; et l'Aurore importune rappela Phœbus dans les cieux. Il fallut déjà se quitter! Vénus, en soupirant, remonta sur sa planète, Apollon sur son char, et les astronomes allèrent se coucher.

Cependant l'île heureuse se ressentait encore de la présence des dieux. Une odeur d'ambroisie parfumait ses bosquets et ses vallées. On apercevait çà et là des touffes de roses, qui fleurissaient les trônes de verdure où la déesse s'était reposée; l'île était devenue un jardin enchanté. Bientôt elle prit le nom des fleurs[1]

[1] Rhodes dérive d'un mot grec qui signifie rose.

qui la couvraient; et comme les poètes enrichissent toujours la vérité, ils publièrent qu'il y avait plu des roses. Vinrent ensuite les commentateurs, qui en conclurent, on ne sait pourquoi, que Vénus, quoique mariée à Vulcain, était vierge encore. Mais quels rapports y a-t-il entre les roses et la virginité, si ce n'est la blancheur de l'innocence, ou le coloris de la pudeur? C'est là sans doute ce que ces messieurs ont voulu dire.

Quoi qu'il en soit, Apollon fut, depuis ce temps, adoré dans l'île de Rhodes; on lui érigea une statue colossale, haute de soixante-dix coudées. Chacun de ses pieds posait sur un des deux rochers écartés qui formaient l'entrée du port, de sorte que les vaisseaux passaient, sans baisser leurs mâts, entre les jambes du colosse. Cette masse énorme fut construite en douze années par Charès, Lindien [1], et coûta trois cents talens : elle semblait braver les siècles, et ne devoir finir qu'avec le globe qui la portait; mais, cinquante-six années après, elle fut renversée par un tremblement de terre; et enfin, après neuf cents autres années, en 672, elle

[1] C'est-à-dire natif de Lindos, ancienne ville de Rhodes, sur les ruines de laquelle il existe maintenant un bourg qui se nomme Lindo.

ſut enlevée après avoir été mise én pièces, et on chargea neuf cents chameaux de ses débris.

Le colosse de Rhodes était la première des sept merveilles du monde.

La seconde était le temple de Diane à Éphèse, Cet édifice, soutenu sur cent vingt-sept colonnes, élevées par autant de rois, durant l'espace de deux cent vingt ans, et enrichi des trésors de toute l'Asie, fut brûlé le jour même de la naissance d'Alexandre, par un certain Érostrate qui prétendait ainsi se rendre immortel. Les Ephésiens, pour le punir, défendirent, sous des peines capitales, de jamais prononcer son nom.

On comptait aussi parmi les merveilles du monde la statue de Jupiter Olympien, ouvrage du célèbre Phidias; les jardins et les murs de Babylone, construits par Sémiramis; le palais de Cyrus, dont les pierres étaient cimentées avec de l'or; les fameuses pyramides d'Égypte, qui servaient de tombeaux aux rois de cette fertile contrée; enfin le tombeau qu'Artémise éleva au roi Mausole son époux. Ce monument prit le nom du prince qu'il renfermait; nom que nous donnons encore à nos *mausolées*. Il était environné de trente-six colonnes, et avait quatre-vingts pas de circuit. Que cette étendue ne vous étonne pas, Émilie;

Quand un cœur fidèle soupire
Près du tombeau de son amant,
En étendant ce monument,
Il croit étendre son empire.

La plupart de ces antiques merveilles ont été détruites par le temps ; mais l'art en a réparé les outrages, en multipliant ses chefs-d'œuvre. Je pourrais, Émilie, faire avec vous de savantes recherches sur cette matière, et vous parler des nouvelles merveilles qui embellissent aujourd'hui l'univers ; mais,

Les merveilles de l'art n'ont plus, en vérité,
Rien qui me charme ; et je vous jure
Que vous avez borné ma curiosité
Aux merveilles de la nature.

LETTRE XXXII.

NAISSANCE D'ADONIS.

Vénus, enivrée d'un sentiment nouveau, se croyait heureuse, mais son bonheur ne dépendait pas d'elle; Apollon en était devenu l'arbitre et le dépositaire.

Hélas ! que je plains une belle,

Qui confie à l'objet de ses jeunes amours
Le gage précieux du bonheur de ses jours!
Elle trouve presque toujours
Un dépositaire infidèle.

Tel fut le sort de Vénus. La Médisance, qui dès lors présidait au comité des déesses, lui rapporta en confidence que Phœbus descendait tous les soirs au palais d'Amphitrite, et qu'il n'en sortait qu'au lever de l'Aurore. A cette nouvelle, la triste Jalousie, quittant le temple de l'Hymen, son séjour ordinaire, vint déchirer le cœur de Vénus, et le remplit de fiel et d'amertume. La malheureuse déesse, l'œil égaré, le teint pâle, et les cheveux en désordre, vole au sommet du mont Ida. Là, ses regards inquiets fixent tour à tour le char de son amant et le séjour d'Amphitrite. Bientôt elle voit les coursiers du Soleil toucher au terme de leur carrière, et descendre vers la plaine liquide. L'Océan étincelle, les chevaux précipitent leur course, le char entre dans l'onde, ses feux s'amortissent, et Phœbus disparaît.

Cypris, à cette vue, était restée muette, immobile. Ses yeux, fixés vers le sombre horizon, semblaient y suivre encore le char de son amant. L'ingrat, s'écriait-elle, après tout ce que...! Elle n'en pouvait dire davantage. Sa

bouche demeurait entr'ouverte, ses sanglots s'arrêtaient au passage. Elle cherchait des larmes, et n'en trouvait plus. Enfin, d'une voix tremblante, elle appelle ses colombes, saisit les rênes, et va dans l'île de Chypre ensevelir sa honte et ses remords.

Là, le souvenir de ses beaux jours l'attendrit, et fit couler des pleurs qu'elle avait besoin de répandre. Il lui semblait que ces arbres, que ces fontaines répondaient à ses soupirs; et l'infortunée soulageait son cœur en leur adressant ces plaintes :

« Doux asile de l'innocence,
Bocages, témoins du bonheur
Et des plaisirs de mon enfance,
Soyez témoins de ma douleur.
Myrtes, sous votre ombre paisible
Cachez mes larmes, ma rougeur :
J'ignorais, avant mon malheur,
Qu'on dût rougir d'être sensible.
Pauvre Amphitrite, ainsi que moi,
Tu perds en ce moment le repos de ta vie.
Que je te plains !... Mais il est près de toi...
Hélas! que je te porte envie ! »

En parlant ainsi elle errait à travers les bois et les vallées ; ses lèvres étaient livides, ses paupières gonflées, ses yeux éteints, ses

joues pâles et brûlantes. Ce n'était plus Vénus; et lorsque son amant vint éclairer les ravages qu'il avait faits, l'infidèle ne reconnut plus sa victime.

Les jours de Cypris se consumaient ainsi dans les regrets et dans les larmes. Souvent même elle y consacrait les nuits, et les comparait douloureusement avec celle qu'elle avait passée dans l'île de Rhodes. Alors elle se levait avec agitation, et précédait l'Aurore dans les bois et sur les montagnes.

Là, un jeune favori de Diane faisait, depuis quelque temps, ses premières armes; il avait les grâces de Diane elle-même. On l'eût pris pour son frère. Il n'était pas immortel; mais il entrait dans cet âge brillant où la vie ressemble à l'immortalité. En poursuivant les monstres des forêts il aperçut Vénus, et s'arrêta. Cypris, étonnée, leva les yeux, et ne les baissa plus.

Le chasseur oublia son arc et son carquois.
Vénus, du sein des pleurs, sentit naître un sourire.
Ils se voyaient alors pour la première fois;
Et pourtant ils avaient quelque chose à se dire

Enfin, après avoir hésité long-temps, le timide chasseur rompit ainsi le silence:

« Vénus vient quelquefois visiter ces beaux lieux ;
En vous voyant j'ai cru... Mais sans doute mes yeux
Ont été trompés par vos charmes :
Si vous étiez Vénus, verseriez-vous des larmes? »

« Hélas! répondit-elle, vous ignorez donc que les déesses sont sensibles, et les dieux infidèles? Mais vous, aimable mortel, qui êtes-vous? Quels sont les auteurs de vos jours? » A ces mots, l'adolescent rougit, et lui dit en baissant ses longues paupières : « Ma naissance est un secret, et mon existence est un crime. Cyniras, mon père, régnait dans cette île heureuse. Il n'avait alors qu'une fille, qu'il chérissait tendrement. Myrrha le payait de retour; mais son cœur aveuglé s'égara, et la piété filiale fit bientôt place à l'amour. L'infortunée, pour éteindre cette flamme incestueuse, essaya de terminer ses jours. Elle détacha sa ceinture, et voulut s'étrangler. Mais sa nourrice accourut, coupa le nœud fatal, la rendit à la vie, lui arracha son secret, et favorisa son crime. L'épouse de mon père célébrait alors durant la nuit les mystères de Cérès. Myrrha, conduite par sa nourrice, prend sa place dans le lit nuptial. Mais bientôt Cyniras s'aperçoit de cette horrible méprise. Il allait venger la nature ; sa fille échappe à sa vengeance. Durant huit mois en-

tiers elle erra jusque dans le pays des Sabéens, portant avec elle le remords et le fruit de son crime. Enfin les dieux, à sa prière, la changèrent en cet arbre d'où découle la myrrhe. Hélas! ces larmes précieuses sont les pleurs de ma mère. Sous cette forme nouvelle elle me nourrissait encore dans son sein. Enfin le terme marqué par Lucine arriva; l'écorce de l'arbre s'ouvrit, et je vis le jour. Les nymphes, touchées de mon sort, me reçurent dans leurs bras, et prirent soin de mes plus tendres années.... Tant que vécut mon père, je n'osai paraître dans le séjour qu'il habitait; mais il n'est plus, et j'ai cru qu'il m'était du moins permis de venir pleurer sur sa cendre. Hélas! je méritais peut-être une autre origine. Le cœur d'Adonis est pur; plaignez-le, mais ne le haïssez pas. » A ces mots les soupirs étouffèrent sa voix, et deux ruisseaux de larmes sillonnèrent ses joues vermeilles. Vénus, attendrie, les essuyait en soupirant. « Consolez-vous, lui disait-elle, tous les cœurs ne vous sont pas fermés. Ne vous accusez point du crime de votre mère, car je ne voudrais pas aimer un coupable. Eh! qui m'aimera? s'écriait-il. Je n'ai plus de sœur. — C'est moi qui la serai. — Je n'ai plus de mère. — Eh bien! je vous en servirai. » Et elle appliqua sur le front de l'orphelin un baiser. Je ne vous dirai

pas, Émilie, si ce fut un baiser fraternel ou maternel. Vous en jugerez bientôt vous-même. Pour moi, j'imagine que l'émotion de Vénus ressemblait alors à celle que mon cœur éprouve auprès de vous :

Le doux sentiment que je goûte
En vous revoyant chaque jour
Est plus que l'amitié sans doute,
Mais n'oserait être l'amour.
Il est de le faire connaître
Plus malaisé que d'en jouir ;
Je le sentirais moins peut-être,
Si je pouvais le définir.

LETTRE XXXIII.

VÉNUS ET ADONIS.

Vous attendez impatiemment, Émilie, la seconde entrevue de Vénus et d'Adonis : vous allez être satisfaite. L'Aurore entr'ouvre les portes du jour : voici les amans. Au bas de cette colline, n'apercevez-vous pas Adonis, les yeux baissés, la tête penchée et la démarche incertaine, accourant, et craignant d'arriver au rendez-vous? Au détour de ce bosquet, ne décou-

vrez-vous pas Vénus qui se cache derrière un buisson de myrtes ? A travers les branches qu'elle écarte, elle aperçoit Adonis; elle jouit de son embarras ; elle l'attend, et lui pardonne de se faire attendre. Il arrive enfin. Vénus paraît.... Voyez comme il est confus de son bonheur, et comme elle est heureuse de sa confusion ! Il se tait : elle regarde : il lève les yeux. Les voilà tous deux immobiles ; ils se sont tout dit, et le silence dure encore. Enfin Cypris dépose un baiser sur sa main et la lui abandonne ; Adonis recueille le baiser, en donne mille en échange, et Vénus retire sa main pour les recueillir à son tour. Alors l'amant timide, un peu rassuré, lui dit à demi-voix :

« Cette belle main doit vous dire
De quels feux je me sens brûler.
Mais, hélas ! pourquoi s'écrire,
Tandis qu'on peut se parler? »

A ces mots, Vénus lui sourit, lui tend les bras, et ils se parlent. Après cet entretien muet, mais délicieux, Vénus remarque que son bien-aimé rêve et soupire. Elle veut en savoir la cause. « Hélas! répond-il en rougissant, depuis un instant je crains d'avoir un lustre de plus. Jusqu'ici je n'ai point compté mes jours ; mais pardonnez-moi d'en devenir avare depuis que

je vous les ai consacrés. Si ce qu'on m'a raconté est véritable, je n'jouirai pas long-temps de mon bonheur.

« Au printemps dernier, la jeune Aurore, fille de Titan et de Cybèle, aperçut Tithon, frère de Priam : il était beau, pour son malheur ; la déesse l'aima. Elle descendit de son char de rose, prit Tithon par la main, et le conduisit dans l'île de Délos. Là l'Hymen les unit secrètement ; et l'Aurore obtint des Parques l'immortalité pour son époux. Mais l'immortalité n'éloigne pas la vieillesse ; et les mortels vieillissent bientôt auprès des divinités. Chaque faveur que Tithon obtenait de son épouse le vieillissait d'un lustre ; et, avant que l'Aurore eût douze fois éclairé l'Orient, elle vit son époux se courber sous le poids de la caducité. Tithon supplia les dieux d'abréger cette vieillesse éternelle ; et les dieux, touchés de son sort, le changèrent en cigale. Sous cette forme nouvelle, il chante encore d'une voix affaiblie les plaisirs de sa jeunesse fugitive ; et, dans peu de jours peut-être, je chanterai, comme lui, le songe rapide de mon bonheur.. »

Adonis se tut, et soupira. Vénus, l'embrassant avec tendresse, lui répondit :

« Ah ! ne crains point cette métamorphose ;

Adonis dans mon sein jamais ne vieillira.
Mon Adonis est une rose
Que mon souffle rajeunira. »

Ces paroles, et quelques caresses, le rassurèrent. Bientôt les alarmes s'éloignèrent, et les plaisirs prirent leur place. Vénus ne quittait plus Adonis. Armée comme lui d'un arc et d'un carquois, elle le suivait à travers les bois et les précipices. La reine de Gnide et de Paphos se soumettait aux lois de Diane, qui bravait sa puissance; et l'amour étouffait la vanité dans le cœur d'une déesse! Si quelquefois l'ardeur de la chasse séparait les amans, ils se rapprochaient aussitôt, ne fût-ce que pour se répéter : *je t'aime;* car *je vous aime* n'était pas en usage alors pour une seule personne. Il était réservé à notre langue de distinguer par *vous* et *tu* le respect et la tendresse. Cependant elle n'a pas tout prévu; car, lorsque ces deux sentimens sont réunis, quel mot faut-il employer? Je n'en sais rien; et je vous avouerai même, Émilie, que souvent, tandis que ma bouche dit *vous*, mon cœur vous tutoie *in petto*. Que cette liberté tacite ne vous alarme pas.

Tu ne peut vous être suspect;
Tu s'adresse à l'Être suprême :

Il peut donc, sans nuire au respect,
S'adresser à l'être qu'on aime.

LETTRE XXXIV.

MORT D'ADONIS.

Unis par l'âge et par les sentimens,
Quelle douceur, quelle volupté pure
Doivent goûter deux fidèles amans!
Leurs soupirs sont la voix de la nature.
Tout leur sourit; les feux de leur amour
Sont aussi doux que les rayons du jour.
D'un seul regard, le couple aimable et tendre
Sait se parler, se répondre et s'entendre.
Sont-ils heureux? l'Amour à leur bonheur,
Par ses faveurs, prête de nouveaux charmes.
Dans leurs chagrins, l'Amour consolateur
A vingt secrets pour essuyer leurs larmes.
C'est un sourire, un mot, un geste, un rien;
C'est un propos dicté par la tendresse;
C'est un baiser, une main que l'on presse,
Un cœur qu'on sent battre contre le sien.
Dans ces momens où soi-même on s'oublie,
Se souvient-on des peines de la vie?
Non, croyez-moi; de son enchantement
Lorsque le cœur enivré se réveille,
Tout est passé; les plaisirs du moment
Ont effacé les chagrins de la veille.

Vénus éprouvait depuis quelques jours cette douce consolation; Apollon était oublié; Adonis aimait pour la première fois : c'était la candeur et l'amour même. Cypris connaissait à ses dépens tout le prix de ce trésor. Elle en jouissait avec délices; et ne concevait pas au monde un état plus heureux que le sien. Mais s'il est un bonheur passager, c'est celui qui naît de l'amour.

Déjà le Printemps s'était réfugié dans l'île de Chypre, et l'Automne cédait à l'Hiver l'empire du reste de la terre. Mars revenait couvert de lauriers, et se flattait de retrouver Cypris en quartier d'hiver. En arrivant, il apprit la mésintelligence qui régnait entre Vulcain et son épouse; cette nouvelle lui parut d'un favorable augure. Mais l'accueil glacé qu'il reçut de Vénus fit évanouir ses espérances, et naître ses soupçons.

Ce dieu savait qu'une belle
Qui nous enlève son cœur,
Le reprend bien moins pour elle
Que pour notre successeur.

Il en résultait, selon lui, que Cypris avait une inclination secrète; et comme elle passait une partie de l'hiver dans l'île de Chypre, il y

avait là quelque mystère, ou bien Mars ne connaissait pas les femmes. Or il se piquait de les connaître, et de n'être jamais dupe de leur dissimulation. Il épia donc Vénus dans ses fuites champêtres, et reconnut avec dépit qu'il l'avait jugée d'après les vrais principes.

Aussitôt le dieu jaloux jure la perte d'Adonis; il lui souffle la fureur des combats, et allume dans son cœur la soif du danger. Adonis ne respire plus que la guerre ; il brûle d'affronter les bêtes féroces. Cette belliqueuse audace brille dans ses yeux, anime son teint, et lui donne une grâce nouvelle. Jamais Vénus ne l'a tant aimé ; jamais elle n'a tant craint pour ses jours. « Mon cher Adonis, lui dit-elle, d'où vous vient cette folle témérité ? Préférez-vous Diane à Vénus qui vous chérit? Cessez de combattre les monstres ; vous êtes fait pour de plus douces victoires. Hélas ! mon rang m'appelle aujourd'hui à la cour de Jupiter. Je reviendrai dans peu d'instans ; mais je ne vous quitte qu'en tremblant. Ah ! si je vous suis chère, ménagez vos jours, et vivez pour celle qui n'aurait pas même la consolation de mourir pour vous. » A ces mots elle l'embrasse avec tendresse.

Mais à peine son char s'envole vers l'Olympe, que Mars lui-même se présente sous la forme d'un sanglier. Ses crins hérissés, sa gueule me-



naçante, ses yeux étincelans, réveillent l'ardeur impétueuse d'Adonis; il oublie Vénus, s'oublie lui-même, part comme la foudre, atteint le monstre, le perce d'un trait. Le monstre furieux se retourne, fond sur le jeune chasseur, le terrasse, et lui enfonce dans l'aine sa dent meurtrière. Adonis tombe baigné dans son sang. Zéphyr porte à Vénus le dernier cri de son cher Adonis. Vénus y répond; et soudain ses colombes, d'un vol précipité, redescendent. La déesse, éperdue, court à travers les rochers et les ronces, déchire son sein d'albâtre et sa belle ceinture, et ses pieds délicats. Elle se jette sur son bien-aimé, referme sa blessure entr'ouverte, arrache son voile, bande sa plaie profonde, et s'efforce d'arrêter le sang qui s'échappe à gros bouillons et ruisselle entre ses doigts. Soins inutiles et tardifs! Adonis n'est plus. Ses yeux brillans s'éteignent, son front pâlit, ses lèvres vermeilles se décolorent, et ressemblent à la violette flétrie. En vain sa malheureuse amante soulève avec effort ce corps immobile, le serre dans ses bras, appuie son cœur contre le sien, presse de sa bouche de feu cette bouche expirante, et cherche à la ranimer du souffle de sa chaleur divine: son cher Adonis ne la sent plus, et se glace contre son sein. Tout-à-coup ce froid mortel la saisit. La

déesse frisonne, recule et tombe en invoquant la Mort. Mais la Mort, avare et sourde, emporte sa proie sans l'entendre. Hélas!....

En respirant la vie et le dernier soupir
Du mortel chéri qui nous aime,
Qu'il est cruel de ne pouvoir mourir,
Et de se survivre soi-même !

La malheureuse Cypris, détestant l'immortalité qu'elle ne pouvait partager avec son amant, chercha du moins à ranimer de lui quelque étincelle. Elle recueillit le sang qui coulait encore de sa blessure; et du reste de sa tiédeur fit éclore l'Anémone.

Emblème de la vie, aimable et tendre fleur,
Qui brille le matin, le soir perd sa couleur;
Et, passant de nos prés sur l'infernale rive,
Nous présente en un jour l'image fugitive
De la jeunesse et du bonheur.

Après cette métamorphose, Vénus fit élever dans cet endroit même un temple à son cher Adonis. Là se renouvelait tous les ans la pompe de ses funérailles. Les habitans de la Syrie et ceux de la Grèce adoptèrent dans la suite cette fête annuelle. Le premier jour ils se couvraient de vêtemens lugubres, s'arrachaient les cheveux

et se frappaient la poitrine en pleurant la mort d'Adonis. Le lendemain ils célébraient avec allégresse sa résurrection et son apothéose : ainsi, dès ce temps-là, comme aujourd'hui, l'on voyait toutes les femmes,

Du soir au lendemain, changeant de ton, d'humeur,
Comme d'habit et de couleur,
Et, retournant leur physionomie,
Pleurer de joie ou de douleur,
Suivant la circonstance et la cérémonie.

Mais la vérité m'éloigne de la fable; j'y reviens. Cypris, après avoir rendu les derniers devoirs à son bien-aimé, songea elle-même à soigner ses blessures. En volant au secours d'Adonis, elle n'avait senti ni les rochers, ni les ronces qui l'avaient déchirée. Les rosiers épineux étaient teints de son sang. Plusieurs gouttes jaillirent sur les roses; et ces fleurs, qui jusqu'alors avaient été blanches, conservèrent, depuis cet événement, la couleur du sang de Vénus.

Aussi moi, qui jamais n'obtins d'autre faveur,
Qui jamais n'eus d'autre ressource,
Que de vous présenter quelquefois cette fleur,
Je crois, en la voyant briller sur votre cœur,
Voir le sang de Vénus retourner à sa source.

LETTRE XXXV.

MARS ET VÉNUS SURPRIS PAR VULCAIN.

Vous savez, Émilie, ou vous saurez un jour, que ce qui désole une femme en console souvent une autre. La mort d'Adonis fit le désespoir de Cypris et la consolation de Proserpine. Cette reine, qui s'ennuyait beaucoup dans son empire, fut enchantée d'y recevoir le favori de Vénus ; et ce qui la charmait encore plus, c'est que la déesse ne pouvait suivre son amant dans l'Élysée. Proserpine se flattait donc de posséder seule l'ombre d'Adonis.

Ce bonheur vous paraît sans doute imaginaire :
Qu'est-ce qu'une ombre pour un cœur?
Mais apprenez qu'Amour, pour l'ordinaire,
Court après l'ombre du bonheur.

Vénus, qui pleurait encore son cher Adonis, instruite des projets de Proserpine, en conçut une douleur amère. Mais bientôt le dépit succède à la douleur, et la rage au dépit. Ses sanglots s'arrêtent, ses larmes se sèchent sur ses joues brûlantes. La fille de l'Océan vole à l'O-

lympe, traverse la foule des dieux, se jette aux pieds de Jupiter, les presse de ses mains tremblantes, et ne dissimulant plus rien : « Oui, mon père, s'écrie-t-elle, oui, j'aimais Adonis. Je l'aimais, je l'ai perdu! J'ai perdu la jeunesse, les charmes, la tendresse de mon amant. Son âme encore me restait fidèle, et Proserpine prétend me la ravir. La cruelle veut m'enlever jusqu'à l'ombre de ce que j'aimais. O Jupiter! venge-moi. Rends-moi mon Adonis. Qu'il vive, pour que Proserpine ne triomphe pas de ta fille, et que l'immortalité ne me soit plus insupportable. »

Jupiter, attendri, mais n'osant décider une querelle dont le motif compromettait les droits de l'Hyménée, ordonna aux deux rivales de s'en rapporter au jugement de Thémis.

Cette vierge immortelle, fille du Ciel et de la Terre, et sœur de l'aimable Astrée, portait un bandeau sur les yeux. D'une main elle tenait un glaive, de l'autre une balance, et le miroir de la vérité.

Son temple était ouvert. Pour avoir audience
On ne parcourait point le dédale éternel
Tracé par la chicane et la jurisprudence;
L'encre ne coulait pas encor sur son autel,
Et l'or ne faisait point trébucher sa balance.

Thémis, après avoir entendu Vénus et Proserpine, partagea leur différend par la moitié, et prononça qu'Adonis passerait six mois sur la terre, et six mois dans l'Élysée. Cet expédient mit les rivales à peu près d'accord. Restait à décider laquelle des deux jouirait la première de la présence de son amant; et comme Proserpine, depuis quelque temps, était en possession, elle obtint pour elle la continuation du premier semestre. Quel siècle pour Vénus! mais Mars en adoucit la durée. Après une légère résistance,

Elle souffrit qu'il lui parlât,
Qu'il partageât sa peine et plaignît ses alarmes,
Puis, qu'il essuyât quelques larmes,
Puis enfin, qu'il la consolât.
Et lorsqu'après six mois, encor tendre et fidèle,
Adonis pour Vénus quitta le sombre bord,
L'innocent reconnut près d'elle
Que les absens ont toujours tort.

Le pauvre Adonis pleura long-temps cette étrange perfidie. Il gémissait la nuit, il se plaignait à l'Aurore; et l'Aurore, touchée de ses plaintes, les répétait au lever d'Apollon. Ce dieu n'apprit qu'avec un dépit secret les amours et les infidélités de Vénus. Il se rappelait des temps

plus heureux, et bientôt ces souvenirs enfantèrent la jalousie. Caché derrière un nuage, il épia les amans, et trompa la vigilance de Gallus, gardien de leurs plaisirs. Aussitôt il en avertit Vulcain, qui, durant leur sommeil voluptueux, enveloppa Mars et Vénus de filets imperceptibles. L'Olympe assemblé fut témoin de leur réveil et de leur confusion.

J'ignore si, dans cet instant,
Vulcain fit bonne contenance;
Mais je sais bien qu'en éclatant
Un époux doit toujours rougir de sa vengeance.
Quand l'Hymen fait un quiproquo,
Le sage se résigne, il cède à son étoile,
Et sait, le front couvert d'un voile,
Jouer son rôle incognito.

Mars, furieux, changea Gallus en coq, pour le punir de sa négligence. Il paraît que, sous cette forme nouvelle, Gallus devint plus vigilant; car tous les jours encore, avec la même exactitude,

Il annonce aux amans le lever de Phœbus,
Et Mars, en l'écoutant, sort des bras de Vénus.

Vulcain, à la prière des dieux, ayant levé ses filets, Mars se sauva dans les montagnes de

la Thrace, où il fut depuis adoré; et Vénus se réfugia dans l'île de Chypre. Là, par un prodige nouveau pour elle, elle crut voir de jour en jour décroître sa ceinture; peu à peu cette parure divine refusait d'environner son sein. Enfin elle fut obligée d'y renoncer jusqu'à la naissance de l'Amour.

Que de bien, que de mal j'aurais à vous dire de ce dieu! Mais je m'impose silence. Il est trop cruel pour en dire du bien, et trop puissant pour en médire. D'ailleurs quelle serait l'utilité, quel serait le prix de mes leçons?

Si votre cœur daignait m'entendre,
Je vous parlerais de l'Amour;
Mais que puis-je vous en apprendre?
Je ne l'ai vu qu'à votre cour.
Mieux que moi dès long-temps vous devez le connaître,
Et sur ce chapitre, à son tour,
L'écolière pourrait en remontrer au maître.

NOTES.

Page 210. LETTRE TRENTIÈME. Quelques mythologues ont feint que Vénus, s'échappant de la chambre nuptiale, alla confier ses chagrins aux trois Grâces.

« Je viens à vous, mes compagnes fidèles;
Cet hyménée est un fléau pour moi.
Au noir Vulcain j'ai donc donné ma foi!
Et j'ai rendu mes chaînes éternelles!
Grand Jupiter, tu l'as voulu; pourquoi
De cet époux me vantais-tu l'adresse,
Et la puissance, et surtout la richesse?
Pour contenter mes modestes désirs,
Il ne me faut qu'amour et les plaisirs:
Plaisirs, amours, vous fuyez l'hyménée,
Le mien surtout. De votre destinée
Plaignez-vous moins (lui répond en riant
Le doux trio); ce joug contrariant
Est à porter aussi léger qu'un autre,
Et cet époux devait être le vôtre.
Pluton, Neptune, et le grand Jupiter,
Depuis long-temps sont tous trois en ménage.
Ce Mars, qui fait l'amour avec tapage,
Cache un œil noir sous un casque de fer;
Mais il pourrait, dans sa brusque incartade,
Vous planter là pour la moindre naïade.
Cet Apollon, qui promène dans l'air
Le char du jour, observe, et voit trop clair

Pour un époux; et, mal pour mal, sans doute,
Mieux vaut encor mari qui n'y voit goutte.
Bacchus chez vous viendrait cuver son vin.
Le dieu qui porte un caducée en main
Pourrait fort bien, s'il vous avait pour dame,
Comme un effet négocier sa femme.
Sur votre cœur jamais Pan n'eût des droits;
Vous nous avez répété mille fois
Que son gros rire et ses deux pieds de chèvre
Vous apportaient la migraine et la fièvre.
Voilà des dieux les seuls que pour époux
Peut de Paphos choisir la souveraine;
A moins pourtant qu'il ne lui soit plus doux,
Laissant Vulcain, de s'unir à Silène.
Mais, croyez-moi, tenez-vous au premier,
Car bien ou mal il faut se marier. »

Page 223. LETTRE TRENTE-DEUXIÈME. « Là un jeune favori de Diane faisait ses premières armes. » L'enfance d'Adonis et sa première éducation ont fourni à M. Bernardin de Saint-Pierre un tableau charmant, dont il a embelli le troisième volume de ses Études de la Nature. Nous avons tâché de l'imiter dans les stances suivantes, qui ont quelque rapport avec l'objet traité dans cette lettre, et qui par conséquent ne sont point ici déplacées.

Une nymphe devint mère
D'un enfant, dont la beauté
De Diane, si sévère,
Sut fléchir l'austérité.
Sur son front est la décence,
Dans ses discours la candeur:

Il ressemble à l'Innocence
Qui sourit à la Pudeur.

Vénus, que Mars abandonne,
Boudant les Jeux et les Ris,
Voit cet enfant, et soupçonne
Qu'il pourrait être Adonis.
A Diane elle l'enlève;
Et son cœur secrètement
S'enorgueillit d'un élève
Qui lui promet un amant.

Mais Diane inconsolable
Parcourt les monts et les bois,
Appelle l'enfant aimable
Qui ne vient plus à sa voix;
Et sachant quelle déesse
A Paphos l'a transporté,
Craint pour sa jeune sagesse
L'écueil de la volupté.

Elle apprend que Cythérée,
Par le plus heureux hasard,
Doit, de sa cour entourée,
Vers les bois guider son char;
Que, lasse dans la campagne
D'errer seule avec son fils,
La déesse s'accompagne
De l'Amour et d'Adonis.

Diane aussitôt rassemble
Les nymphes de ses forêts:
Elles aiguisent ensemble

Leurs javelots et leurs traits;
Et quand le char s'embarrasse
Dans des sentiers inconnus,
La déesse de la chasse
S'offre aux regards de Vénus.

Elle prétend qu'on lui rende
L'enfant si cher à son cœur :
Elle presse, elle commande;
Et Vénus tremble de peur.
Vénus a peu de vaillance :
Elle perd jusqu'à la voix;
Les Grâces sont sans défense,
Et l'Amour est sans carquois.

Elle pleure, elle envisage
Son Adonis et l'Amour,
Tous deux enfans du même âge,
Tous deux beaux comme le jour,
Par des caresses légères
Tous deux lui payant ses soins;
Et si pareils, que deux frères
Pourraient se ressembler moins.

Elle invente un stratagème,
Et sans délais l'accomplit;
Le dos de l'enfant qu'elle aime
De deux ailes s'embellit.
A Diane qui l'appelle
Le montrant avec son fils,
Elle lui dit : Vois, cruelle,
Et si tu l'oses, choisis.

Diane flotte incertaine

Entre ces enfans ailés,
Elle hésite, en croit à peine
Ses yeux errans et troublés
Vénus attend sa réponse;
Mais Diane, sans retour,
Au jeune Adonis renonce
De peur de prendre l'Amour.

FIN DU TOME PREMIER.



TABLE

DU PREMIER VOLUME.

—

FIN DE LA TABLE.



